

## 29<sup>ème</sup> Journées Nationales de Formation



Plaisir dans l'accompagnement,  
accompagnement aux plaisirs )



# M.A.I.S. Région Rhône-Alpes



Plaisir dans l'accompagnement,  
accompagnement aux plaisirs )

29<sup>ème</sup> **Journées Nationales** de Formation

9 - 10 - 11 Juin 2015  
Grenoble - Alexpo

**Comité de rédaction et de relecture :** Laurie Cassereau, Dominique Chirat, Cathy Ducol, Pierre Yves Peillon, André Peyrache, Catherine Planche, Josiane Santon et Marie Paule Saunier

**Visuel couverture :** Laurence Perain (artiste peintre)

**Crédit Photo :** Laurie Cassereau et Josiane Santon (couleur), Erick Brandt (noir et blanc)

**Mise en page/infographie :** FBW impression

## Sommaire

- **Ouverture des journées** p. 8
- **Plaisirs et souffrances dans le travail d'accompagnement** p. 16  
*Vincent de Gaulejac, Sociologue clinicien*
- **S'avérer d'une compagnie agréable et plaisante pour chacun : une pratique du hors norme** - *Francois-Xavier Fenerol, Psychologue clinicien* p. 30
- **Table ronde** - *Francois-Xavier Fenerol, Nassera Hammiche et Mathieu Goyet* p. 46
- **A partir de la convention de Philadelphie (Organisation Internationale du Travail), comment ces avancées se sont délitées et quels impacts sur le champ du travail social ?** *Ingrid France, Economiste humaniste* p. 55
- **Ma conscientisation de l'accompagnement à la vie affective et sexuelle en milieu institutionnel** - *Marcel Nuss, Écrivain, militant pour les droits des personnes handicapées, conférencier* p. 70
  
- **Travail des régions sur la thématique** p. 78
- **Une envie de lui tordre le cou... et réflexion sur le plaisir au travail** p. 78  
*Aurélié Martin et Philippe Pauzet, Région Languedoc Roussillon*
- **Groupe d'écriture de la région Centre** - *Elsa Foucher, Région Centre* p. 82
- **Comment vit et comment travaille un groupe M.A.I.S. en région** p. 85  
*Pierre Yves Peillon, Région Rhône-Alpes*
- **Au delà des ateliers** - *Yves Cormier, administrateur M.A.I.S., Ariane Vienney, vice-présidente de M.A.I.S., André Peyrache, administrateur M.A.I.S., Benoît Lacour, administrateur M.A.I.S.* p. 91
- **Paroles M.A.I.S.** - *Patrick Lapostolle, Administrateur M.A.I.S., Roger Drouet, Président de M.A.I.S.* p. 102
- **Introduction à la vidéo de Miguel Benasayag** - *André Peyrache* p. 108
- **Le doux leurre du plaisir** - *Entretien avec MIGUEL BENASAYAG, Philosophe et psychanalyste* p. 110
- **La saveur des savoirs en éducation spécialisée** - *Stéphane Pawloff, Édicateur spécialisé* p. 118
- **Retour sur ces trois jours et passage de relais aux JNF 2016** p. 126  
*Maxence Cossalter, Animateur des JNF - Pierre Yves Peillon, Animateur de la région Rhône-Alpes*

(Annexe)

## Les ateliers

- Réflexions sur la théorie et la pratique de l'accompagnement sexuel** p. 130  
*Jill Prévost et Pierre Ancet, Membres de l'APPAS (Bas-Rhin)*
- Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?** p. 130  
*Nicole Treglia, Psychanalyste (Isère)*
- Les points d'affection : de l'angoisse à l'amour. A propos de l'art de la rencontre dans les accompagnements spécialisés** - Stéphane Pawloff, p. 130  
*Educateur spécialisé (Rhône)*
- Chanteur métal et infirmier psychiatrique, un mariage improbable au service des patients** - Julien Truchan, Chanteur métal et infirmier p. 131  
*psychiatrique (Loire)*
- "Dis leur plaisir" : la communauté thérapeutique, un lieu pour expérimenter l'abstinence et le reste aussi...** - Maud Auburtin et Carine Peynet, p. 132  
*Communauté thérapeutique « Les Portes de l'imaginaire » Association Rimbaud (Loire)*
- Bien-être et accompagnement au plaisir d'être soi à l'instant présent** p. 132  
*ARFRIPS, Carte blanche aux étudiants (Rhône) Magalie Tissier, Luc Rollin, Vincent Biloa, Pétronille Godet*
- Plaisir de l'accès, de la rencontre avec la culture...** p. 133  
*Audrey Pascaud, Culture pour tous (Rhône)*
- Accompagner la vie au sein d'un service sur mesure** p. 133  
*Emilie Gex et Christine Bultard (Savoie)*

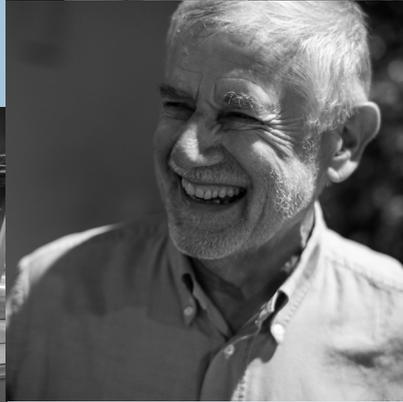
### Avertissement :

Les textes que vous allez lire sont issus de la retranscription des enregistrements audio réalisés lors des Journées Nationales de Formation de Grenoble, les 9, 10 et 11 juin 2015. Nous avons fait le choix de maintenir en l'état les erreurs de syntaxe de certains orateurs quand cela ne nuisait pas à la compréhension du propos. Les modifications apportées ont été faite avec l'accord des auteurs.



# Préparatifs







**Roger DROUET**  
*Président du M.A.I.S.*

❖ Mesdames, messieurs, chers collègues,  
J'ai grand plaisir à vous accueillir aux 29<sup>èmes</sup> Journées Nationales de Formation de notre Mouvement. Au nom des collègues qui contribuent à la destinée de M.A.I.S., je vous souhaite la bienvenue à Grenoble.

Grenoble, pour M.A.I.S. ce n'est pas une première, en effet, en 1989, notre toute jeune association y organisait son 3<sup>ème</sup> colloque ! 26 ans nous séparent, c'est une évidence et ce n'est pas rien !

Que retenir de cette période, pour notre association :  
On n'a pas changé de nom, on est toujours le M.A.I.S....

Nous avons poursuivi le travail engagé par nos prédécesseurs. Le Mouvement a su évoluer en préservant l'objectif initial annoncé dès 1985 : « promouvoir la réflexion, la recherche, la réalisation de projets concernant l'accompagnement et l'insertion sociale ».

Nous sommes restés fidèles aux valeurs fondatrices quant à la prise en considération de la parole et de la demande des personnes accompagnées. Cette dimension est désormais incontournable de l'accompagnement social.

Pour notre Mouvement, il s'est agi d'affirmer la primauté de la valeur de la personne citoyenne dans le sillage des principes énoncés en particulier par les lois de janvier 2002, de février 2005 et celles de mars 2007. Ne plus distinguer les personnes au travers du prisme de leurs difficultés, mais plutôt au regard de leurs droits, de leurs ressources et surtout de leurs capacités d'intervention, d'adaptation et d'organisation. La reconnaissance de cette place des personnes participe à leur démarche d'émancipation en les rendant actrices de leurs projets. La participation des personnes doit donc être considérée comme un élément constitutif du travail social et de la gouvernance des institutions. En participant à la rédaction du décret 235 relatif aux SAVS-SAMSAH paru en 2005, nous avons pu défendre ces intentions.

Depuis sa création, M.A.I.S. organise tous les ans, les Journées Nationales de Formation en vue de poursuivre ces orientations. L'intérêt que vous portez à cet évènement et votre présence, cette année encore, prouvent que nous sommes toujours sur la bonne voie. Nous vous en remercions.

Les Actes de ces journées et notre ouvrage sur l'accompagnement social sont les traces de ces événements. Ils vous attendent à la librairie.

Le M.A.I.S., c'est encore une activité en région qui se poursuit avec des résultats variables selon les territoires...constatant que les contraintes du quotidien associées aux injonctions à se concentrer sur son travail de terrain limitent les participations aux rencontres régionales et nationales (nous y reviendrons).

Le M.A.I.S. c'est aussi M.A.I.S. Formation. Nous mettons, au service des structures médico-sociales des formations sur site, élaborées à partir des besoins spécifiques des équipes. Passez à notre stand pour en savoir davantage !

A propos de la formation, les réformes actuelles nous inquiètent et laissent entrevoir bon nombre d'interrogations... nul doute aujourd'hui, le secteur vit une mutation irréversible ! On en reparlera aussi jeudi matin.

De Grenoble à Grenoble, M.A.I.S. est toujours en mouvement, malgré le climat ambiant, oserais-je dire.

Préoccupation majeure pour l'avenir, notre mouvement doit soutenir son engagement, défendre ses valeurs pour garantir un accompagnement au plus près des personnes... avec les moyens nécessaires.

Notre mouvement doit aussi se soutenir par de nouvelles adhésions, par le renouvellement de nos instances : venez nous rejoindre, c'est un enjeu de taille !

Donc, Grenoble 2015 : « plaisir dans l'accompagnement, accompagnement aux plaisirs »...convoquer ce thème pour nos échanges et notre réflexion, cela pourrait passer pour un défi ! En effet, la tendance dans notre secteur, qui tendrait à se généraliser, consiste à réduire les problèmes humains à des questions purement techniques et appelle des réponses technocratiques, des empilages de dispositifs et de procédures.

La fonction du travailleur social serait d'intervenir auprès des personnes au travers du prisme de la normalisation par la standardisation des pratiques et ce, au nom du principe de réalité !

Comme je le rappelais plus haut, notre mouvement a toujours soutenu la prééminence de la parole des personnes et l'expression de leur désir... au-delà de son besoin... L'accompagnement social suppose une relation étroite et singulière. Chaque situation est unique, elle exige des réponses particulières articulées à une demande et à un désir.

Mais je laisse aux différents intervenants le soin d'aborder ce thème du plaisir sans oublier d'évoquer son contraire... la souffrance, car celle-ci est une triste réalité pour nombre de nos collègues.

Je cède la parole à mes collègues de la Région Rhône-Alpes qui travaillent depuis plusieurs mois à l'organisation de ces journées...

André, Pierre-Yves à vous.



**Pierre-Yves Peillon**  
*Educateur spécialisé*  
*Animateur M.A.I.S. Région Rhône-Alpes*  
*Membre du Comité de Pilotage des JNF 2015*

Chers collègues, hommes et femmes de l'accompagnement social, petites mains besogneuses, astucieuses et persévérantes qui œuvrez dans les champs de l'exclusion, du handicap, de la précarité, de la maladie mentale et psychique, de la prison, de la folie, des toxicomanies et j'en oublie, mais la liste est trop longue ... chers collègues, donc, le comité de pilotage Rhône-Alpes du M.A.I.S. qui vous a concocté, mitonné ... ces JNF 2015, vous souhaite la bienvenue.

L'an dernier, à Nantes, nous vous avons présenté la thématique de ces JNF 2015 sous différents angles, tous plus sérieux les uns que les autres (économiques, politiques, sociales, linguistiques, sociologiques, philosophiques, psychologiques ....). Mais c'est bien connu la vérité est ailleurs ; Il se pourrait bien que la genèse de notre thématique d'aujourd'hui (LE PLAISIR) soit due à une grosse blague potache de deux garnements mal dégrossis, mais néanmoins éducateurs spécialisés en SAVS. En effet, imaginez un petit matin comme tant d'autres au sein d'un de nos services. Un collègue vient en voir un autre pour lui dire qu'il a vu un truc incroyable sur une bannière au bord de l'autoroute. « Tu sais quoi, l'association « machin truc » se fait parrainer par le salon de la voyance. Ahhh ben ça alors !!! L'autre collègue lui répond : « Et pourquoi pas l'asso « bidule chouette » qui se ferait parrainer par le salon de l'érotisme, du temps qu'on y est ». Et voilà nos deux mauvais garçons renchérisant de mauvaise foi pour accabler cette asso dont les choix de financement pouvaient paraître douteux. Mais voilà, le lien était fait. Du mot « érotisme », très vite on est passé à « plaisir ».

Plaisir, mot que l'on n'utilise pas si souvent que ça dans nos métiers. De plus c'est un mot que l'on peut employer tant du côté de la personne accompagnée (les contrats d'accompagnement ne sont-ils pas des demandes d'accès à certains plaisirs ?), que du côté du professionnel (bien être au travail). Bien entendu, vous avez tous lu attentivement nos plaquettes M.A.I.S. et avez déjà bien intégré cette problématique et nous avons encore deux jours et demi pour en parler. Quoiqu'il en soit, et même si cette petite histoire n'est qu'une partie de la vérité sur la création de ces JNF, elle n'en illustre pas moins le caractère cocasse et audacieux d'une telle thématique. Convivialité et travail ont été les maître-mots de cette aventure vieille de deux ans et demi et nous sommes ravis de la partager avec vous aujourd'hui.

Nonobstant, (oui, j'avais envie de dire nonobstant), on entend ça et là et on prononce parfois cette maxime d'obédience anarchiste « mords la main qui te nourrit » qui

signifie la volonté de rester libre de sa pensée, de ses mots et de ses actes malgré la libre aliénation (je parle bien là de notre contrat de travail) qui nous unit à un employeur. Et bien parfois, et c'est le cas pour la construction de ces JNF 2015, je souhaitais saluer l'engagement bienveillant de nos associations qui nous ont laissé mener à bien ce projet, couteux en temps, risqué en terme d'image, compliqué parfois sur le plan organisationnel. Roger en a parlé tout à l'heure. C'est aussi grâce à eux si nous sommes ici aujourd'hui. Je souhaitais donc les citer et les remercier.

#### *Remerciements associations :*

*Isère : AFIPAEIM - ARIA 38 - APAJH.*

*Rhône : AMPH – ATMP – GRIM - Fondation Richard - AGIVR*

*Loire : SADEMO*

*Drôme : APADEI*

Merci aux présidents d'associations, aux directeurs et aux chefs de service qui ont acceptés de « jouer ce jeu-là ».

J'en profite pour lancer un appel à la Savoie, la Haute-Savoie, l'Ain et l'Ardèche qui ne sont pas encore représentés dans notre groupe d'animation régional. Nous aurons pendant ces 3 jours à reparler de ce qu'est et de ce que fait M.A.I.S. et comment aussi, vous êtes invités à nous rejoindre et à travailler avec nous.

Quelques infos de dernière minute :

#### **Changement d'animateur :**

Francine Mailler, avec qui nous avons beaucoup travaillé sur ces journées et qui rencontre d'importants problèmes de santé, a dû se décommander il y a quinze jours seulement. Nous lui souhaitons beaucoup de courage et de retrouver rapidement son enthousiasme et son engagement auprès des autres. Mais nous avons pu « in extremis » rencontrer un jeune et brillant garçon, Maxence Cossalter, qui va nous accompagner durant ces trois jours. Nous le remercions d'avoir accepté cette mission dans un délai si court. Il se présentera dans quelques minutes, faisons lui bon accueil. Il est plein de qualités, soit ... mais il a un énorme défaut ; celui d'être un homme. Effectivement, au niveau de la parité, cette année encore, « on n'est pas bon ». Veuillez nous en excuser.

#### **Présence des intervenants :**

Bonne nouvelle, pour l'instant, cette année, tous les intervenants annoncés seront présents. Une toute petite modification, ce cher Miguel Benasayag que nous devons avoir en vidéo conférence, est retenu par un évènement heureux. Nous ne l'aurons donc pas en direct. Mais il nous a concocté, avec l'aide d'André Peyrache, un petit film juste pour nous, et ça devrait être pas mal.



## Librairie M.A.I.S. :

Roger l'a dit tout à l'heure, mais j'insiste. Nous organisons cette année une braderie afin d'écouler le volume très important d'ouvrages qui dorment dans nos placards, au siège de M.A.I.S. à Lyon. Il y en a pas loin d'une tonne ... on aimerait bien ne pas les ramener. « La culture, c'est comme le savoir, ça s'use que si l'on ne s'en sert pas ». Ces livres seront mieux chez vous, dans vos « boutiques » et dans les centres de formation, plutôt qu'à M.A.I.S. Vous allez voir comment ça marche : nos livres les plus récents (de 2010 à 2015) sont à des prix relativement bas et pour les autres années ce sera prix libre. Cette année, il faut que ça dégage ...

## 8° atelier :

Vous l'avez peut-être vu dans vos pochettes, nous avons un huitième atelier. On en avait mis 7 sur la plaquette, mais nous en avons un nouveau. A la pause, prenez le temps de bien tout lire et de vous inscrire rapidement sur les affiches qui seront mises à votre disposition dans le hall, juste à côté. Merci de bien respecter le nombre de places prévues pour chaque atelier, je sais que certains ateliers seront plus demandés que d'autres, mais nous ne pourrons pas accueillir tout le monde car pour des raisons de sécurité, il ne pourra pas y avoir plus de personnes que le nombre de chaises installées dans chaque salle. Nous ne voudrions pas avoir à jouer les « viders » alors, répartissez-vous au mieux.

En tout cas, bienvenue à Grenoble, bienvenue chez vous à M.A.I.S. et je cède la parole à André Peyrache.





**André Peyrache**

*Poète/Sociologue*

*Animateur M.A.I.S. Région Rhône-Alpes*

*Membre du Comité de Pilotage des JNF 2015*



Voilà, nous y sommes

Presque deux années de préparation

Aujourd'hui cela apparaît comme bien court

Grande a été la tentation pour moi

De vous présenter le travail du Comité de Pilotage en tant que sociologue.

Et puis...

Les barbares sont arrivés, les armes à la main

Et le tumulte est revenu,

Ils ont tué mes camarades artistes,

Comme d'autres l'avaient déjà fait

Bien avant eux

Sous prétexte de dieu

Nous sommes inscrits dans des temporalités

Dans des espaces sociaux complexes

Qui parfois nous échappent et peuvent nous submerger

Malgré tout, malgré tout

Se rappeler qu'il y a la vie, même si elle n'est pas un argument.

Nous nous sommes construit un monde dans lequel nous puissions vivre — en supposant des corps, des lignes, des surfaces, des causes et des effets, le mouvement et le repos, la forme et le contenu : sans pareils articles de foi nul à présent ne supporterait de vivre !

Mais ils n'en sont pas plus démontrés pour autant. La vie n'est pas un argument : parmi les conditions de la vie pourrait figurer l'erreur.

Il n'y a jamais de certitude durable, même l'oubli n'amène rien, ni la tristesse dans laquelle nous nous laissons parfois entraîner, non pas la tristesse des larmes, mais l'autre, celle des idées.

Alors je vous parlerai de cette préparation aux JNF

Seulement et seulement

Avec quelques mots de poète.



*Des hommes et des femmes  
Des femmes et des hommes  
Qui élaborent de tous bords  
Et même tirent des bords  
Parfois avec quelques remords  
Des femmes et des hommes  
Des hommes et des femmes  
Qui sortant de leurs espaces  
S'engagent dans des plis inconnus  
Pour mieux réinventer le connu  
Quitte à se mettre à nu*

*Des hommes et des femmes  
Des femmes et des hommes  
Des milliards de mots pour penser  
Les maux des autres  
Et quelques fois même, s'exposer*

*Des femmes et des hommes  
Des hommes et des femmes  
S'extraire pour pouvoir plaire  
Petit Plaisir d'être celui par lequel arrive le désir  
Une sorte de renversement Deleuzien de la trilogie Freudienne*

*Des femmes et des hommes  
Des hommes et des femmes  
Qui parlent de plaisir par-delà le désir  
Et l'Orient en mire*

*Des femmes et des hommes  
Des hommes et des femmes  
Qui pensent et transcendent  
Le plaisir, le désir pour en rire  
Dans les plis de leurs fragilités.*

*Des hommes et des femmes  
Des femmes et des hommes  
Qui tissent des fils magiques  
Quelques fois difficiles, tragiques*

*Des femmes et des hommes  
Des hommes et des femmes  
Réunis en assemblée  
Pour converser, dialoguer, écouter,*

*Et sans vraiment le savoir  
Quelquefois même, rêver  
Alors, s'engager sur le chemin de l'impensé  
Refuser les codes préexistants  
Les espaces clos, s'organisant à partir des oppositions archaïques  
Aborder le présent non plus dans un temps linéaire  
Mais dans une épaisseur faite du passé et du futur  
Quitte à déplaire, à ceux qui ne seront jamais nos pairs.*

*Chemins des ordinaires des milliers de hères  
Entends-tu les cris, entends-tu les cris  
À travers les plis des solitaires  
Chemins des ordinaires, il reste pourtant, des rencontres passagères  
Au loin des chants se font entendre  
Ils élaborent une mélodie des plus singulières*

*Lorsque je pose la main devant moi  
J'entrouvre une porte  
Et je m'engouffre sur un chemin  
Sans but, juste la vie, par-delà les rencontres destinales  
Sans aucune intervention du divin.  
Ainsi je construis ma liberté, à venir.*

Je vous remercie d'être présents et je vous souhaite d'excellentes Journées Nationales de Formation.



## Plaisir et souffrance dans le travail d'accompagnement

### Vincent de Gaulejac

*Sociologue clinicien, Professeur émérite à l'Université Paris Diderot, Président du Réseau International de Sociologie Clinique (RISC)*

❖ Merci pour votre invitation. C'est la deuxième fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer, la dernière fois c'était à Orléans. C'est donc un plaisir d'être ici et d'échanger avec vous. C'est toujours un plaisir quand on fait ce métier qui a du sens comme vous le faites et en même temps je constate que beaucoup de gens ne vont pas bien, dans votre secteur comme dans d'autres. Je résiste au positivisme qu'il y a dans le titre de votre colloque, c'est-à-dire de mettre en avant que le plaisir en évacuant les faces négatives toujours présentes dans le travail comme dans l'ensemble des relations humaines.

Il y a une dialectique évidente entre le plaisir et la souffrance. Vous le savez, il y en a qui trouvent du plaisir dans la souffrance et souvent on constate qu'il peut y avoir de la souffrance dans le plaisir.

En tout cas je vous propose d'explorer ce qui se passe dans le monde du travail. Un mal-être grandissant qu'on a pu observer d'abord dans le privé, dans les multinationales, dans le secteur marchand, aujourd'hui on le voit apparaître dans le secteur non marchand, dans le secteur public et dans l'associatif. Les fonctions d'accompagnement sont particulièrement « impactées », comme on dit dans la noulangue managériale, par ces transformations structurelles de la société. Mon premier point sera d'essayer de comprendre un paradoxe : Plus les conditions objectives de travail s'améliorent, plus les conditions subjectives semblent se détériorer.

Dans un deuxième temps, nous verrons en quoi ce mal être vous concerne plus particulièrement.

### 1 - Quelque chose de destructeur est à l'œuvre dans le monde du travail

Les symptômes sont bien connus : plus de 50% des salariés aujourd'hui se disent stressés. Vous avez sans doute suivi les débats sur le harcèlement au travail, vous avez aussi peut-être suivi la question des suicides à France Télécom. Hier j'entendais à la radio que les comptes de la sécurité sociale sont en rouges et que certains s'en alarmaient, cela fait longtemps qu'ils sont rouges, mais une des causes est la montée en flèche depuis cette année de l'absentéisme lié à la souffrance au travail.

C'est intéressant de voir aussi l'évolution des mots par rapport à la question de la souffrance et du plaisir et la tentative presque permanente de la noulangue

managériale de neutraliser les choses qui fâchent. Il y a maintenant quinze ans Christophe Dejours faisait un rapport sur la violence au travail et puis après on a parlé de la souffrance au travail. Et puis on a parlé de « risques psychosociaux ». Tout le monde s'y retrouvait parce qu'on ne savait pas très bien ce que cela voulait dire. On ne disait pas pour qui était le risque : pour l'entreprise, pour l'organisation, pour la société, pour les individus ? Aujourd'hui, il faut être positif et optimiste. On parle de « qualité de vie au travail » ou de bien-être au travail

Les symptômes vous les connaissez aussi bien que moi : stress, burn-out, épuisement professionnel, tension permanente, harcèlement, dépression, suicides... Je voudrais juste mettre l'accent sur la question du sens. Vous avez choisi pour la plupart d'entre vous ces métiers d'accompagnement parce qu'ils font sens pour vous. Ces métiers ne sont pas faciles, on est cœur à cœur, au corps à corps avec la souffrance, la vulnérabilité, les difficultés des gens. Mais vous l'acceptez parce que cela donne du sens à votre existence.

Une des choses qui fait problème aujourd'hui c'est le sentiment qu'avec les transformations des modes de management on est confronté à des paradoxes. Par exemple on vous donne des outils pour vous aider à mieux travailler et vous avez le sentiment qu'au lieu de vous aider à mieux travailler, ces outils vous empêchent de travailler. J'ai rencontré cela il y a bien longtemps : j'en avais parlé la dernière fois, mais j'y reviens, car cela vous permettra de comprendre le point de vue dans lequel je suis et pourquoi je suis aussi attaché à la question du sens.

Je démissionne le 28 avril 1968, j'avais fait une maîtrise de Droit et je travaillais chez un conseiller juridique à faire des corrections des statuts des sociétés commerciales pour les adapter à une nouvelle loi qui venait de paraître. J'ai démissionné parce que je me suis dit que ma vie ne pouvait pas être cela. Puis arrive Mai 68, je change d'orientation et je deviens bénévole puis éducateur de rue aux Equipes d'Amitié dans une équipe de prévention spécialisée. Je travaille aux Halles, plutôt le soir et la nuit, comme éducateur, les formations d'éducateurs apparaissent à cette époque-là, donc je passais ma vie avec les jeunes, ce qui est, je crois, dans l'esprit du M.A.I.S., c'est-à-dire un accompagnement au plus près du terrain. Il fallait se faire accepter par ces jeunes-là, pour pouvoir être avec eux et évidemment notre mission ne pouvait pas être mesurée par une évaluation par des résultats, parce que l'évaluation elle se faisait dans la quotidienneté d'un travail clinique, c'était le thème de votre dernier colloque, c'est-à-dire au plus près de ce qu'ils vivaient ; les missions étaient d'ailleurs difficiles à définir parce qu'elles prenaient des formes parfois tout à fait bizarres, dont on ne préférait d'ailleurs pas trop parler parce que pour bien faire notre travail, évidemment, la question de la normativité, la question du rapport à la loi, du rapport à la norme, se posait tous les jours, tous les jours, et je le reformulerais en disant simplement qu'on essayait simplement d'advenir comme sujet professionnel, avec des jeunes qu'on aidait, qu'on accompagnait pour eux aussi leur permettre d'être un peu plus sujets de leur existence.

Et comme j'avais fait après ma maîtrise de Droit, un Doctorat des sciences de l'organisation, à l'Université Dauphine, j'ai été embauché par René Lenoir qui était Directeur de l'action sociale à ce moment-là, pour mettre en place ce qui apparaissait à l'époque comme un facteur de modernisation, je dirais même d' « hypermodernité ». Giscard d'Estaing avait institué dans chaque ministère des cellules de « RCB », de Rationalisation des Choix Budgétaires (Planning programming budgeting system). C'est-à-dire des méthodes de rationalisation de la décision publique, des méthodes « coûts-avantages, coûts-efficacité » qui consistaient à tout mesurer, tout calculer, à traduire l'activité en indicateurs, pour pouvoir éclairer la décision publique. Et donc comme j'avais une double casquette en quelque sorte, René Lenoir m'avait demandé de participer à une étude de prévention des inadaptations sociales. La nuit j'étais éducateur aux Halles, le jour je travaillais à la direction de la prévision du ministère des Finances qui était rue du Louvre. Pour ceux qui connaissent Paris, d'un côté il y avait le trou des Halles, enfin ce qu'il en restait, et puis de l'autre côté il y avait la direction de la prévision du ministère des Finances où il y avait essentiellement des polytechniciens. Avec ces polytechniciens j'essayais de mesurer l'efficacité des clubs et des équipes de prévention spécialisée.

La RCB préfigure ce qu'on va vous demander, de transformer votre activité pour pouvoir la traduire, en indicateurs quantitatifs, puis en indicateurs financiers : faire du « ranking », du « benchmarking », du « reporting », du management par objectifs, de l'évaluation par les résultats, du management par la qualité, c'est-à-dire tous ces outils de management qui vont illustrer ce que le Medef dans les années 90 appellera « la révolution managériale ». Cette révolution-là, elle arrive tardivement dans le secteur associatif, elle vient d'arriver dans les universités, elle est arrivée dans les hôpitaux avec la réforme hospitalière et en fait elle vient du privé. Elle véhicule une conception de l'humain qui consiste à traduire l'humain en ressource, vous avez entendu : gestion des ressources humaines ; qui consiste à rationaliser toutes les activités qui ont trait à l'humain, au social comme on les a rationalisé dans les multinationales.

Il se trouve qu'à la même époque je faisais une recherche avec le fondateur du laboratoire de changement social Max Pages, sur le pouvoir dans les organisations, à IBM. Ce qu'on constate dans ces multinationales c'est une autre forme de pouvoir, qu'on a appelé avec Nicole Aubert, le pouvoir « managinaire », et non plus disciplinaire. Il ne s'agit pas de rendre les corps utiles dociles et productifs, comme dans le système taylorien, mais de rendre la psyché utile docile et productive, c'est-à-dire de canaliser l'énergie libidinale, canaliser le désir, pour le transformer en force de travail. Pour mobiliser l'individu il faut le motiver, il faut qu'il intériorise les normes et les exigences de l'organisation, qu'il travaille pour se réaliser lui-même, pour jouer « gagnant gagnant » disaient les managers de l'époque, c'est-à-dire d'améliorer le fonctionnement de l'entreprise, donc d'améliorer les bénéfices pour les actionnaires et en même temps d'améliorer les conditions de travail des travailleurs. L'idée est de réconcilier l'homme et l'entreprise, l'homme et le travail. Les théories du capital humain, complètent les théories économiques ultralibérales de Milton Friedman qui

disent qu'en économie il faut supprimer toutes les barrières pour permettre à la liberté entrepreneuriale : que le meilleur gagne. On vous propose de devenir des gagnants, « I want to be a winner », c'est-à-dire de vous réaliser dans le travail : si vous vous investissez à fond dans le travail vous allez être récompensés par un certain nombre de rétributions qui vont vous satisfaire subjectivement par le sentiment que vous êtes en train de réussir votre vie parce que vous réussissez votre carrière professionnelle, que vous avez des promotions, que vous devenez manager, puis super manager, puis arrivez au top management.

On vous invite à développer vos potentialités, à devenir entrepreneur de votre propre existence, à vous réaliser, à investir votre moi comme un capital qu'il faut faire fructifier. L'avancement au mérite, l'évaluation individualisée des performances, les politiques salariales fixées en fonction des résultats découlent de cette conception qui considère l'humain comme une ressource qu'il faut gérer comme on gère les autres fonctions de l'entreprise.

Le management par l'excellence, la culture de la haute performance, de la révolution managériale, se sont diffusés dans le monde entier, d'abord dans les multinationales puis chez les clients et les fournisseurs des multinationales. Ils ont été vendus comme modèle de la performance par les grands cabinets de consultants, à l'époque McKinsey, qui se sont transformés en Accenture, Deloitte, Price Cooper, Boston Consulting Group, KPMG etc... peut-être ne connaissez-vous pas ces noms là, ce sont des grands cabinets de consultant qui aujourd'hui ont appliqué ce modèle à l'ensemble du système productif dans le privé, puis après pour moderniser les entreprises publiques, à France Télécom, à Pôle emploi, à la SNCF, à la RATP, puis après, pour moderniser les institutions publiques, l'université, l'hôpital, le système éducatif, et aujourd'hui c'est ce qui vous arrive avec la ré-ingénierie des instituts de formation, qui va rationaliser toutes vos activités en mettant en place des outils qui sont fondés sur les paradigmes de la gestion. Ces outils se présentent comme parfaitement pragmatiques, parfaitement rationnels, parfaitement objectifs, parfaitement transparents. Ils illustrent les paradigmes de l'utilitarisme et du positivisme qui sont aux fondements des sciences de la gestion.

Peut-être avez-vous entendu parler de management par objectifs, d'organisation par projets, de benchmarking et de « ranking » (classement) : On va classer les différents hôpitaux, les différentes universités, comme on classe les entreprises et comme on classe tous les différents pays du monde, à partir d'un certain nombre d'indicateurs, qui vont être le signe de « la bonne gouvernance », ce modèle paraît tout à fait séducteur, tout à fait rationnel, tout à fait intéressant parce qu'il est pour l'efficacité, qu'il permet de comparer les bonnes pratiques, puis de diffuser les bonnes façons de faire.

Ce modèle cependant, on voit qu'aujourd'hui il dérape.

Il y a une corrélation directe, qu'on peut même calculer, entre l'apparition de ce modèle et l'apparition de symptômes, ces fameux risques psychosociaux: le stress, la dépression, le burn-out, le sentiment de harcèlement, la perte de sens, le sentiment d'être confronté à des injonctions paradoxales. Je prends quelques exemples, un manager qui me dit : « c'est formidable, aujourd'hui, avec les nouvelles technologies de communication, je suis libre de travailler 24 heures sur 24 ». Un autre me dit : « je travaille de plus en plus en dehors de mon travail et inversement ». Ces gens-là, effectivement, sont pris dans une spirale où le travail devient une addiction, je n'ai pas besoin de développer, vous connaissez ces enjeux autour de l'addiction.

Cette culture de la haute performance engendre une inflation paradoxante (qui produit des injonctions paradoxales). Par exemple, le management par l'excellence qui vous donne comme objectif permanent d'atteindre l'excellence. L'excellence durable est un oxymore : on vous propose à tous d'être hors du commun, dans la durée. C'est quelque chose de radicalement impossible. Et cela pose une contradiction fondamentale : si tout le monde réalisait cet objectif d'être hors du commun, que devient le monde commun ? Que devient notre société ?

Le travail social, c'est tisser et retisser du lien social. Il y a une contradiction majeure évidente entre les objectifs du travail social et les objectifs de la haute performance. Cela devient paradoxant à partir du moment où l'on introduit dans le travail social des outils qui sont liés justement à une certaine conception et représentation de l'humain comme ressources humaines. « Ressources humaines » est aussi un oxymore puisqu'on dit, c'est formidable, on remet l'humain au centre, mais comme ressource, c'est-à-dire comme moyen au service de l'organisation, alors qu'on pourrait penser que c'est l'entreprise ou l'organisation qui devrait être un service, un moyen au service du développement de l'humain. L'humain est un moyen, par rapport à une autre finalité qui est le développement du capitalisme financier. On vous dit de faire de la qualité et pour faire de la qualité on met en place des matrices de mesures de la qualité à partir d'indicateurs quantitatifs, c'est dire que cet objectif de la qualité se traduit par une quantophrénie aigüe, la quantophrénie étant la maladie de la mesure.

Nous sommes là dans un univers qui ne fait plus sens, qui fait perdre la valeur des choses. Cette culture de la haute performance produit par exemple le syndrome Lance Armstrong. Vous connaissez ce magnifique champion qui restera dans la mémoire comme le plus grand cycliste de tous les temps. Il a gagné huit fois le Tour de France. Pour être dans l'excellence durable, comme c'est inhumain, il faut que l'humain prenne des moyens pour y arriver, et ces moyens sont : tricher, se doper, prendre des substances illicites. Mais regardez ce qui s'est passé, ce n'est pas lui qui est coupable, comme cela, tout seul, il est le produit d'un système, tous ceux qui ont essayé de dire, pendant le moment où il était en train de gagner, qu'il trichait, ont été éliminés, marginalisés, on les a sommés de se taire. Il y a un cycliste qui a été complètement « placardisé » dans le peloton parce qu'il avait osé le dire ; tous les journalistes qui essayaient de parler se sont fait stipendier par le système. C'est quoi le système, c'est

L'ensemble des gens qui étaient là et avaient intérêt à ce que cela fonctionne comme cela.

Quand vous passez dans d'autres secteurs de la société, le syndrome Lance Armstrong c'est le syndrome Jérôme Kerviel, c'est exactement la même chose. On l'accuse d'être responsable d'une perte colossale alors que ses supérieurs étaient tout à fait au courant et qu'ils ne disaient rien lorsqu'il faisait gagner à sa banque des sommes tout aussi considérables. Ce qui lui arrive comme trader à la Société Générale n'est que la logique de fonctionnement d'un système qui impose à tous les traders de fonctionner de cette façon-là.

Chaque jour on découvre que les grandes entreprises, les grandes banques, les grandes institutions trichent : Erron, Lehman Brothers, Goldman Saxe. Et vous avez des politiques qui vous disent : « Mon principal adversaire c'est la finance » et puis on voit que ça ne change rien. Pourquoi ? Parce que ce système n'est pas incarné dans un pouvoir visible, mais dans un pouvoir de plus en plus abstrait, désincarné, déterritorialisé.

## 2 - La confrontation à un système paradoxant dans le travail social et le travail d'accompagnement.

Alors j'en viens à la conséquence de tout cela, de ce système paradoxant sur le travail social et le travail d'accompagnement.

Peut-être que certains d'entre vous travaillent à la PJJ ici, peut-être se souviennent-ils de Catherine Kokoszka, qui était directrice Départementale de la PJJ de Paris. Elle écrit un texte qui commence comme ça : « Le 15 septembre 2009, 8h55, moi Catherine Kokoszka, directrice Départementale de la PJJ de Paris, enfermée que j'étais dans le travail comme en huis clos, je me jette par la fenêtre de la direction départementale du 3<sup>ème</sup> étage sur cours ». Elle a écrit ce texte à l'hôpital, trois semaines après son passage à l'acte, pour essayer d'en comprendre les raisons. Il a été diffusé par son syndicat à sa demande. Elle présente sa rédaction comme une nécessité pour « ne pas enfouir son passage à l'acte dans les limbes de l'oubli et pouvoir recommencer à penser ». Dans ce système-là et cela je l'ai vu dans toutes les recherches que j'ai faites, quelque soit le secteur, les gens pour s'adapter au système, arrêtent de penser : ils se laissent instrumentaliser. Ce que dit Catherine Kokoszka est très important parce que, c'est là où on voit que le sujet revient, le sujet réflexif, qui dit, « ce n'est pas possible ». Elle ne sait pas pourquoi elle a fait cela et elle veut en comprendre les raisons, c'est un vrai passage à l'acte, qui a failli être fatal pour elle.

Parmi les raisons, elle évoque une contradiction, entre deux identités : L'identité de l'éducatrice, formée aux sciences humaines, qui choisit ce métier pour sa mission première, protéger les enfants en danger et l'identité de la fonctionnaire d'Etat, qui a gravi les échelons de l'institution et doit mettre en œuvre la réforme de l'Etat dont

elle estime qu'elle remet en question l'éducatif. «C'est ce conflit de loyauté qui m'a fait passer de l'autre côté du miroir dit-elle, ma tâche est de diriger un Département, de mettre en œuvre les consignes de mon administration, or mes idéaux, ma conception de la République, ma conception du bien commun, de l'intérêt général, des missions de la protection judiciaire de la jeunesse m'ont parus en plus complète contradiction avec ce qui m'était demandé».

Catherine Kokoszka révèle les sources d'un malaise qui est ressenti, dans toutes les institutions publiques tous ceux qui pensent que donner du sens à sa vie c'est effectivement remplir les missions de ces institutions de service public. Pour l'hôpital c'est la santé, pour l'université c'est la production et la transmission du savoir, pour le travail social c'est d'essayer de recréer du lien là où le lien est altéré, au plus près des personnes qui sont en situation de précarité, de vulnérabilité, de difficultés psychiques, mentales, sociales, de tous ordres etc... C'est cela qui fait sens et qui donne les finalités de l'institution.

Ce que dit Catherine Kokoszka, c'est qu'en tant que responsable, ce ne sont plus les finalités de l'institution qui animent son action, c'est la mise en place de nouveaux modèles de gestion. Elle se préoccupe plus de l'organisation que de l'institution. L'institution est du côté des finalités, des raisons d'agir, ce qui donne de la valeur et du sens à l'action. L'institution rempli des missions : la justice, la santé, la défense, l'éducation, la sécurité, la protection de la jeunesse, l'accompagnement des personnes en difficulté. L'organisation est du côté des modalités pratiques, les façons d'agir, la mise en œuvre de l'opérateur, elle met en place des dispositifs, elle utilise des ressources, elle répartit des tâches, elle coordonne des activités, elle élabore des programmes en vue de remplir ces missions. Elle est du côté de la gestion. Or aujourd'hui il y a une contradiction majeure entre l'organisation et l'institution ; et ce qui fait problème c'est qu'on demande à l'institution d'adapter ses finalités à l'organisation, aux exigences de l'organisation et non plus l'inverse.

Vous connaissez la T2A, la tarification à l'activité en médecine, qui fait que les médecins n'organisent plus leur temps à l'hôpital en fonction de leur mission première qui est de soigner les personnes quelles que soient leurs conditions, leurs pathologies, leurs revenus, la couleur de leur peau, mais ils doivent avant d'accepter de soigner, calculer le nombre de points que le malade va rapporter à l'hôpital. S'ils disent : tout cela c'est des conneries je ne veux pas le faire, le serment d'Hippocrate ce n'est pas ça, alors le directeur de l'hôpital les appelle et leur dit : « écoute tu fais bien ce que tu veux, t'es responsable, c'est toi le chef du service, c'est pas à moi de m'en mêler, mais si tu continues ton petit jeu, par rapport à la comptabilité des points de ton service, alors on va être obligé de le fermer parce qu'il n'est plus rentable. Si on ferme ton service, on va fermer l'hôpital, tu vois les conséquences, en termes d'emploi etc... Et le médecin évidemment va accepter et gérer cela, mais individuellement, au lieu que la contradiction soit à l'intérieur de l'organisation, entre la nécessité d'une certaine rentabilité d'une part, et d'autre part la discussion sur : comment fait-on pour remplir

ces missions ? Les organisations sont faites pour cela, pour trouver des médiations, des régulations par rapport aux contradictions, aux exigences contradictoires. Il y a toujours une contradiction dans le travail social et partout on dit : on a jamais assez de moyens pour remplir nos finalités, en particulier évidemment quand on s'occupe des problèmes d'exclusion, de santé publique, etc... on voudrait toujours plus de moyens, mais on sait qu'il faut trouver des adaptations, des régulations et des médiations par rapport à cela.

Pourquoi cela devient paradoxant ? Parce que la noulangue managériale fait comme s'il n'y avait pas de contradiction. On renvoie la responsabilité de trouver des « solutions » au niveau des personnes, comme si l'injonction de « faire plus avec moins » était un problème renvoyé à chaque individu et non à l'organisation. Deux points pour illustrer cela : Et vous là-dedans, je me permets de m'identifier et nous là-dedans ? Nous sommes quadruplement concernés par ces problèmes, comme travailleurs, comme professionnels, comme citoyens et comme sujets.

Comme travailleurs on vit ces mutations, on vit ces réorganisations permanentes, on vit l'émergence de nouveaux outils, qui vont modifier nos activités et en particulier avoir comme conséquence ce sentiment qu'on est pris dans quelque chose sur lequel on ne peut rien. On vous dit, il faut faire plus avec moins, cela veut dire des réductions d'effectifs, une augmentation de la charge de travail pour ceux qui restent et cela veut dire des processus d'exclusion, des processus de menaces pour l'emploi, des processus de précarisation ; j'ai écrit un livre « La lutte des places », qui montre comment ce système substitue la lutte des places à la lutte des classes. Dans le capitalisme industriel, les ouvriers savaient que pour pouvoir améliorer leurs conditions concrètes d'existence, il fallait se mobiliser collectivement, faire un rapport de force avec les patrons, pour batailler, une fois que le rapport de force était favorable on se mettait en grève, on manifestait et on négociait pour essayer d'obtenir des améliorations objectives, concrètes, qu'on pouvait mettre sur la table, mesurer. Ces luttes collectives, on les désignait lutte des classes, quel que soit par ailleurs ce qu'on peut en penser, le terme était intéressant parce qu'il permettait de savoir dans quel camp on était, où était le pouvoir, où était la domination, cette lecture permettait de donner un espoir sur la façon dont on pouvait changer les choses.

Dans la lutte des places, chaque individu est renvoyé à lui-même pour produire sa place dans la société. Et donc il y a une compétition permanente pour avoir une existence sociale. Comme le disait Albert Jacquard ; « un gagnant ça produit forcément des perdants ». C'est-à-dire : l'excellence produit l'exclusion. Ceux qui ne sont pas dans la culture de la haute performance, ceux qui ne sont pas dans l'excellence se retrouvent sur la touche.

Les tensions principales aujourd'hui dans la société ne sont plus en termes de classes sociales, mais en termes de tensions entre des riches qui deviennent de plus en plus riches, et des moyens et des pauvres qui sont de plus en plus dans l'insécurité et la

menace. Ce n'est pas la grande pauvreté, ce n'est pas le quart monde, c'est : « je n'y arrive plus », c'est le précarité disait Robert Castel. Il y a des chiffres hallucinants, je vous donne le dernier qui vient de sortir. 1% des plus riches sur la planète ont un patrimoine équivalent à plus de 50% du reste de l'ensemble de la planète.

Qui sont ces gens, ces plus riches ? Ils ne sont plus les propriétaires des moyens de production, les « 200 familles » dont on parlait au moment du Front Populaire en 1936. Ils sont déterritorialisés, ils tournent autour de la planète, ils sont des établissements financiers, des banques, on ne sait pas très bien, ce monde de l'hyper modernité, il est déterritorialisé, inaccessible pour une part invisible.

Comme professionnels, vous avez le sentiment d'être dépossédés de vos compétences, d'être dépossédés de votre savoir professionnel, parce que vous savez la complexité qu'est une relation, avec quelqu'un qui est en difficulté, quel que soit le plan sur lequel il est en difficulté, que cette écoute sensible, clinique, cette posture qu'il faut avoir pour permettre à la personne de se dénouer, ce qui fait la qualité du travail d'accompagnement, est totalement imperméable à la mise en indicateurs. Et pourtant on vous oblige à le faire. Parce qu'il faut bien que vous expliquiez ce que vous faites, vous êtes payés par des deniers publics, il faut rendre compte de cela. La rationalité des arguments qui vous est donnée vous oblige à accepter de remplir ces indicateurs, éventuellement à participer à leurs mise en place, pour les améliorer, alors même que vous savez profondément que cela vous met vous-même en difficulté, à la fois comme travailleurs, mais aussi comme professionnels.

Et comme professionnel vous êtes de plus en plus dans l'écoute de gens qui ont exactement les mêmes problèmes que les vôtres et qu'à partir du moment où vous êtes incapables de résoudre pour votre propre compte ces problèmes que pouvez-vous faire par rapport à ceux qui viennent vous voir et qui partagent les mêmes difficultés ?

Quand un chômeur va voir un médecin parce qu'il est déprimé parce qu'il est au chômage. Le médecin, que peut-il faire d'autre que de lui donner des antidépresseurs et puis lui dire bonne chance, alors même que le médecin sait que la cause de la dépression c'est bien qu'il est au chômage. La cause est bien sociale, mais on vient le voir pour des raisons médicales et il faut qu'il réponde au niveau médical ; les médecins et les psychologues sont formés pour donner une réponse médicale et psychologique nécessaire pour ces personnes, parce qu'elles ne vont pas bien. Mais en même temps, ils savent que la source du problème du chômeur n'est ni médicale, ni psychologique, elle est d'abord économique et sociale. Et ce n'est pas en médicalisant le chômage qu'on va résoudre ce problème-là.

On vous dit que le chômage augmente parce que la croissance est en berne, donc il faut redémarrer la croissance, pour redémarrer la croissance il faut améliorer la compétitivité, donc on fait un pacte de compétitivité, avec le raisonnement qu'améliorer la croissance permettra d'améliorer la situation de l'emploi. Or, la

croissance s'améliore et on observe que l'emploi se dégrade, et cela fait 30 ans que cela dure. On vous dit que si cela ne marche pas c'est que l'on n'en a pas fait assez, or le raisonnement est faux. Parce qu'améliorer la compétitivité, c'est mettre en place la « lean production », le « lean manufacturing » qui aboutissent à une réduction inéluctable des effectifs et obéissent à la logique de faire plus avec moins.

En résumé, on améliore la compétitivité en réduisant les effectifs pour lutter contre le chômage !

La compétitivité détruit plus d'emplois qu'elle n'en produit de nouveaux et on continue.

On est donc dans une société dans laquelle se développe le précaire, dans laquelle se développent de nouvelles formes de pauvretés, dans laquelle se développent des symptômes qui font que les courbes, effectivement, de la sécurité sociale, de l'assurance maladie, sont dans le rouge et on vous dit qu'il faut absolument retrouver de la croissance car c'est cela qui va nous permettre de combler les déficits, alors que c'est ce modèle-là qui produit les déficits.

Si on veut sortir des paradoxes il faut faire l'analyse des systèmes paradoxants dans lesquels on est et on ne peut en faire l'analyse qu'en liant ce qui se passe au niveau de la relation concrète de votre activité, du réel du travail comme disent les psychologues du travail et ce qui se passe au niveau des outils de gestion, des pratiques de management, des modes d'organisation dans lesquels vous êtes. J'aurais pu développer exactement le même raisonnement pour la psychiatrie à propos des DSM, DSM4, DSM5, qui produisent exactement les mêmes effets, ou pour la ré-ingénierie du travail social, ou pour les nouvelles formes de gestion des universités, fascinées par le « benchmarking », c'est-à-dire le classement de Shanghai. Ce sont les théories du New public management qui fondent ces outils de gestion et ces nouvelles pratiques de management qui détruisent les services publics et obligent nos sociétés à appliquer les normes et les valeurs du capitalisme libéral.

J'insiste d'autant plus sur ce point parce que si on choisit de faire de l'accompagnement social, c'est souvent parce qu'on n'a pas voulu travailler dans le secteur privé et le secteur marchand. Il ne faut pas vous laisser prendre par le discours pragmatique, rationnel, soi-disant objectif des gestionnaires. Eux-mêmes sont très mal, parce qu'ils sont obligés de vivre dans des contradictions et ils essaient de s'adapter ; ils deviennent des personnalités « as if » comme disent les psychologues, c'est-à-dire qu'ils font comme si ça allait bien, d'un côté ils sont instrumentalisés, ils appliquent ce qu'on leur a dit d'appliquer, vous avez des responsables d'établissement, des cadres, qui sont complètement dans la norme et plus ils sont dans la norme plus ils ne veulent pas entendre les contradictions dans lesquelles ils sont. « C'est comme cela, on ne peut pas faire autrement ». Ils sont Thatcherisés ! « There is no alternative ». disait Margaret Thatcher.

## Conclusion

Vous avez proposé de mettre en rapport le plaisir et la liberté, pour retrouver un peu de sens, dans tout cela. C'est à la fois comme citoyen et comme sujet, que l'on peut se récupérer. Cette perte de professionnalisation, doit nous amener à retrouver la joie d'agir ensemble. L'individualisation a détruit tous les collectifs, les mouvements dans lesquels on pouvait agir collectivement pour reprendre un peu de maîtrise sur son destin. Or quand vous voyez les mouvements sociaux aujourd'hui, le printemps érable au Québec, les parapluies de Hong-Kong, Podemos en Espagne, Los Indignados, ce sont des gens qui font quoi ? Ils n'essaient pas de faire la révolution et de prendre le pouvoir, ils disent : on n'accepte plus d'être morcelé, on n'accepte plus de ne plus être en cohérence, entre ce que « je » pense, ce que « je » dis, ce que « je » fais, et ce que « je » éprouve. Et c'est là où l'individu se retrouve. Il se retrouve parce qu'il aduient comme sujet, face aux contradictions dans lesquelles il est, pour remettre un peu de cohérence dans un monde qui l'est de moins en moins. Et il ne trouve la force d'agir sur le monde dans lequel il est, qu'en retrouvant d'autres sujets qui font le même travail et qui décident, comme vous l'avez fait par exemple à l'origine du M.A.I.S., de créer quelque chose, pour préserver la valeur de ce qu'on fait, préserver le sens, de ce qui donne sens à ma vie, à mon boulot.

Scott Fitzgerald disait : « il faut pouvoir mettre deux choses contradictoires ensemble, penser que les choses sont sans espoir, mais être cependant décidé à les changer ».  
Je vous remercie.

## Question ou réaction de la salle.

*Je suis Daniel Pinson, Directeur Général d'association et je voulais remercier monsieur de Gaulejac de cette belle intervention, mais qui m'a convoqué sur des questions au fur et à mesure que je vous écoutais, il y en a beaucoup. Accompagner la souffrance aujourd'hui c'est accompagner des êtres qui sont en situation de souffrances multiformes, « poly formes » et qui sont au fond complexes, de plus en plus parfois. Ensuite, vous avez évoqué la question des institutions, des organisations, vous avez pris soin, je pense que c'est volontaire de distinguer les notions de contrat de travail, condition de travail, fonctionnement et organisation, vous avez orienté votre propos sur les organisations en tant que telles, puisque c'était cela l'essentiel du contexte de votre propos, mais je trouve qu'il y a une dimension qui me semble faire problématique dans le travail social, au-delà du fait qu'aucune théorie ne viendra à bout de la clinique, comme disait Saül Kartz, c'est la temporalité, je pense qu'une déliaison institutionnelle entre les exigences temporelles des institutions que sont les autorisations, les habilitations, les agréments et puis le temps clinique de l'accompagnement médico-social, le temps du soin, ce qui me renvoie à la thèse d'Hartmut Rosa qui est un philosophe Allemand, que vous devez connaître et qui pose la question de la transformation de la construction de la réalité psychique aujourd'hui, par rapport au temps et ce temps-là, c'est le temps clinique que les professionnels ont toujours en revendication, parce qu'ils ont une conscience subjective et objective des*

problématiques des sujets accompagnés, avec le sentiment que l'accompagnement est convoqué sur des logiques de ruptures et va se fracasser contre une temporalité qui n'a plus à voir avec cette exigence éthique. Je voudrais que vous évoquiez cet aspect-là, si vous le permettez, en quelques instants.

### **Vincent de Gaulejac :**

*Dans « le capitalisme paradoxant » il y a un chapitre sur Hartmut Rosa, qui va dans le sens de ce que vous dites. Vous mettez en évidence le dilemme de la temporalité multiple, auquel on est de plus en plus confronté, ce qui renvoie à deux choses : ce que vous dites, entre la temporalité clinique et la temporalité comptable, il y a une incompatibilité majeure, mais comme il faut tenir compte des deux, cela produit du paradoxe. Mais il y en a un autre: plus on gagne du temps, moins on en a. Si vous avez des « mails », vous savez de quoi je parle. Des études américaines montrent qu'un Américain dort aujourd'hui deux heures de moins qu'il y a un siècle. On parle d'amélioration de la qualité de la vie, qui est évidente, et en même temps on voit combien des choses aussi importantes que le temps de sommeil, sans parler des insomnies, des troubles du sommeil, sont des indicateurs de toutes les difficultés que les gens rencontrent. Quelqu'un me disait : « je traite de plus en plus de travail hors de mon travail et inversement ». Donc vous avez bien raison d'insister sur cette dimension temporelle qui est un des aspects du diagnostic tout à fait important.*

### **Question ou réaction de la salle.**

*Je suis éducateur dans un service d'accompagnement, je viens aujourd'hui à titre personnel, ce qui me laissera un peu plus de liberté de parole, il y a plein de choses intéressantes dans ce que vous dites je ne sais pas par quel bout les prendre, mais c'est vrai qu'on a l'impression d'être dans un système complètement fou, si on regarde deux minutes. Hier j'entendais monsieur Lenglet de France 2, qui montrait une usine au Japon, avec des robots partout et des robots qui construisaient des robots. L'exigence d'efficacité a toujours existé dans l'histoire de l'humanité, j'étais allé voir ici à Grenoble une exposition scientifique à la Casemate et on voyait bien qu'aux époques anciennes, les gens essayaient d'améliorer leurs lances, où qu'ils avaient recours à des substances pour être meilleurs, on a l'impression qu'aujourd'hui c'est devenu un dogme, où l'on croule sous la richesse matérielle, où la productivité a augmenté depuis le siècle passé, c'est phénoménal et malgré tout on est dans un système économique et social où l'on court tout le temps, pour être encore plus efficace et cela on ne peut pas l'interroger. Ce qui est intéressant, je fais un parallèle, on vient de mettre au Panthéon Germaine Tillion, une ethnologue qui a vécu des choses très difficiles, elle était à Ravensbrück avec Germaine Anthonioz De Gaulle, dans un système économique et social encore bien pire que celui qu'on connaît aujourd'hui, mais il y a avait des choses intéressantes sur la manière dont elle a pu résister avec ses amis dans Ravensbrück, la première chose est qu'elle a essayé de comprendre le système oppressant dans lequel elle était. Heureusement que vous êtes là car je trouve que c'est très compliqué de s'opposer à cela, car on a quelque chose de très*

*mou en face, de difficile à comprendre, de paradoxal. J'ai aussi compris qu'il faut déconner, rigoler, ils ont réussi à être satiriques, à monter une opérette par exemple, c'est important. La troisième chose, on a pu interroger une amie de Germaine Tillion lors d'une soirée sur ce sujet, c'est qu'il ne faut pas rester isolé, ils ont failli y passer à Ravensbrück, mais elle disait que ceux qui restaient isolés ne dureraient pas bien longtemps, elles étaient quelques femmes qui ont réussi à subsister... Je dérive un peu mais par rapport à notre travail aussi, c'est important les liens qu'on peut entretenir et le collectif....*

### **Vincent de Gaulejac :**

*Merci d'avoir cité Germaine Tillion parce que l'exemple que vous donnez est vraiment très important.*

*Qu'est-ce qu'on peut faire ? Comprendre. Ce que les psychologues appellent la méta-communication, par rapport à un système paradoxal. Mais aussi, l'humour, c'est-à-dire ne pas trop se prendre au sérieux. L'humour c'est ce qui permet de prendre de la distance, l'humour c'est ce qui permet d'avoir cette aire transitionnelle, comme disait Winnicott, entre moi et le monde.*

*Ne pas rester isolé, tout seul je ne peux rien et ne pas accepter de se résigner et quand on n'accepte pas de se résigner, on rencontre l'altérité de tous ceux qui ne veulent pas se résigner. Et puis, les arts, c'est-à-dire toutes les formes d'expressions individuelles et collectives qui permettent de redonner du sens par rapport à un monde qui est en train de le tuer avec cette noulangue managériale. Ce sont des pistes d'action qui sont tout à fait importantes je crois, pour inspirer la fonction d'accompagnement et pouvoir se dire, comment puis-je rester sujet dans ce contexte-là pour permettre à d'autres d'advenir aussi comme sujets avec moi ?*

*Je vous souhaite un bon colloque et n'oubliez pas de prendre aussi beaucoup de plaisirs ensemble. Merci pour votre invitation.*

### *Éléments bibliographiques*

*Aubert N., Le culte de l'urgence, la société malade du temps, Paris, Flammarion, 2003*

*Aubert N., Gaulejac de V. (1991), Le coût de l'excellence, Paris, Seuil, 2007*

*Crawford M. B., Éloge du carburateur. Essai sur le sens et la valeur du travail, Paris, La Découverte, 2010*

*Dardot P., Laval C., La nouvelle raison du monde, Paris, La Découverte, 2009*

*Gaulejac de V., Blondel F., Taboada Leonetti I. (1994), La lutte des places, Paris, Desclée de Brouwer, 2014*

*Gaulejac de V. (2005), La société malade de la gestion, Paris, Points, 2009*

*Gaulejac de V., Travail, les raisons de la colère, Paris, Seuil, 2011*

*Gaulejac de V., Mercier A., Manifeste pour sortir du mal être au travail, Paris, Desclée de Brouwer, 2012*

*Gaulejac de V., Hanique F., Le capitalisme paradoxant, un système qui rend fou, Paris, Seuil, 2015*

*Gori R., Cassin B., Laval C., L'appel des appels, Pour une insurrection des consciences, Paris, Mille et une nuits, 2009*

*Hanique F. (2004), Le sens du travail, Toulouse, Érès, 2014*

*Harlé A., LecCoût et le goût de l'exercice du pouvoir: le désenchantement politique face à l'épreuve managériale, Paris, Dallog, 2010*

*Jauréguiberry F., Proulx S., Internet, nouvel espace citoyen ? Paris, L'Harmattan, 2003.*

*MANIFESTE CONVIVIALISTE, collectif, Paris, Le Bord de l'eau éditeur, 2013*

*Wałzlawick P., Helmick Beauvin J., Jackson Don D. (1967), Une logique de la communication, Paris, Seuil, 1972 ; Paris, Seuil, « Points Essais », 2014*





( *S'avérer d'une compagnie agréable  
et plaisante pour chacun :  
Une pratique du hors-norme*

**François-Xavier Fenerol**  
*Psychologue clinicien*

❖❖ Merci. Bon, quand on veut faire un cadeau de bienvenue à un psychanalyste, on lui donne un lapsus !

Je suis effectivement tout à fait content d'intervenir aujourd'hui. D'une part parce que c'est le M.A.I.S., que je connais depuis quand même quelques années. J'ai dû participer à certains moments de réflexion pratiquement au début. Et puis par rapport au thème qui a été proposé, qui m'a d'emblée intéressé, pour autant que, c'est ce que je vais essayer de soutenir devant vous, il me semble que cette question du plaisir est la question centrale aujourd'hui à soutenir, et qu'elle a une dimension pas seulement clinique sur fond de la subjectivité, de ce qu'on éprouve, mais aussi une dimension politique essentielle. Je l'ai posé d'emblée effectivement comme pouvant faire contradiction, on pourrait dire même alternative à la logique techno-bureaucratique qui aujourd'hui est dominante, s'avère effectivement dominante, car elle la mise en œuvre du régime néolibéral dans lequel nous sommes et qui voit le capitalisme financier imposer sa loi.

Alors, c'est une question décisive, cette question du plaisir, à condition de la distinguer d'emblée de la question de la jouissance. Et ça a été l'apport de la psychanalyse Lacanienne, que de mettre l'accent sur la jouissance, à partir de l'impasse à laquelle était arrivé Freud avec son idée du principe de plaisir qui serait le principe régulateur de la vie psychique et qui viserait au fond à obtenir l'homéostasie, une sorte de tranquillité, de pacification du sujet, voir même viser ce qu'il appelait aussi le principe du Nirvana. Bon, ça c'est quelque chose qu'il a pu envisager et ensuite il s'est aperçu effectivement que ce n'était pas vraiment comme ça que ça marchait et qu'il y avait effectivement des débordements dans la vie psychique qui faisaient que le sujet, semble-t-il, était plutôt organisé, orienté, du côté du toujours plus. C'est à partir de là que Lacan a repris la question en posant qu'un certain nombre de pratiques, de positions subjectives nous démontrent bien que ce qui semblerait au fond le plus naturel, c'est-à-dire le plus spontané, le plus immédiat chez l'être humain c'est plutôt le non régulé. Ça ne se régule pas, c'est plutôt une sorte de poussée, comme ça, vitale, qui peut aller jusqu'à effectivement une recherche, au fond, de la mort, c'est-à-dire de la disparition même du sujet.

Bon alors, effectivement, on connaît bien ça à travers en particulier les addictions. L'addiction c'est le toujours plus et c'est quelque chose qui est une fixation par rapport à un certain type de satisfaction, mais au fond une satisfaction qui se caractériserait

par le fait d'être strictement insatisfaisante. C'est le paradoxe de l'addiction, puisqu'il en faut toujours plus. Et donc avec cette question du plaisir, je voudrais l'aborder à partir de l'expérience et en utilisant ce terme pour nommer ce que nous connaissons d'expérience, c'est-à-dire la satisfaction, voir le bonheur que nous pouvons avoir à ce qu'il y en ait assez, c'est-à-dire la vraie satisfaction. Satisfecit, par exemple, signifie : il en a fait assez. Or, nous vivons des moments, dans les rencontres entre les uns et les autres, qui sont éprouvés plutôt du côté du bonheur au sens de « on est bien content », on se contente de ce qui s'est passé et c'est un moment heureux justement ce contentement-là et le fait qu'au fond vraiment il y en a assez. Si bien que s'il y en avait encore plus ce serait trop et comme on le dit : « ça gâcherait le plaisir ». Donc, ne pas gâcher le plaisir. Du coup, qu'est-ce que c'est que cette question du plaisir ? Je le pose donc comme une satisfaction heureuse, une vraie satisfaction. Il y en a assez et le sujet l'éprouve effectivement d'une manière heureuse au sens qu'il est satisfait qu'il y en ait assez. Il est satisfait de cette satisfaction. Mais que cette satisfaction qu'il éprouve d'avoir été satisfait au fond dure un peu, insiste, c'est le sentiment qu'on pourrait dire de bien-être ou de bonheur.

Il se trouve aussi que, là aussi d'expérience, ces moments-là, certes, on peut en vivre quelques-uns tout seul. C'est possible. Mais au fond, ces moments-là gagnent à être partagés, c'est-à-dire à être pratiqués à plusieurs. Et que ces moments-là, ce que je vous propose d'envisager, c'est qu'ils viendraient témoigner, faire symptôme si vous voulez, mais au bon sens du terme, témoigner d'un certain type de socialité. Et d'une socialité sur laquelle nous pouvons prendre appui pour déployer des relations, arriver à penser des relations entre des professionnels et avec des usagers qui puissent incarner une vraie alternative à ce que Vincent de Gaulejac nous a décrit qui est du côté vraiment du mortifère, très clairement. Et je vous proposerais d'envisager que le néolibéralisme c'est le déchaînement de la jouissance. Simplement un déchaînement relativement régulé technologiquement, c'est-à-dire que le modèle de référence c'est la centrale atomique. Voilà. Du temps de Freud, c'était la machine à vapeur, aujourd'hui c'est plutôt quelque chose du côté de la centrale atomique ; c'est-à-dire qu'on déchaîne les forces, la puissance de la matière et on tente sans cesse de la réguler pour qu'elle puisse produire du profit financier.

Faire l'hypothèse qu'il y a dans les pratiques des points d'appui sur lesquels, à partir desquels, on peut concevoir une socialité déjà là, qui effectivement fait autre, est autre de celle qui pourrait être imposée, qui s'impose ou qui se déduit dès l'instant où l'on consent, plus ou moins de manière forcée, à se soumettre à la conjoncture technobureaucratique.

Je vais donner un peu les éléments du parcours que je voudrais faire puis après je reviendrai pour l'explicitier.

Pourquoi essayer d'aborder les choses comme ça ? Parce que, psychologue clinicien de formation, orienté par la psychanalyse, j'ai été un lecteur assidu des travaux sociologiques. Parce que, je n'ai jamais cru dans une sorte de psychanalyse qui

expliquerait tout, pas plus que je n'ai pu croire dans une sorte de sociologie qui expliquerait tout, pas plus que je n'ai jamais pu croire dans une théologie qui expliquerait tout. Donc, quoi qu'il en soit, il y a rien qui peut effectivement expliquer tout et des travaux divers peuvent être intéressants, on peut s'en servir comme point d'appui pour comprendre le monde dans lequel on est et comprendre aussi ce qui nous anime et ce qui fait nos heurs et malheurs de l'existence. Sachant que les pratiques professionnelles qui sont les vôtres et qui sont les nôtres, parce que la pratique de psychologue clinicien, la pratique de psychanalyste, c'est aussi rencontrer ce que je nomme le pire de ce qui ne va pas.

Pour l'être humain, fondamentalement ça ne va pas, et ça, c'est de structure, autrement c'est des rêves de bisounours. Mais quand on regarde un nourrisson on voit bien que ça ne va pas, et que le fait d'exister, d'être vivant, ça ne va vraiment pas de soi, et qu'il faut y mettre beaucoup de tendresse pour lui rendre ça un peu supportable. Si bien d'ailleurs qu'au début, il s'endort très vite pour oublier tout ça et puis que c'est seulement au bout d'un certain temps qu'il consent, qu'il peut soutenir quand même de regarder un peu et de rester éveillé malgré ce qu'on appelle la satisfaction du besoin. C'est-à-dire de s'ouvrir à une position subjective, une posture autre que celle simplement d'une tension insupportable et puis d'un apaisement aussi brutal qui le conduit au sommeil. Bon, donc interroger au fond cette socialité qui demeurerait toujours active et présente quelque soient les rapports de domination qui peuvent exister.

Simplement, en termes logiques, s'il y a rapport de domination, c'est qu'il y a dominant et dominé. Or, ce que l'on constate quand même, l'histoire nous le dit assez, c'est que les rapports de domination d'une façon ou d'une autre échouent toujours. Ça ne veut pas dire qu'ils ne réussissent pas aussi. Mais sur un certain nombre d'aspects jamais ils n'arrivent à leur fin, y compris dans les situations les plus extrêmes, un certain nombre de personnes nous en ont témoigné, qui ont été évoquées tout à l'heure ; les situations les plus extrêmes, les rapports de domination les plus terrifiants échouent à véritablement dominer certains sujets. Donc effectivement les êtres humains ont une capacité de résistance à ces rapports-là et ce que j'ai essayé de dire et qui, je crois, est essentiel : ils ne résistent pas en combattant cet ordre-là mais en vivant et en pratiquant autre chose. Et ça, ça m'a toujours paru absolument essentiel. C'est-à-dire que la lutte contre conduit généralement à adopter le point de vue et les armes de l'autre et les manières de l'autre. Alors que soutenir une pratique autre, il me semble, à l'expérience, démontre une vraie fécondité et des possibilités que localement, temporairement, le rapport de domination puisse être modifié et transformé. C'est-à-dire que, quand même, on a l'expérience que dans un certain nombre d'établissements, dans l'histoire des établissements, des moments ou des histoires de centres de formation, l'expérience que les choses se passaient d'une manière quand même autre que celle qui était au fond la loi du genre un peu partout, donc qui simplement était la reproduction de rapports de domination. Donc il y a la possibilité de repérer et ça c'est toujours mon souci en analyse de la pratique, mais aussi dans ma pratique clinique, de repérer qu'il

n'y a pas seulement des moments d'expérience qui sont extrêmement douloureux (ils existent, il s'agit de les prendre en compte) mais il y a aussi des moments heureux et que ça vaut la peine de s'y intéresser, de manière très précise et très rigoureuse, à ces moments heureux.

Alors, comment attraper cette affaire de moments heureux et de ces moments où au fond des êtres humains, chacun à sa façon, vraiment, parce que là on est du côté, non pas de l'individu mais du singulier et singulier c'est chacun à sa façon. Donc c'est la clinique, c'est cette dimension la clinique, chacun à sa façon. Comment au fond chacun à sa façon va pouvoir consentir à être satisfait. Parce que c'est un paradoxe. Aujourd'hui, c'est qu'au fond on n'arriverait pas à consentir à être satisfait. Et effectivement tout est organisé pour cela : nous sommes produits en tant que consommateurs et produire un consommateur, c'est produire un consommateur insatisfait. Il n'y a de contrats que des contrats de défiance, contrairement à ce que dit une grande marque. Quand vous faites un contrat c'est que vous êtes en train de prévoir comment vous allez vous foutre sur la figure. C'est-à-dire que ça va aller mal. Donc faire signer un contrat à l'arrivée de quelqu'un, c'est lui dire : « Bon, très bien, on va regarder comment on va vous mettre dehors ! ». C'est comme ça que c'est en tout cas très clairement entendu par bon nombre de personnes qui sont accueillies. C'est-à-dire que c'est un rapport de force qui se manifeste. C'est-à-dire que celui qui accueille, il dit : « Ben, voilà mes conditions d'accueil, c'est ça, ça et ça. » Et, comme je dis souvent, si vous êtes invité par exemple à dîner et qu'on vous demande de signer le contrat de maison et d'accueil dans la maison en question et qu'on vous demande de lire le règlement intérieur et seulement à ce moment-là vous pouvez passer à table, bon, vous y allez quand même un petit peu avec la gorge sèche, enfin ! Si vous n'êtes pas parti avant, moi je serais parti avant ! Ou bien faut vraiment avoir faim pour rester ! Ou vraiment qu'il fait froid dehors et qu'on n'a pas où se loger. Bien ! Donc question de cette socialité spécifique, de ce moment de socialité. On est vraiment dans le micro social, ça ne tient pas la route de penser l'individu d'un côté et la société de l'autre, pas plus que le sujet d'un côté et puis le social de l'autre. Un sujet c'est un être socialisé, c'était évident pour Freud, c'était évident pour Lacan et, bon, certains psychanalystes effectivement ont voulu faire autrement, mais ça c'est leur affaire.

Donc, la pratique, exister en tant qu'être humain, suppose d'être en relation, de plus ou moins bon gré et plus ou moins de bonne heure, avec d'autres donc d'y faire avec d'autres. Et au fond le sujet autiste, y compris celui-là, le plus fermé sur lui-même tel qu'on peut le croire, quoi qu'il en soit, n'existe que pour autant qu'il y a les autres qui veulent bien l'accueillir. Bon alors, comment essayer de penser, c'était ça ma question, d'essayer de se dire : « Tiens ! Au fond qu'est-ce que c'est que ce moment, pourquoi, qu'est-ce qui fait que je peux, à un certain moment être content d'être satisfait ? C'est-à-dire être content de n'avoir pas à en demander plus ? » C'est quand même paradoxal, il y a quelque chose aujourd'hui d'un peu étonnant, un peu scandaleux. Être satisfait, c'est interdit ça ! Vous devez toujours en demander plus, autrement vous ne consommez pas ! Il y a eu comme ça un conseiller technique de je ne sais plus quel

ministère qui avait dit que la consommation était un devoir civique ! Voilà le niveau d'aberration dans lequel nous sommes aujourd'hui.

Bien, alors, comment l'attraper ? Alors ça, je l'ai attrapé par un petit détour, enfin un petit détour par rapport à notre propos maintenant, qu'a été la question de l'institution. J'entendais « que dit l'institution », « mais l'institution ci », « mais l'institution là », en analyse de la pratique par exemple. Mais je disais « Enfin, l'institution c'est qui ? ». Puis on me disait : « Ben, c'est le chef de service, c'est le directeur ! » et je répondais : « Bon, d'accord, donc vous interrogez le directeur, ce n'est pas l'institution, c'est le directeur que vous interrogez, ou c'est le chef de service, ou bien éventuellement le conseil d'administration. » Alors pourquoi on dit institution ? C'est quand même une question ! Et puis si on dit institution, si on s'adresse à l'institution, comment on fait pour s'adresser à une institution dans laquelle on serait ? On est en même temps dedans et on s'y adresse, on s'y adresse de l'intérieur, on s'y adresse de l'extérieur, c'est une question topologique un peu complexe. Et puis, très manifestement, on constate aujourd'hui que le fonctionnement des établissements, c'est la forme Entreprise qui a pris le dessus. C'est-à-dire que si on veut bien faire son boulot en tant que directeur, il faut penser sa boutique comme une entreprise de service et on pense en terme de financement, en terme de gestion, de prévision, enfin, bon, toute la conception que doit effectivement se faire n'importe quel chef d'entreprise pour une quelconque entreprise quelle qu'elle soit. Et les méthodes de management, les techniques de gestion, sont exactement les mêmes, sont indifférentes à l'objet de l'entreprise en question. Donc très clairement nous sommes aujourd'hui dominés par la forme Entreprise. Et cette forme Entreprise va jusqu'à la définition de l'individu qui doit se penser non plus comme individus mais comme auto-entrepreneur, ou travailleur indépendant, et gestionnaire de son capital de ressources qui doit faire fructifier son capital, etc., etc...

Donc c'est le modèle de l'entreprise qui vient jusqu'au plus intime : la gestion de ses besoins, la gestion de ses ressources. Et le droit à la satisfaction de ses besoins, ce qui, si on dit droit à la satisfaction des besoins, veut dire que les autres sont en devoir de les satisfaire. Bon, vous voyez à peu près le type de relation que ça instaure, si on part du droit et non plus du désir, ou de la demande. J'ai le droit. Alors vous avez comme ça des contrats de mariage qui prévoient le nombre de pratiques sexuelles, le type de pratiques, le lieu, parce que c'est en fonction des fantasmes que chacun a repéré, il a fait son scanner à fantasmes sexuels et du coup il a droit à la satisfaction, donc si il a un partenaire c'est pour effectivement obtenir un certain nombre de satisfactions dans des formes en bon et due forme ! C'est ce que prévoyait par exemple le contrat d'Onassis avec Jackie Kennedy. Donc vous voyez ça remonte à un temps un peu ancien mais au fond ça continue.

Donc contrat, donc, comment on peut n'être pas dans cette problématique de contrat. Donc : « qu'est-ce que c'était cette question d'institution ? ». Ce que je pouvais entendre, quand on y travaille un peu : au fond, l'institution c'est un lieu d'adresse. Ce qui caractérise l'institution, c'est que c'est le signifiant d'un lieu d'adresse. Et qu'est-ce qui est adressé à l'institution ? Eh bien, trois dimensions de la pratique, on pourrait dire

de la pratique de soi en tant que pratique sociale.

Une attente de reconnaissance. En général, ça se traduit par une plainte : on n'est pas reconnu, on n'est pas respecté; et ce point de respect, c'est un point extrêmement intéressant. La question du respect, si on le prend à la lettre, le respect, c'est s'arrêter. Cela suppose de s'arrêter, de s'arrêter dans son mouvement, et respecter c'est littéralement y regarder à deux fois. Ce n'est pas simplement regarder l'autre, c'est s'arrêter et regarder. Et ça, c'est extrêmement intéressant, parce que dans le monde dans lequel nous vivons, les uns et les autres nous courons et nous passons d'une chose à une autre. On ne prend pas le temps de s'arrêter, c'est ce qu'on entend régulièrement dans les établissements : « Ouf ! L'analyse de la pratique, au moins un endroit où on s'arrête. Au moins un endroit où on peut se poser ! Et du coup on peut se mettre à réfléchir ! » Et les enfants ne s'y trompent pas, de voir les éducateurs ou les adultes sans cesse en train de passer. « Je passe, oui, oui tout à l'heure ! Attends ! D'accord ! Oui, oui, mais t'en fais pas je reviens ! » Bon, et puis il revient, quand il peut. Mais il passe. Et toute l'importance de s'arrêter, de s'arrêter dans son mouvement, on s'arrête et on regarde : « qu'est-ce qui se passe ? » Et on peut prendre comme ça le temps d'écouter ce qu'éventuellement l'enfant a à dire, sachant qu'on a tout de suite le fantasme : « Ouais, ouais mais alors, si je m'arrête je vais lui donner ça, il va me prendre ça ! » Immédiatement du côté d'une sorte de voracité de l'autre.

Donc, attente de reconnaissance. D'être pris en compte, de compter, c'est-à-dire que ce que je vais dire ça va compter. L'attente de reconnaissance, c'est en tant que je parle, que j'ai quelque chose à dire et que mon dire va venir se loger dans l'autre. C'est-à-dire quelque chose, quand je parle, quelque chose va venir dans l'autre, va se présenter dans l'autre, qui va faire trace de ce que je viens de dire, ça aura dit quelque chose à l'autre. Et ça, vous savez que c'est quand même une question essentielle dans la vie que de pouvoir dire quelque chose à l'autre. Si on ne dit plus rien à l'autre, en général les relations tournent plutôt au vinaigre ou à rien du tout. Donc on est toujours intéressé de dire quelque chose et je suis très intéressé à ce que ce que j'essaie de vous raconter ça vous dise quelque chose. Donc une attente de reconnaissance.

Après, deuxième point, c'est le point presque le plus délicat à essayer de déployer. C'est ce qu'on appelle la demande d'amour, que Lacan a appelé comme ça en disant « toute demande est demande d'amour ». Alors après, on y va, qu'est-ce que c'est que l'amour ? Grande question. Première chose importante, c'est de distinguer l'amour de l'énamoration et de la passion. Là il s'agit, on est en clinique, j'essaie de définir un concept clinique, je n'essaie pas de faire un mot philosophique sur toutes les questions de l'amour, etc... mais j'essaie de le distinguer, pour se dire : « qu'est-ce que c'est que cette demande d'amour ? » Ou : « qu'est-ce que c'est que quelque chose qui vient de l'autre et que j'interprète et que je reçois comme une preuve d'amour ? » C'est toujours dans ce sens que la clinique opère, on ne part pas de la théorie, on part de l'expérience. Il se trouve que, dans certains moments, la manière dont l'autre est là, je le perçois, je l'interprète, je le reçois, je l'éprouve comme une preuve d'amour. Et c'est ça que je demande. Sachant que, si pour soutenir cette demande, je passe par un objet et si

l'autre me le donne, l'objet je le jette en lui disant : « ce n'est pas ça que je veux ! » C'est ce que vous font les enfants. Donne-moi, je veux ça ! Au bout d'un moment vous lui donnez et paf ça part à la poubelle, il n'en fait rien. Je veux ça et ça passe à autre chose. Mais enfin qu'est-ce que tu veux ? Et voilà, qu'est-ce que tu veux ? Ça peut se jouer aussi dans le couple bien entendu : « Mais parle-moi ! » « Mais enfin qu'est-ce que tu veux que je te dise ? » Bien, je crois que ça parle d'expérience. Donc il s'agit bien sûr toujours de soutenir une pratique, la psychanalyse, ça parle d'expérience et ce n'est pas l'expérience éthérée, c'est l'expérience concrète, comment le langage, ça touche au corps.

Donc qu'est-ce que ça serait cette question de cet amour dont l'autre pourrait me donner une preuve ? Je vais essayer de l'aborder comme ça, c'est-à-dire qu'être vivant, en tant qu'humain, c'est se trouver confronté à la question du néant, c'est-à-dire d'être sans cesse au bord de l'abîme. C'est-à-dire que et ça, c'est l'autre point qui est au fond la question de l'enjeu de l'existence, ce serait le troisième, mais donc je l'anticipe là, la question de l'existence elle ne se pose pas en termes « qui suis-je », parce que à « qui suis-je ? » personne ne peut y répondre. Parce que dès l'instant où je commence à me définir, je suis ci, je suis là, etc..., je peux effectivement ne jamais arrêter. Et si, bon, pareil, dans une rencontre amoureuse, l'un demande : « Dis-moi ce que je suis pour toi, qui je suis pour toi », si l'autre le balourd, parce qu'en général ce sont les hommes et parce que c'est en général une femme qui pose la question, si l'autre il commence à dire : « Ben, tu comprends, je t'aime parce que ci, parce que ça... », au bout d'un moment il se ramasse une claque, normalement ! Parce que c'est jamais ça, d'accord ? C'est jamais ça ! Donc, à lui de trouver la manière de répondre à cette demande-là. Et cette demande c'est quoi ? C'est une présence. C'est une présence qui s'avoue du lieu même d'un pas savoir, d'un pas pouvoir et d'un pas devoir. C'est-à-dire du lieu, du lieu même, où au fond ma présence est pure présence comme choix de présence, choix d'être là, mais je ne sais pas pourquoi. C'est-à-dire que j'ai rien qui peut se lire comment pouvant lui donner une raison, une explication à cette présence-là, sinon que d'être un choix, c'est-à-dire un acte. Un acte éthique d'être là. Et ça, nous en avons l'expérience. Nous en avons l'expérience, enfin c'est heureux en tout cas quand nous en avons l'expérience, enfant, quand par exemple nous sommes malades et qu'il n'y a rien à y faire. On est malade, on est malade. On a mal à la tête, on a mal à la tête, mais il n'y a rien à y faire, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de moyen de résoudre la souffrance dont nous sommes affectés, faut que ça passe quoi, faut prendre le temps que le corps se débrouille avec ça, donc il n'y a rien à y faire.

Éventuellement, il y a certaines personnes qui, parce qu'elles n'ont rien à faire, parce qu'elles ne savent pas pourquoi elles seraient là, du coup elles sont pas là. Elles vaquent, elles font autre chose. Et puis, il y a une présence qui peut être là pour être là, c'est-à-dire pour accompagner l'enfant dans sa confrontation à la difficulté à laquelle il est confronté. Vous voyez, c'est-à-dire que l'enfant est confronté à la difficulté, effectivement, là il est seul, mais la présence d'un autre ou d'une autre fait qu'il n'est pas « tout » seul. Et n'étant pas tout seul, il n'est pas confronté au désespoir, à la

détresse, c'est-à-dire l'appel adressé à un autre qui ne répond pas, il n'y a personne pour répondre. Posons-le ici, cette question de l'amour, c'est le choix d'être là, présent, auprès de quelqu'un. Et un choix qui n'a pas de raison, autre que d'avoir été choisi comme choix. Je pourrais être ailleurs, mais je suis là. Donc ça, ce serait la deuxième dimension de cette socialité et la troisième dimension, c'est la question de l'existence que j'ai évoquée tout de suite.

Lacan le reprend comme ça, il dit à la question « qui suis-je ? » ce n'est pas la peine, on ne peut pas répondre. C'est-à-dire que le langage est impuissant à répondre à ça. Parce que « qui suis-Je » ? Et « Je », personne ne peut répondre à qu'est-ce que « Je ». Qu'est-ce que je suis moi, on peut commencer à y répondre. On est du côté des attributs, avec le MOI, qui est une construction imaginaire justement. Mais le « Je » on ne peut pas y répondre. C'est le point à partir duquel quelque chose s'énonce. Il n'existe que pour autant qu'il y ait eu l'énoncé. C'est le lieu de l'énonciation qui advient au moment même de l'acte d'énoncer quelque chose. Donc, Lacan énonce que la question de l'existence, on peut la formuler en « que suis-je là ? » Et j'aime bien cette formule parce que c'est souvent cela qu'on pose, on se la pose d'une façon moderne, quand il dit ça, c'est dans les années 60, aujourd'hui on dit « qu'est-ce que je fous là ? ». Mais si vous voulez ça résonne de la même question, « que suis-je là ? ».

Alors « que suis-je là ? », c'est à partir d'un premier point qui est « je pourrais n'être pas », c'est-à-dire qu'au fond, mon existence, le fait que je sois vivant ça a tenu à une succession d'aléatoire. Et qu'effectivement j'aurais pu n'être pas. C'est-à-dire qu'ils se seraient rencontrés 10 minutes après, peut-être qu'ils se seraient manqués. Vous voyez à quoi ça tient si on remonte et si on arrête de se faire du cinéma, du roman familial, si on essaye de regarder un petit peu comment on a été conçu et éventuellement comment les géniteurs ou les parents se sont rencontrés, comment les grands-parents se sont rencontrés, voyez, vous remontez tout ça, c'est une succession de hasards et avec tous ceux qui se sont baladés au milieu sans qu'on sache trop ce qu'ils venaient faire ! Et en plus, on le sait bien quand même, qu'il y ait fécondation, ce n'est pas toujours que ça marche. C'est aussi lié à des phénomènes de hasard ; que ça tienne, il y a aussi quelque chose de hasardeux à ce que ça tienne, c'est pas déterminé d'avance et qu'ensuite effectivement ça aboutisse à un être vivant, naissant vivant, c'est pas gagné à tous les coups. Et que ça dure encore un peu, ce n'est pas gagné à tous les coups non plus. Il y a quand même le phénomène de la mort subite du nourrisson, ça existe aussi. Donc vous voyez, le fait qu'à un moment donné on puisse se dire « que suis-je là ? », ça vient d'abord de « je pourrais n'être pas ».

Donc là, c'est ce que les petits enfants découvrent assez rapidement quand ils commencent à penser et qu'on leur raconte l'histoire de, il y a le gros ventre, puis il y a la petite graine et après les machins, oui, oui mais alors et avant ? Et avant ? Et bien avant, avant, ben, oui il n'a pas eu lieu d'être. Il a fallu un moment où il a lieu d'être, donc qu'il advienne, qu'il soit créé. C'est le principe de l'être humain en tant que créé. Donc advenant ex nihilo. Il vient du néant, il « ek-siste », c'est comme ça

que le reprend Lacan, en prenant l'étymologie de existence, c'est se trouver là à partir d'un mouvement, comme résultat d'un mouvement hors du néant. Donc première affaire, se coltiner à la question de l'aléatoire, ce qui renvoie au fait que le choix d'être présent auprès de quelqu'un tient de l'aléatoire, peut tenir tout à fait de l'aléatoire. Ma manière d'être présent peut tenir tout à fait de l'aléatoire, c'est-à-dire je peux être là sans être présent, on le sait bien. Dans une rencontre, je suis obligé : ok j'y suis, je fais mon job, ok j'y suis, je donne la soupe, le machin, les trucs, tout le bagar, je fais mon boulot. Mais je ne suis pas là ; enfin je suis là sans être présent en tout cas. Je n'accorde pas ma présence à l'autre. Et donc comment, à d'autres moments, effectivement je peux être là pour rien et ce sont les moments souvent qui ont le plus de saveur pour éprouver la présence de l'autre. Bon, donc, je pourrais n'être pas.

Deuxième élément, je suis mais je ne peux pas être n'importe comment. Et au fond on a une sorte de choix qui devient la métaphore de tous les choix : j'ai à être homme ou femme. Et là le truc, c'est pas homme/femme qui est important, c'est « ou ». C'est-à-dire que je vais entrer dans un ordre, une organisation, dans quelque chose qui est organisé par un lien social et le lien social qui est un lien de parole, de parler. Je suis parlé. Et étant parlé et bien je suis parlé ou bien, ou bien. C'est-à-dire que si je suis là, je ne suis pas ailleurs, si je suis un homme, un garçon, je ne suis pas une fille, si je suis une fille je ne suis pas un garçon, si je suis le fils d'untel, ce n'est pas le fils d'un autre. Toute cette infinité de choix forcés qui fait que pour être ou avoir quelque chose, il faut consentir à une perte. C'est-à-dire que la perte est la condition du choix. La perte est la condition de l'être et de l'avoir. Il faut perdre quelque chose, c'est-à-dire perdre la possibilité de jouir d'autre chose. Je vais le déployer un peu. Alors, c'est non seulement consentir à cette perte quand je la rencontre, mais c'est consentir aussi au fait qu'elle est structurelle ; c'est-à-dire que ce n'est pas possible que ce soit autrement. Ce n'est pas possible de tout avoir. Ce n'est pas possible d'être tout. Alors on peut le fantasmer, on est d'accord, mais à ce moment-là on est du côté du grand délire. Alors qu'on le projette sur des êtres autres qu'humains, très bien, mais il faut qu'ils soient autres qu'humains, non humains, pour pouvoir effectivement soutenir cet être-là ; cette façon d'être là. Alors, poser que cette perte de jouissance et qu'elle soit structurelle cette perte de jouissance, marquée par le « ou », « ou bien », par la dimension d'arbitraire, qui fait qu'un terrain de foot il pourrait être plus grand ou plus petit, un terrain de tennis aussi, mais, c'est comme ça, faut bien jouer avec ça et c'est très marrant avec les gosses : « Mais pourquoi on mettrait pas... » Ou quand vous jouez sur la plage vous faites des cages, c'est marrant aussi ces moment-là, où on déplace le chapeau : « Mais ça pourrait être plus grand ! Ben oui ça pourrait être plus grand, mais ça pourrait être plus petit aussi ! Mais alors qu'est-ce qu'on fait ? » Bon et à un moment donné on dit : « Ben, c'est là ! » C'est vraiment un acte arbitraire, qui n'a aucune raison d'être qu'en lui-même : il faut à un moment donné que ce chapeau il arrête de se balader. Donc poser que cette perte-là est une nécessité de structure qui est condition d'une socialité, je dirais humaine au sens de humainement vivable. Parce qu'on va voir que si il n'y a pas ce consentement là, ça devient invivable. C'est-à-dire qu'on peut faire la liste de tous nos malheurs et on verra que c'est lié

effectivement à des refus ou des tentatives de « ben quand même », etc..., de récupérer cette jouissance perdue. Ça, ça permet d'avancer encore d'un autre pas et puis après je reviendrais pour le déployer. J'ai encore du temps là ?

Un truc m'a toujours bien intéressé. Moi, les histoires d'interdits ça m'a toujours gonflé, depuis tout petit, mais sachant que je n'y étais pas confronté partout et qu'il y avait des lieux dans mon existence où j'étais plutôt confronté à la question de « regarde les conséquences », à plutôt essayer de prendre en compte les conséquences et j'étais plutôt invité à m'en passer plutôt qu'à me l'interdire. Il y avait ça et puis le deuxième point que j'ai trouvé en travaillant du côté de l'ethnologie avec, en particulier, du côté des travaux de Pierre Clastre, sur des sociétés qui ont étonné les conquérants en particulier de l'Amérique latine. C'était des sociétés qu'ils disaient sans loi, ni roi, ni foi. Et pourtant, ça marchait. Des trucs sans chef, sans personne qui commande.

Voire même, s'il y avait quelqu'un qui se mettait à commander, il se ramassait des coups, il pouvait être tué. C'est-à-dire une prohibition qui pesait sur la relation de commandement-obéissance. Je vois vos airs étonnés hein ? Moi aussi j'ai été étonné. Ça m'a bien plu mais j'étais quand même un peu étonné que ça ait pu marcher un truc pareil. Et ça, ça a marché quand même, dans des sociétés nombreuses, ce n'est pas un petit truc, un îlot de paradis perdu de je ne sais pas quoi, c'était une culture et probablement c'était celle qui a précédé nos cultures qui ont connu la division politique, donc des rapports de domination. Et donc d'exploitation. Donc quelque chose qui pouvait s'entendre non pas du côté de l'interdit mais du côté de la prohibition. Alors pas au sens de la prohibition de l'alcool aux Etats-Unis qui était une forme d'interdit.

Mais plutôt qui est de comment je peux compter... au fond quand est-ce que je me sens tranquille quand je discute avec quelqu'un ? Quand je suis dans des relations avec quelqu'un ? C'est quand je peux compter sur le fait qu'il préférera, si jamais il y a un peu de tension entre nous, ou si il y a des trucs qui lui plaisent chez moi, etc., qu'il préférera ne pas avoir recours à l'asservissement et au meurtre. Ben, oui, c'est les conditions de base de la socialité. Ben oui, c'est-à-dire ici là, nous pouvons nous retrouver même avec la chaleur, etc..., à peu près tranquilles, éventuellement engager une discussion, à condition d'être assurés qu'il n'y a personne qui va sortir un fusil. Ou qu'il n'y a personne qui est trop intéressé, vraiment, à me convaincre au point de m'asservir à sa pensée, donc il y aura débat, il y aura une possibilité de discussion, autrement il n'y a pas de possibilité de discussion. Donc la socialité, quelque chose d'un peu paisible, pas trop anxiogène, une rencontre pas trop anxiogène, pas trop angoissante, suppose effectivement un pari que dans l'autre et en moi, c'est aussi un pari vis-à-vis de moi-même, parce que ce n'est pas gagné d'avance, que quelque soient les situations, tensions, dans lesquelles je vais me trouver et la tension peut être négative, au sens il m'embête, il me gêne, etc... ou positive au sens où j'ai très envie de trucs, de lui, de l'autre, son corps ou de quelque chose de lui, etc., ça peut être aussi ça. Et bien je préférerais, je vais préférer ne pas avoir recours à ça, au rapport de force. Et trouver éventuellement d'autres moyens pour obtenir ses faveurs, par exemple,

si c'est des faveurs que je souhaite obtenir. Et à ce moment-là, vous voyez quand même qu'on entre dans la civilité et on ne rentre pas dans l'obligation de satisfaction du besoin, vous voyez, on n'est pas là-dedans. Ce n'est pas « j'en ai besoin donc tu dois ! » Non, c'est « comment je vais dire, pas dire, tout en disant... ». Donc, prohibition. Plutôt une problématique, donc, de la prohibition : « je préfère ne pas avoir recours au rapport de domination, parce que si j'y ai recours, l'autre disparaît. ».

Donc, comme je suis intéressé à être en relation avec cet autre, effectivement il faut que je, sur le fond, que je garantis quelque chose du côté de la menace première, qui est celle de rapport qui aboutisse à sa disparition en tant qu'autre. Que ce soit le meurtre, que ce soit l'asservissement. L'asservissement abouti aussi à la disparition de l'autre en tant qu'autre.

Bon, alors, ça va jusque-là ? On peut y aller ? Ça vous surprend un petit peu ? J'espère quand même. Donc vous voyez bien que ce n'est pas du tout dans le sens de l'ordre néolibéral. L'ordre néolibéral, Foucault l'a extrêmement bien dit ; il a dit que dans la question du pouvoir politique, on est passé du vieux droit de faire mourir ou de laisser vivre, au pouvoir de faire vivre ou de rejeter dans la mort. C'est exactement la situation des établissements chaque année quand ils négocient leur budget. Ou d'un service. C'est-à-dire que s'ils ne sont pas financés, ils sont morts. C'est-à-dire que le financeur ne les tue pas, il ne les finance plus. Vous voyez, ce n'est plus « on vous zigouille », c'est « on ne vous donne plus d'allocations, désolé vous avez plus le droit ! »

Hop ! Exit des comptes sociaux ! Donc on assiste aujourd'hui à de nouvelles formes de mort, de mort sociale : on est sorti des comptes sociaux, par exemple. Donc, alors c'est le pouvoir de faire vivre, donc de financer ; mais ce n'est plus seulement financement, c'est donneur d'ordre. C'est-à-dire que le financeur est en même temps quelqu'un qui ne définit pas seulement le produit, c'est-à-dire le service que l'établissement doit rendre, mais le procès de production du produit, c'est-à-dire l'organisation qui doit permettre ce produit. J'ai appris récemment, je ne le savais pas, qu'un service AEMO qui avait postulé à un marché public, pour obtenir ce marché-là, c'est-à-dire une AEMO renforcée, dans la définition, il y avait un cahier des charges et dans le cahier des charges il y avait une visite toutes les trois semaines à domicile.

Et bien, c'est une visite toutes les trois semaines, c'est-à-dire que ce n'est pas une moyenne sur 6 mois où ils peuvent se débrouiller : ça vaut la peine d'y aller la semaine prochaine, on verra après, etc. Non, non ! c'est : chaque trois semaines, ils doivent faire une visite. Donc le cahier des charges définit, comme dans les entreprises, le processus de production et les méthodes de contrôle du processus de production, au nom de la traçabilité.

Donc, peut-être, c'est un peu de mauvais esprit mais c'est dire au fond qu'il y a un choix forcé terrible. Lacan a utilisé ce terme-là qui était intéressant : il disait, par rapport à cette question de la perte de jouissance nécessaire, une perte de jouissance, pas de toute la jouissance, qu'il y a une perte de jouissance, qu'on en perde un peu, bon, même si on peut considérer que ça fait beaucoup. Quand on perd, il disait qu'au fond ce choix forcé est exprimé par une formule qu'on connaît bien, c'est « la bourse ou la vie ». Si vous choisissez la bourse vous perdez les deux, on est d'accord. Donc vous

êtes bien obligés, si vous voulez choisir la vie, vous choisissez de perdre la bourse. Donc vous êtes obligés de perdre quelque chose pour garder la vie. Ce qui illustre la question de cette jouissance qu'il s'agit de perdre pour pouvoir vivre. Aujourd'hui il me semble qu'on est plutôt du côté de « l'asservissement ou la mort ». C'est-à-dire la problématique, ça veut pas dire qu'on le fait, mais la problématique à laquelle on est confronté est plutôt celle-ci : la servitude, s'asservir, être conforme, être normal et être normal c'est effectivement être conforme. Donc à un tas de procédures, de protocoles, etc., qui seraient la condition effectivement pour que nous puissions exister. Donc le prix à payer, si on ne le fait pas, c'est la mort. C'est ce qu'évoquait Vincent de Gaulejac tout à l'heure à propos d'un service de psychiatrie, où le directeur dit au médecin responsable du service : « Écoute, très bien, tu fais ce que tu veux ! Simplement à la fin de l'année : plus de financement, ton service disparaît. » Donc c'est l'asservissement ou la mort.

Bon. Posons que nous risquons, je ne peux pas le développer, mais on pourra peut-être en discuter, posons que généralement les manifestations de violence, du côté des usagers, passage à l'acte, chez eux, sur eux-mêmes et sur les professionnels, les moments de fuite éperdue, ils s'en vont comme ça, ils partent s'aérer, tout ce qui fait de ces manifestations effectivement qu'on nomme violence, je pense qu'on peut le mettre en rapport, en relation plutôt, avec des situations où ils sont confrontés à ce type de problématique, l'asservissement ou la mort. C'est-à-dire que pour eux, c'est-à-dire pour le sujet, parce que ce qui compte c'est ce qu'il vit lui, l'autre, pas ce que le professionnel vit et pas les intentions du professionnel, dans la rencontre quelque chose s'est passé, quelque chose s'est dit, quelque chose s'est manifesté de telle façon que ça a été vécu, éprouvé, je dirais même pas interprété, mais vécu et éprouvé comme une menace effectivement de disparition dans l'autre. C'est-à-dire d'asservissement. Et là les ados nous le disent : « Hein, tu vas pas me le mettre ! » C'est quoi ça, sinon effectivement une situation d'asservissement. Bien donc « tu vas pas me le faire à l'envers ! » enfin tous ces trucs-là, c'est-à-dire se faire avoir. Donc on est bien, ils disent très, très clairement ce qu'ils éprouvent. Ça ne veut pas dire que c'était ça l'intention de l'éducateur. Mais bien entendu, là, on a deux choix, on a toujours le choix entre construire une pratique éducative à partir de normes ou de ses idéaux à soi, ou construire une pratique éducative à partir de la position subjective de la personne qu'on rencontre. Alors ce qu'on constate, c'est que là où effectivement il y a un refus de construire des pratiques à partir de la position subjective des personnes qui sont accueillies, et bien elles sont mises dehors ! C'est-à-dire qu'au bout d'un moment on dit : « Ben désolé ! Elles ne correspondent pas au projet d'établissement ! » Ou bien, de manière plus soft : « nous sommes désolés mais notre projet ne vous correspond pas », ça c'est plus gentil ! Enfin c'est dire la même chose, c'est-à-dire c'est « dehors ! ». Et on constate de plus en plus par exemple que de plus en plus de sujets psychotiques se retrouvent ou en prison ou à la rue, mais ne sont plus accueillis dans les établissements spécialisés que ce soit en psychiatrie ou dans le secteur social. Et on perçoit bien comment aujourd'hui dans les établissements ou les services comme les vôtres la question de la folie est une question devenue absolument majeure.

Effectivement on dit des gens qui relèveraient de la psychiatrie sauf qu'en psychiatrie il n'y a plus de place, c'est fini, c'est-à-dire que ce n'est plus un lieu où effectivement on peut accueillir la folie.

Donc qu'est-ce qui fait que je vais pouvoir éprouver un état de confiance envers moi-même et envers autrui, ou plutôt, qu'est-ce qui fait que dans certaines situations je repère, je remarque que j'étais en confiance, j'étais en confiance à un point tel que j'ai pu rigoler, parce que ça a été évoqué tout à l'heure, joyeusement, détendu, sans arrière-pensée comme on dit ; c'est-à-dire que je pouvais être là de manière extrêmement agréable. Etre d'une compagnie agréable et plaisante, vous voyez. Alors pour chacun, c'était au sens de « au un par un », c'est-à-dire qu'on n'est pas forcément agréable et plaisant de la même façon pour tous. Ça aussi, c'est ce qu'on apprend, ce que vous apprenez dans votre pratique, c'est qu'avec des sujets, il vaut mieux les regarder plutôt comme ça, en périphérie. Si vous vous mettez à les regarder en face, les yeux dans les yeux, ça risque de devenir pénible, très vite pénible, pour tout le monde. Il y a des manières de s'adresser aussi ; on s'aperçoit que la voix d'untel est insupportable, pour tel résident. Ben il vaut mieux qu'il ne lui parle pas, c'est aussi bien, que ce soit un autre qui s'adresse à lui. Bon, on peut avoir comme ça plein d'exemples qui nous démontrent, comment nous ne sommes pas, comment ce n'est pas parce que nous sommes des professionnels, avec des titres et des machins et des bidules, que nous sommes un bienfait pour l'autre. Ce n'est pas donné d'avance. Parce que nous pouvons être un bienfait dans des conditions de rencontre et de la manière dont l'autre nous éprouve, dans tous les sens du terme c'est-à-dire qu'il nous éprouve nous-mêmes, nous sommes éprouvés et il éprouve notre présence. Je vais finir là et puis après on discute.

Trois points, sur la question de la perte de jouissance. Sur cette perte nécessaire pour qu'il y ait du plaisir. Trois termes : privation, déception et frustration. Freud l'avait utilisé en psychanalyse aussi, on utilise le concept de castration. Bon alors, privation. Vous allez dans un bon restaurant, très bon restaurant. Vous n'avez pas de soucis d'argent donc vous pouvez prendre éventuellement à la carte. Qu'est-ce que vous allez devoir faire ? Vous allez devoir choisir de quoi vous allez vous priver. Parce qu'en fait il n'y aura pas un seul plat qui va vous intéresser ; dans les entrées, vous avez une vingtaine d'entrées, vous n'allez pas les prendre toutes les 20, parce qu'après vous aurez plus de place pour le reste. Donc, vous allez choisir ce dont vous allez vous priver. Et si vous ne consentez pas à ça, à cette perte, ça sera toujours ce qu'il y a dans l'assiette du voisin qui est le meilleur, c'est toujours l'affaire du pré du voisin qui est toujours plus vert. Donc aller au restaurant, c'est d'abord subir l'épreuve de la privation. Bon ça fait sourire, sauf que quand vous emmenez des résidents au restaurant et qu'il y a des choix, vous voyez un peu le bazar que vous risquez de faire. Donc ce n'est pas à n'importe qui et à tout le monde, n'importe quand, qu'il s'agit de les confronter à des choix. Ça mérite d'être travaillé et d'être réfléchi, des bonnes conditions qui permettent à certains résidents d'être confrontés à un choix. De la même manière, l'histoire de la mer ou la montagne. Ce n'est pas toujours un bienfait d'avoir un choix à faire puisqu'il s'agit de décider de quoi je vais me priver.

C'est ça, un choix, c'est dire non. Donc perte, vous voyez, cette perte de jouissance, de quelque chose dont j'aurais eu envie, effectivement, dont je vais consentir à me priver et au fond mieux j'ai opéré ce consentement-là, plus j'ai plaisir à ce que je trouve dans mon assiette, mieux je peux le déguster. Autrement j'ai toujours la pensée de l'autre truc et à ce moment-là ça me gâte effectivement mon plaisir. Ça c'est le plaisir.

Déception. Vous faites un projet, là je pensais, j'ai travaillé avec un membre du M.A.I.S. qui a été aussi au conseil d'administration, Jacky Kerneur. Et un truc fabuleux, moi ça m'avait renversé : il habite quand même Vannes, c'est bien ça, la Bretagne, point culminant 322 mètres, enfin quelque chose comme ça et encore je ne suis pas sûr et il décide quoi ? L'ascension du Mont-Blanc, avec les usagers de son service. Faut le faire quand même. Donc il met deux ans pour le préparer, parce qu'aucun n'est entraîné bien entendu ! Donc vous voyez un peu ! Il faut trouver des financements, donc ils font le tour des popotes, des différents organismes, machins et truc etc..., en disant qu'ils allaient rédiger un texte, un travail pour rendre compte de toute l'élaboration qu'ils allaient faire et puis il y aurait un film et qu'ils pourraient le projeter en revenant pour dire, voilà, rendre compte de leur voyage. Donc deux ans. Bon, tout le monde est fin prêt, ils y vont, ils prennent le train, tout ça, etc... et démarrent l'ascension et petit à petit ils s'aperçoivent que ben, ma foi, ça marche ! Donc ils ont les guides, etc..., il fallait payer pour un certain nombre de gens et effectivement ça marche c'est-à-dire qu'ils grimpent et ils arrivent au dernier refuge, tout va bien. Le lendemain ça y est, c'est le dernier truc, on arrive au sommet du Mont-Blanc. Le lendemain ils se lèvent, un temps pourri épouvantable, et ça, aucune perspective intéressante avant des jours et des jours. On rentre à la maison. Bon, déception ! Perte de jouissance. C'est clair, ça c'est sur hein ! Parce que là, c'est un sacré truc d'arriver en haut, vous imaginez un peu le rêve des uns et des autres, y compris bien entendu pour les professionnels. Bon, ils rentrent, présentent le film etc..., et en fait ce qu'ils éprouvent c'est un vrai bonheur d'avoir fait ce qu'ils ont fait, par-delà la déception. Au fond, ce qui a compté, ce n'est pas tant le but, c'est le parcours, comme toujours dans la vie. Sauf que quand on se met martel en tête pour avoir un but et y arriver absolument, en général on se pourrit la vie. Donc on arrive au but, mais on a vécu des choses absolument abominables pendant tout le parcours. Donc on voit bien comment c'est bien les conditions de relation et là il me semble très clairement, la reconnaissance dont les uns et les autres faisaient l'objet entre eux, ce choix d'être présent, parce que effectivement choisir de faire l'ascension du Mont-Blanc avec les usagers c'est quand même un vrai choix. Et puis ça répondait, ça prenait en compte les enjeux d'existence pour chacun. Ils en ont rendu compte, avec un film et qu'est-ce qu'ils ont rencontré ? Une frustration, d'une certaine manière, parce que le film, etc..., c'était chouette, ça rendait compte de plein de choses intéressantes, mais pas de tout. Et ils ont pu mesurer aussi, pour chacun, comment un texte qui est fait pour tous ne rend pas compte de ce qui s'est passé pour chacun et que chacun pouvait encore en dire quelque chose, ce qui pouvait d'ailleurs et s'est avéré, tout à fait intéressant. Donc la frustration elle est plutôt liée au fait qu'on n'arrive pas à tout dire, et qu'on aimerait bien pouvoir encore en dire. Voilà, j'ai terminé !



# Flamenco







**François-Xavier Fenerol,  
Nassera Hammiche,**

*éducatrice à la PJJ dans Le Rhône  
et ancienne salariée du SAVS du Grim*

**Mathieu Goyet,**

*chef de service au SAVS de l'ATMP du Rhône  
membre du groupe de pilotage des JNF 2015.*

**Table Ronde**

## **Mathieu GOYET :**

J'aimerais que M. FENEROL revienne sur ce qu'il a dit à propos de l'institution. J'entends dans « institution » qu'il y a le verbe instituer, je me demande : qu'est-ce qui est institué, qu'est-ce que l'institution est sensée instituer ? Puisque je comprends qu'elle est à la fois l'action et le résultat. Deuxièmement, vous avez dit que l'institution ce n'est pas seulement ceux qui sont à l'intérieur, ce n'est ni le chef de service, ni le directeur, ni le conseil d'administration... qui peut répondre, car les travailleurs sociaux aimeraient avoir une réponse. Je pense à l'oncle de Spiderman qui lui dit « un grand pouvoir implique une grande responsabilité »... Qui peut répondre ?

## **François Xavier FENEROL :**

C'est l'histoire de la chanson des chefs. Toutes les chefferies se sont construites toujours au nom de l'amour, c'est anthropologiquement vérifié, pas de l'amour dont j'ai parlé, mais de l'amour qui comble. Le chef c'est celui qui comble, qui peut répondre à tout, celui qui détient le savoir, le pouvoir et le devoir. C'est notre tradition, Pierre Legendre a travaillé ce sujet de manière tout à fait intéressante, c'est-à-dire que nous pensons institution à partir de notre tradition romano-canonique : du droit romain et du droit canon de l'église catholique. Et cette institution, c'est celle qui est construite comme l'a été l'Empire Romain et ensuite l'église catholique, avec au sommet la hiérarchie et la figure du Père-pontife. Le pontife c'est celui qui fait le pont entre les humains et le divin. A partir de là il reçoit et il peut incarner ce qui fait loi pour tous, la loi universelle. Donc vous voyez que c'est ce qui a été conservé dans la tradition des états laïcs, avec l'idée que l'Etat est à la fois source et lieu d'appel ultime de toute raison et de toute légitimité.

J'évoquais tout à l'heure la question de la prohibition, prohibition de l'asservissement et du meurtre. C'est la question pour tout le monde. Quand nous advenons au monde, l'être humain n'est jamais assuré de la légitimité et de la rationalité de son existence, sauf les « mégalos » et c'est souvent au prix de leur vie. Nous ne sommes jamais assurés, garantis, que notre existence ou que nos pratiques ne sont pas criminelles ou démentielles. D'ailleurs nous disons quand ça ne va pas « mais enfin, c'est criminel de faire un truc pareil » ou « ils sont fous » ou bien « je suis fou ». Dans l'institution, dans la tradition romano-canonique, c'est ce qui répondait pour chacun à la question « je ne

suis pas fou, je ne suis pas criminel », ou bien « je peux être jugé et condamné comme criminel ou comme fou ». C'était ce lieu de ce savoir et de ce pouvoir du jugement. Toutes les formes sociales étaient organisées sur ce modèle, y compris la famille.

Mon hypothèse est qu'aujourd'hui c'est terminé. Le directeur qui se mettrait à faire le papa, ça ne durerait pas longtemps. En plus ils changent, ils ne sont pas formés, ils ne sont pas issus du milieu... Il y a quelque chose qui a vacillé de manière importante de ce côté-là même si on peut y croire encore de temps en temps en fonction de la personnalité. Donc, c'est la forme entreprise, ce qui n'exclut pas que cette forme entreprise prenne des traits de la forme ancienne romano-canonique. Mais cette forme entreprise fait que nous ne sommes que des instruments jetables. La question de notre légitimité et de notre rationalité n'est plus du tout assurée. Du jour au lendemain on peut disparaître. C'est cela la loi du capitalisme néolibéral, de la concurrence libre et non faussée qui s'impose aux Etats, et de la performance qui doit toujours être assurée dans du toujours plus. Donc à partir de là nous ne sommes jamais assurés de valoir quelque chose et de valoir assez pour être conservés dans l'existence. Je suis bénévole dans un organisme qui s'appelle le Centre Psychanalytique de Consultations et de Traitements et nous avons seulement des subventions pour un poste de secrétaire et les locaux. Il nous a été dit : « Vous pouvez disparaître du jour au lendemain brutalement », cela a été dit gentiment, les personnes qui nous subventionnent ne savent pas si elles auront des possibilités de financement pour le trimestre suivant. Donc la question de la précarité est devenue la loi générale. Donc cette question d'instituer revient à la charge de chacun. C'est ce que l'on constate dans les pratiques. On évoquait avec une collègue l'histoire d'une résidente qui, au bout d'un certain nombre d'années, dit qu'elle est très bien dans son appartement et qu'elle est vraiment apaisée. Cette personne a trouvé son lieu, son lieu d'être, il y a quelque chose qui a fait institution pour elle et elle a trouvé son lieu d'être où elle a sa légitimité. Pour elle c'est raisonnable, elle n'est pas menacée par la folie. Voilà, c'est de cette façon que je reprendrais la question de l'institution : comme question qui est désormais de la responsabilité de chacun.

### **Mathieu GOYET :**

Tout à l'heure vous avez abordé la question de la folie et de la psychiatrie. Avant on parlait de maladie mentale, maintenant on parle de handicap psychique. J'aime bien renvoyer à l'article de la loi de février 2005 qui nomme pour la première fois le handicap psychique mais ne le dit pas comme cela. Il dit que le handicap est dû à un contexte, à un environnement qui rencontre une altération des facultés psychiques. Donc le handicap n'est pas psychique. Demain M. Nuss pourra monter sur la scène parce qu'on a une rampe qui lui permettra de le faire, il ne sera pas à ce moment-là handicapé bien qu'il sera dans l'état physique qui est le sien. Vous dites que l'hôpital psychiatrique ne peut plus accueillir la folie. Je le constate dans mon travail, en tout cas il n'y a pas d'accueil sur du long terme, seulement dans les moments de crise ou au CMP où les rendez-vous sont longs à obtenir. Par contre les travailleurs sociaux

font appel aux psys parce qu'on parle de handicap psychique et donc le réflexe est de dire qu'il faut des spécialistes. Je vois qu'ils font le travail mais ils ne se sentent pas légitimes eux-mêmes pour s'occuper de la folie.

### **François Xavier FENEROL :**

La folie gît au cœur de l'humain, nous sommes des êtres fondamentalement fous et il faut beaucoup de travail pour faire de nous des êtres à peu près raisonnables. Entre autres parce que nous n'avons pas assez d'instinct pour faire de nous des êtres raisonnables. Ça déconne à plein tube chez les humains ! C'est plutôt du côté délirant, y compris les beaux projets et les théories techno-bureaucratiques. Il faut être cinglé pour réduire les êtres humains à des êtres de besoin, il faut ne pas vouloir rencontrer qui que ce soit et soi-même en particulier. Cette folie est plus ou moins déchainée. Quand on va mal, on est diagnostiqué selon certains critères, sachant que la psychiatrie a énormément évolué en redevenant une discipline médicale et du coup on parle de maladie mentale. Je fais de l'analyse de la pratique en psychiatrie auprès de jeunes infirmiers. Ils sont étonnés que les personnes qu'ils rencontrent et qui sont parfois depuis 10 ou 15 ans en psychiatrie n'aient pas un comportement adapté ! Il n'y a plus de formation spécifique aujourd'hui, c'est une formation en discipline médicale.

Vous devez être adapté à votre médecin. Il y a une sorte de conception, autour du concept de maladie mentale, qu'au fond on ne peut traiter quelqu'un que dès lors qu'il est demandeur de soins, on l'entend tout le temps. Quand on déconne à plein tube, ce n'est pas le moment où on est rationnellement demandeur de soins ! De par cette situation et la misère de la psychiatrie avec la réduction très importante du nombre de lits, ce sont les établissements médicaux sociaux qui se trouvent avoir à accueillir des personnes qui vont vraiment mal et qui sont dans des états de souffrance subjective tout à fait grave. Ils ont à inventer une pratique en trouvant des points d'appuis avec certains psychiatres ou infirmiers mais ce sont des points d'appuis, ce ne sont pas des lieux où ils vont pouvoir confier à long terme ces personnes-là. Cette situation est mondiale, ça se passe ainsi dans tous les pays dits occidentaux.

### **Nassera HAMMICHE :**

Nous voyons des personnes très abîmées, qui vont très mal, ce qui génère des difficultés dans la pratique, vous en avez parlé et nous vivons un décalage avec les nouveaux modes de management que nous expliquait Vincent de Gaulejac et ce que l'on vit avec les personnes en terme de violence. Nous avons du mal à trouver des logiciels de pensée et cette difficulté concerne tous les professionnels, que ce soit auprès de jeunes délinquants, d'adultes en souffrance... comment s'ajuste-t-on en tant que professionnels entre ce qui nous est prescrit et ce que nous vivons sur le terrain ? De quoi avons-nous besoin en termes d'élaboration ?

## François Xavier FENEROL :

Mon hypothèse est qu'il vaut mieux envisager que ce sont deux mondes complètement étrangers l'un à l'autre. Ces deux mondes de pensée ne sont pas conciliables, on ne peut pas faire une synthèse, cette pensée qui vient d'en haut à partir de ces systèmes d'organisation est une pensée folle, il faut la respecter comme telle. Par contre, il y a un vrai enjeu qui pour moi a toujours existé : comment les praticiens soutiennent leur pratique, pas le mal-être que leur cause ce système même s'il est réel, mais soutiennent leur pratique, c'est-à-dire comment ils prennent appui sur là où ils constatent qu'il y a eu des effets heureux. Parce qu'il y en a, mais en général nous ne les prenons pas en compte parce qu'effectivement nous sommes plus attirés, plus tourmentés là où ça va mal. Ce travail d'élaboration à partir de la pratique, au plus près de la pratique et qui passe par la nécessité de récit, puis un travail de commentaire qui est d'essayer d'interpréter ce qui s'est passé d'intéressant pour la personne du point de vue de sa propre subjectivité, c'est-à-dire du point de vue de son propre monde.

A partir de l'hypothèse, qui s'est vérifiée, que nous vivons dans des mondes différents, chacun a son propre monde, et même s'il y a des éléments communs entre nos différents mondes, il n'y a pas de monde commun. Par exemple, chacun a sa temporalité ; il y a des gens qui ne peuvent jamais arriver à l'heure, d'autres sont toujours en avance. Le même temps peut être très long pour l'un et paraître très court pour un autre. C'est la même chose pour l'espace. Vous voyez, avec les résidents il faut faire l'hypothèse qu'on ne sait pas quelle est leur temporalité. Il faut essayer de repérer les coordonnées subjectives du résident, sa temporalité et sa spatialité. Vous avez des personnes qui sont bien dans une encoignure de fenêtre, on ne va pas leur demander d'habiter un château (sauf s'il y a des encoignures de fenêtre). Je connais un établissement qui accueille des sujets gravement psychotiques ou autistes. Quand ils ont voulu créer un nouvel établissement, ils ont travaillé avec des architectes et ils ont repéré par exemple que les couloirs en longueur sont extrêmement angoissants. Du coup, tous les couloirs sont courbes, ce qui fait qu'il y a la possibilité de se préserver du regard de l'autre. Ils ont repéré que, pour un sujet, c'est le regard de l'autre qui est une tyrannie, qui est extrêmement angoissant. Donc il ne faut pas trop le regarder, avoir un regard qui ne s'arrête pas trop. On peut s'adresser à lui plutôt à l'encan « ah il me semblerait que ce serait possible que, peut-être que ... » mais pas lui dire «s'il vous plaît, faites-moi ça», sinon ça explose. Si vous voyez que ça explose, c'est donc qu'il faut lui parler autrement. C'est la troisième coordonnée, l'altérité.

Nous n'avons pas tous la même altérité, les mêmes autres. Il est intéressant dans une équipe de repérer comment pour un résident c'est très important d'avoir quelqu'un à haïr. Il faut pouvoir localiser la haine, sinon elle circule partout. C'est ça la haine, il faut qu'elle ne se balade pas trop, ça permet d'aimer d'autres. Localiser la menace aussi. Cela veut dire que certains dans l'équipe consentent à se prêter au jeu, à être de mauvaises personnes, celles à éviter, sans se jalouser parce que tel résident va avoir tel autre collègue à la bonne. Il faut travailler à cette clinique du un par un, du

monde distinct de chacun, et de comment on fait avec cela. Là nous sommes dans l'institution : créer une institution pour chacun, une institution par personne.

### **Mathieu GOYET :**

Je crois que c'est ce qu'essayent de faire un certain nombre d'institutions ou d'équipes éducatives (ce qui est difficile c'est qu'il faudra bientôt le faire dans les caves, car l'informel ce n'est pas ce qui est prescrit...). Par exemple dans le service où je travaille il y a un savoir-faire pour accueillir la folie, les exigences à l'admission sont assez basses. Il n'y a pas l'exigence que la personne accompagnée ait un suivi psychiatrique. D'autres services le font et ont certainement de bonnes raisons, mais c'est la question du critère à l'entrée et d'accompagner des personnes qui n'iraient pas trop mal car elles seraient déjà en mesure de demander du soin. Je pense que notre travail est de proposer, de l'emmener vers ce soin si on estime cela nécessaire, voire de faire le 15 si c'est indispensable.

### **François Xavier FENEROL :**

C'est un point fantastique de la question de la socialité. Quelle vie voulons-nous vivre ? Quel plaisir avons-nous à vivre ensemble ? C'est la question de l'inconditionnalité de l'accueil. Quoi qu'il en soit vous y êtes confrontés, quoi qu'il en soit il y a des gens qu'on vous « fourgue » et vous ne pouvez pas vous en débarrasser. Que faisons-nous avec cela ? Nous pouvons faire contre mauvaise fortune bon cœur, c'est la question de l'acte de présence qui est preuve d'amour, c'est le consentement fondamental à accueillir quelqu'un sans rime ni raison parce qu'on est là pour ça. Ensuite, vivre ensemble ce n'est pas sans conditions. Mais ces conditions se construisent avec la personne dans l'épreuve de la rencontre y compris dans les désaccords fondamentaux qui peuvent être « Ah non vraiment, ça ce n'est pas possible » et ça peut être une hospitalisation. Mais une hospitalisation qui s'inscrit dans le désir de construire les possibilités d'une rencontre ce n'est pas l'hospitalisation qui arrive car on a plus qu'une envie, couper la tête du bonhomme !

On ne peut pas éviter cela et il ne s'agit pas de jeter la pierre, mais il s'agit de se demander comment travailler du côté de « sur le fond on n'a aucune légitimité à choisir ceux que l'on doit accueillir ». Car si on le fait, cela veut dire que l'on n'accueillera jamais personne. A quel moment êtes-vous sûrs que l'autre est vraiment disposé à vous accueillir ? Quand vous arrivez par surprise !

### **Questions ou réactions de la salle :**

Je suis éducateur en SAVS à Grenoble. J'adhère à la plupart des choses qui ont été dites, mais je voudrais une précision, peut-être parce c'était dur à entendre. Je crois que vous avez dit, si je traduis bien, qu'il est nécessaire pour certains d'haïr certaines personnes pour pouvoir en aimer d'autres. Je comprends comment peut naître l'angoisse, mais la haine, elle naît par rapport à quoi ?

## **François Xavier FENEROL :**

*Fondamentalement l'être humain ne supporte pas d'exister, d'être vivant. En tous cas cette hypothèse est intéressante quand on travaille avec ça. La haine est première, la haine de l'autre en tant que l'autre ne convient jamais car dès qu'il convient il n'est pas permanent et continu. C'est cela l'expérience première. Il faut essayer de prendre en compte à quel point l'être humain est dans la détresse absolue dès qu'il commence à être vivant, dans quelle dépendance extrême il se trouve vis-à-vis de l'autre et quel insupportable cela peut être que cet état de détresse, de douleur (quand on voit un nourrisson..) puisse s'apaiser et puisse revenir. Progressivement émerge à la conscience un autre qui a ce pouvoir d'apaiser mais qui n'est pas là tout le temps. Quelqu'un qui a le pouvoir de m'apaiser, qui me met dans un état où je « prends mon pied » et qui me le refuse... Si ce n'est pas une raison pour haïr, quelle autre raison peut-il y avoir ? J'interprète comme cela, bien sûr je vais vite, mais c'est la question d'une disposition première à la haine et qui demeure. On ne s'assagit pas comme ça et la haine demeure dans : il y a toujours dans l'autre quelque chose qui est impossible à supporter. Parce qu'il y a quelque chose en chacun qui nous est impossible à supporter, il y a de l'impossible à supporter dans l'existence. C'est ce que l'on rencontre quand on est prêt à faire des trucs pas sympas envers soi-même ou envers les autres. Cet impossible à supporter, ça ne se discute pas, ça ne se raisonne pas. C'est cela la question de la haine et il vaut mieux que soit localisé et que ce soit localisé de manière civile !*

## **Questions ou réactions de la salle :**

Je suis formateur et médiateur, je fais surtout de l'analyse de la pratique dans des institutions médico-sociales et je viens de St Malo. Ce qui m'a beaucoup intéressé dans ce que vous avez dit c'est cette rencontre de sujet à sujet. Je voulais raconter une anecdote sur la qualité de présence dont vous avez parlé. Je vais régulièrement à l'île de la Réunion et j'ai accès à la culture créole. Quand on se rencontre, au lieu de dire bonjour, on demande « comment il est » et l'autre répond « l'est là ». Et s'il est pas là parce qu'il est présent physiquement mais qu'il est habité par autre chose, il dit « il est pas là ». Dans la tradition la réponse à « comment il est » c'est « l'est là » ou « l'est pas là », c'est une manière d'habiter le sujet, une qualité d'être, une incarnation, une présence. Dans l'océan indien on peut apprendre plein de choses à travers cette métaphore langagière. Au-delà de cette illustration, j'aurais une question à vous poser. Moi aussi je suis inspiré par la psychanalyse, mais aussi par la spiritualité, ce n'est pas incompatible et je pense à Arnaud Desjardins qui disait « Le chemin ne consiste pas à acquérir ce qui nous manque, mais à perdre ce qui est en trop ». Là je retrouve vos propos autour de la demande d'amour et du manque et j'aimerais que vous commentiez cette phrase, car elle me semble capitale dans le rapport de sujet à sujet. De même, pour mélanger les genres, je me souviens d'un très bon slogan de la CFDT (je n'ai pas de carte d'adhérent) « Ne pas perdre sa vie à la gagner ».

**François Xavier FENEROL :**

*Je trouve intéressant ce « l'est là, pas là » qui rencontre bien ce que j'ai évoqué de la façon dont Lacan attrape la question non pas de « qui suis-je ? » mais « que suis-je là ? ». Dans la rencontre, nous sommes plutôt des embarrassés que des manquants. Nous sommes plutôt dans un monde du trop, pas pour tout le monde évidemment, mais on est poussés du côté du trop plutôt que du pas assez. Du trop à faire : j'ai entendu deux fois récemment des praticiens dire « on a tellement de choses à faire que l'on n'a plus le temps de s'occuper des gens » avec cette inflation de pratiques administratives qui arrive à être une source d'angoisse. J'ai eu la situation en analyse de la pratique d'une éducatrice qui n'avait jamais connu auparavant cette angoisse à propos des gamins et c'est quelqu'un qui a une pratique éducative tout à fait intéressante avec des gosses. Avoir trop de choses à faire, avoir trop d'ambitions, trop d'idéaux, de projets, trop, trop, trop. Effectivement, on est plutôt du côté du trop qui est une caractéristique de la question de l'économie de jouissance. Du pas trop, du pas tout le temps, cela semble être quelque chose à cultiver le pas trop. Et probablement que pour les résidents les praticiens en font trop, beaucoup trop. Ils les étouffent, ils les envahissent. Le problème c'est comment les usagers arrivent à mettre un peu ces praticiens-là à distance. On peut interpréter beaucoup de situations de ce côté-là... C'est là où les bonnes intentions paient l'enfer des autres.*

**Nassera HAMMICHE :**

*Quand l'institution ne donne pas, par rapport aux attentes des professionnels en termes d'amour, de reconnaissance, n'y a-t-il pas un déplacement du côté des usagers ? Parfois on voit une inversion des rôles, des usagers qui apportent ce réconfort et cette reconnaissance (et parfois même dans des institutions où il y a de la violence ou de la maltraitance institutionnelle), des usagers qui protègent finalement des professionnels.*

**François Xavier FENEROL :**

*Il y a vraiment un risque à ce que les usagers aient à répondre à la demande d'amour des professionnels. Quelqu'un évoquait la question d'une dissymétrie ou d'une asymétrie, là il y a une position éthique fondamentale. Si nous pouvons attendre, du côté des professionnels, la question de témoigner de ce que j'ai appelé « amour » tout à l'heure, autant il n'y a pas de réciprocité à exiger, il n'y a aucune réciprocité « exigible ». Si elle a lieu, on la prend comme telle, mais elle ne peut pas être mise en exigence. Ce n'est pas « je te respecte, donc tu me respectes » parce que je ne peux pas savoir à l'avance ce que je suis pour l'autre. Et comme le résident souvent est plutôt mal dans ses pompes, un rien de moi, peut le mettre dans un état épouvantable. Donc il y a vraiment une prudence à être dans une position première de discrétion et d'attention et après nous voyons ce qui est possible à ce moment-là pour cette personne-là. Qu'est-ce qu'elle peut accueillir de moi ? Vous voyez, ce n'est pas*

*comment je l'accueille, mais qu'est-ce que le résident peut accueillir de moi. Quand nous commençons à poser la question ainsi, ça devient drôlement intéressant !*

### **Questions ou réactions de la salle :**

Les demandes actuelles de l'institution nous obligent à aller au-delà peut-être du rythme de la personne parce que nous sommes sans arrêt sollicités pour faire des projets ou autre, qui nous amènent à ne pas toujours respecter ce rythme, qui nous force quelque part à aller au-delà. C'est une contradiction dans notre travail qui devrait être tout autre, ou alors on est en rupture avec l'établissement ou plutôt avec les commandes actuelles des lois qui nous demandent de faire tous le temps un projet. Travailler dans le cadre d'un projet est intéressant, mais au rythme de la personne, mais ça, ça n'existe pas dans la loi.

### **François Xavier FENEROL :**

*Nous sommes d'accord, il n'y a aucune raison que le monde marche bien. Il n'y a aucune raison qu'il n'y ait pas de contradictions et de tensions. Il est vrai qu'aujourd'hui il y a un vrai problème dans les relations entre les cadres et les autres praticiens, les cadres étant plus soumis que les autres praticiens à ces injonctions technico-administratives. Ils ont un vrai travail à faire là-dessus, pour ceux qui veulent continuer à s'intéresser à la clinique. A ce moment-là c'est une contradiction interne qui n'est pas facile à attraper. Si on analyse les choses et qu'on se dit que c'est ainsi qu'elles sont, alors la question est : comment fait-on avec ? Comment les praticiens peuvent construire une représentation de la temporalité de quelqu'un autrement qu'en terme « il ne peut pas soutenir cela ». Quelle est sa temporalité ? Que peut-il soutenir ? Comment va ton pouvoir éventuellement adapter quelque chose de cette exigence formelle et la transformer en une attente et non pas une exigence, ce qui est quand même pas mal et adressée à quelqu'un avec qui on parle et on négocie. Ensuite, il est important de bien regarder les textes de loi, ils n'ont pas tant d'exigences que cela.*

### **Questions ou réactions de la salle :**

Benoît, je suis directeur-adjoint sur des services d'hébergement et d'accompagnement et administrateur M.A.I.S. Il faut que nous fassions attention à nos représentations des attentes de l'administration. Effectivement, les lois n'en demandent pas tant que cela et il faut faire attention à une pression excessive que l'on pourrait se mettre. Il faut arrêter de courber l'échine, relever la tête et construire ce que l'on peut construire avec la réalité d'aujourd'hui. Et puis vous avez parlé de folie de la technocratie. Je suis d'accord avec cela, mais je voudrais faire l'hypothèse qu'ils ne sont pas si fous que cela et qu'ils attendent aussi qu'on leur explique notre travail pour pouvoir envisager les choses autrement à leur niveau. C'est peut-être idéaliste, mais moi mon plaisir, puisque c'est la thématique, c'est de pouvoir défendre nos valeurs, une manière d'envisager le travail, de pouvoir l'expliquer et s'engager, avoir la volonté de dire que

L'on peut travailler d'une certaine manière et qu'on peut aussi être entendus. Ça existe et nos interlocuteurs ne sont pas si fous que cela.

**François Xavier FENEROL :**

*Quand je parle de folie, je parle de la folie du discours. Effectivement, les gens qui sont aux postes divers ne sont pas tous fous, ce n'est pas pareil. Après c'est ce que chacun fait comme usage de ce discours, car c'est quand même un discours qui permet d'exercer des rapports de domination un peu sévères. Après il y a la position de chacun par rapport à cette question. Mais, quoi qu'il en soit, au fond il n'y a pas d'autre choix que de tenter de faire entendre ce qu'il en est de la pratique et de la réalité des personnes que vous accompagnez. Ne serait-ce que pour soi déjà. Entre praticiens, permettre de se rendre compte du travail que vous faites c'est un point essentiel à développer. C'est ce qui vous permettra de le promouvoir auprès de personnes qui n'ont aucune raison de connaître ce que vous faites. Si nous ne sommes pas dans votre boutique, nous ne pouvons pas comprendre ce que vous faites et la complexité de votre boulot si vous n'en parlez pas. Il s'agit de faire connaître. Même entre professionnels de différents services nous ne savons pas ce que les autres font. J'ai organisé des ateliers de conceptualisation de la pratique éducative, il y avait des réunions entre établissements et entre services et il y avait des récits de la pratique. La première chose que les professionnels disaient, c'est qu'ils découvraient ce que faisaient les autres. C'est logique.*





**Ingrid France**  
*Economiste et humaniste*

## || *A partir de la convention de Philadelphie, comment ces avancées se sont délimitées et quel impact sur le champ du travail social ?*

Je trouve de votre part beaucoup d'engagement et d'enthousiasme avec une volonté d'aller de l'avant et de ne pas se laisser envahir par le découragement. Pourtant il y aurait de quoi quand on sait ce à quoi on est confronté tous dans nos pratiques.

De mon côté, il s'agit de l'Education à l'Université, mais c'est bien du même ressort que ce qui se passe du côté du soin et de l'accompagnement. Je crois que c'est vraiment important de prendre ensemble ce temps de réflexion et de recul pour essayer de réfléchir à nos pratiques et à continuer à opérer avec ce qui fait la spécificité humaine même si par les temps qui court cela devient de plus en plus difficile.

Merci de m'inviter encore cette année pour ces journées. J'ai trouvé très jolie la thématique qui était proposée. Là aussi, le fait d'indiquer cette notion de plaisir au travail me paraît tout à fait important. C'est rarement le cas à l'heure actuelle. On parle beaucoup de souffrance du travail. Je crois que mettre l'accent sur ce qu'est la dimension du plaisir c'est aussi une manière de réfléchir ensemble à comment est ce qu'on peut continuer dans nos pratiques ? Et comment on peut garder un certain optimisme dans le Soins et dans l'Education ?

Effectivement, on est confronté de plus en plus à des codifications qui nous transforment en exécutant de procédures standardisées alors que nos métiers, nos engagements, concernent la relation humaine ; Cela m'a fait penser à cette phrase de la philosophe Hannah Arendt quand elle écrivait dans « la condition de l'Homme moderne » en 1961 : « le dernier stade de la société de travail, la société d'employeurs, exige de ses membres un pur fonctionnement automatique comme si la vie individuelle était réellement submergée par le processus global de la vie de l'espèce et comme si la seule décision encore requise de l'individu était de lâcher, d'abandonner son individualité, sa peine et son inquiétude de vivre et d'acquiescer un type de comportement hébété, tranquilisé et fonctionnel ».

Je trouvais que cette phrase était assez visionnaire de ce qui nous arrive maintenant et effectivement de cette tendance à vouloir nous transformer en exécutant de procédures avec des pratiques fonctionnelles mais qui perdent de vue au passage ce qui fait la spécificité humaine.

Ce que je me proposais c'était de réinterroger l'histoire de la pensée économique et

philosophique pour voir quelle est la conception du travail, quel est le statut du travail ? Et comprendre que tout ce qu'on voit arriver maintenant était en germe dans la pensée dominante en économie et philosophie ; et puis, je terminerai effectivement comme l'a souligné Maxence sur la Déclaration de Philadelphie en 1944 qui avait tout à fait repéré les dérives de cette pratique de standardisation du travail, de marchandisation de l'humain. On a pu en tirer les leçons mais il semble qu'on les ait de nouveau largement oubliées. Peut être qu'il serait bon de se référer à nouveau à cette Déclaration de Philadelphie ?

Ce que j'ai pu noter dans l'arrière-plan économique et philosophique, c'est que le travail n'a finalement jamais été envisagé dans sa dimension de plaisir et d'épanouissement.

Si l'on remonte très loin à la philosophie grecque antique, le travail est exclu du champ de la réflexion philosophique puisque finalement il a été d'emblée ramené à sa signification étymologique : la souffrance. Et puis, on sait aussi que dans la démocratie athénienne, on avait d'un côté les hommes libres et oisifs qui se consacraient aux Arts, aux occupations intellectuelles, qui réfléchissaient, mais qui pour ce faire, profitaient des esclaves qui assuraient tout le quotidien matériel. Donc il y a comme ça un clivage d'emblée dans la philosophie. La réflexion sur le travail s'est trouvée exclue de ce champ et du coup c'est certainement une lacune qui fait qu'aujourd'hui que nous avons du mal à nous interroger sur le travail dans sa dimension d'accomplissement humain, d'épanouissement. Dans toute l'histoire de la philosophie, Arendt, alors qu'elle est quand même consciente de toutes ces dérives qui sont à l'œuvre, a une pensée qui reste assez contradictoire puisqu'elle va distinguer le travail des ouvriers qui sont en charge de la production matérielle et d'autre part, l'œuvre de ceux qui pensent, dissociant complètement le travail de l'œuvre.

Sur le plan de l'Economie, dans mon champ de réflexion, on peut réinterroger les origines de la pensée libérale qui est dominante. Je suis la première à le regretter même si elle a été parfois dans l'Histoire contre balancée par des approches hétérodoxes qui ont pu avoir une certaine marge d'action. En tout cas, c'est resté le point de référence en matière économique.

Il y a une émergence du capitalisme moderne au même moment de cette pensée libérale. Il s'agissait de réfléchir à comment sortir de l'obscurantisme religieux ? Comment accompagner l'émancipation individuelle ? Si on a affaire au déferlement de la liberté et du libre arbitre individuel, on voit bien que le vivre ensemble se pose comme un problème beaucoup plus aigu. Cette pensée libérale et la philosophie des Lumières ont été au travail au moment où émergeait le capitalisme.

Alors qu'est ce que c'est que ce mode de production du capitalisme qui se met en place et qui va devenir dominant à la suite de ce qu'avait été le mode dominant auparavant c'est-à-dire le mode artisanal ? Par rapport à l'artisanat, dans le capitalisme, il y a séparation de deux moyens de production que sont le capital et le travail ; et le

fondement du capitalisme qui est la propriété privée des moyens de production. Et du coup, si on sépare ces deux facteurs qu'on appelle en économie : les contributeurs de production et de croissance que sont le capital et le travail ; et si on pose la propriété privée des moyens de production, du coup, forcément le travail va être amené à une marchandise puisqu'on peut en acquérir la propriété privée moyennant de l'argent.

Le capitalisme pose le travail d'emblée comme marchandise et va opérer cette marchandisation du travail et la constituer en dispositif dominant dans l'organisation de nos économies et de nos sociétés. Du coup, le salariat est coût substantiel du capitalisme. C'est bien le dispositif qui est le corollaire de cette propriété privée des moyens de production. A partir du moment où on a marchandisation du travail, la voie est ouverte à la marchandisation de l'humain par ce que comment distinguer la force du travail de l'humain qui l'a produit ? Il la produit avec son corps, avec son cerveau, avec sa pensée. On ne peut pas dissocier la force de travail du travailleur qui l'accomplit. Le travailleur va se trouver le produit de son travail. C'est cette dissociation qui va situer le pouvoir de captation des richesses du côté du capitaliste.

Alors tous les économistes classiques l'ont bien analysé mais on a deux tendances parmi ces économistes classiques : on a ceux qu'on a qualifié de « pères fondateurs de l'économie » que sont les anglais Smith, Ricardo, qui ont théorisé le fait que ce pouvoir d'appropriation de la richesse produite par le salarié par le capitaliste était légitime, que le profit devait être maximal et le salaire au minimum. C'est à dire que les richesses créées vont faire l'objet d'une redistribution dans le circuit économique entre les deux facteurs qui ont contribué à créer ces richesses c'est-à-dire le capital et le travail. Ils considèrent que la redistribution des richesses doit se faire au maximum en direction du profit et au minimum en direction du travail. On a le facteur travail qui non seulement est marchandisé, mais qui fait l'objet d'une expropriation des richesses qu'il a contribué à produire.

Par ailleurs, Marx, qui est aussi un économiste classique, va montrer que dans le dispositif du capitaliste, seul le travail humain crée de la richesse. Il va faire la critique du fonctionnement capitalisme pour montrer comme vous le savez que cette marchandisation du travail va de pair avec l'aliénation et ce n'est pas seulement l'exploitation c'est aussi la dépossession du fruit de son travail. Donc cela va bien plus loin que la simple exploitation : il y a aussi une dépossession qui œuvre dans le fonctionnement du capitalisme.

On a eu deux branches du libéralisme : le libéralisme politique, d'une part, qui a avancé l'idée du dispositif de la démocratie pour assurer le vivre ensemble sur la base de la volonté individuelle. Les individus vont faire œuvre de leur libre arbitre par la voie électorale donc ils vont exprimer leur volonté individuelle et ils vont déléguer leurs pouvoirs à la majorité élue pour édicter un certain nombre de lois auxquelles ils auront accepté de consentir pour assurer un vivre ensemble relativement pacifié. D'autre part, nous avons la branche économique qui avance un autre dispositif :

celui du marché. Il est supposé pouvoir assurer le vivre ensemble s'agissant de la sphère de la production matérielle. L'idée c'est qu'on a des individus qui expriment avec cette liberté individuelle leurs choix sous forme d'offres et de demandes et c'est le marché qui va permettre d'assurer la régulation d'ensemble. Donc l'idée, que ce soit dans la branche politique ou économique, c'est qu'un ordre social peut émerger paradoxalement à partir de la liberté individuelle. Au départ, on a une hiérarchie qui s'est installée entre les deux branches du libéralisme c'est-à-dire que le libéralisme politique a été prééminent et a encadré la sphère économique ce qui fait qu'on a eu la constitution de sociétés dans lesquelles on avait une économie encadrée par le politique. Mais progressivement, on a assisté à un renversement.

Aujourd'hui, c'est la branche économique du libéralisme qui est devenue prééminente par rapport à la branche politique. Notre espace social est constitué comme une société de marché ce qui est très différent c'est-à-dire qu'il y a une sorte d'hypertrophie du marché qui imprègne toutes les dimensions de la société et qui va imposer sa logique de fonctionnement à toutes les sphères de la société et de façon extensive, y compris en ce qui concerne les affaires humaines et de plus en plus loin aux relations interhumaines qui sont de plus en plus formatées par ce modèle marchand puisqu'on a des marchés de la rencontre, etc... Vous voyez que tout type de marché de la rencontre intersubjective est en passe d'être contaminé par cette logique économique du marché.

Le problème c'est que ce marché implique pour fonctionner que toutes les interactions se fassent avec, un unique dénominateur commun et homogène qui est le prix. Ce dernier est l'agent de régulation sur le marché et tout doit être ramené à un prix c'est-à-dire tout doit être mesuré, quantifié. La valeur ne se conçoit que dans sa dimension quantitative donc il y a une réduction de la valeur au quantitatif y compris s'agissant de l'humain. Finalement, la trajectoire de la modernité de notre société s'est faite un peu par hybridation. Dans un premier temps, on a eu des Monarchies avec un représentant qui était issu du religieux. Ensuite, le Politique a pu s'autonomiser du Religieux. Il s'est mis en interaction avec l'Économique. Et aujourd'hui, c'est l'Économique qui est le modèle dominant.

Cette pensée libérale est la substance de la Philosophie des Lumières, de la sortie de l'obscurantisme et de l'émancipation individuelle. Elle s'est saisie de ce paradoxe du prix. Or, on voit bien que ce qui est en germe dans cette pensée même, c'est le déni de l'humain et de l'individu. C'est une pensée qui est toute en paradoxes. C'est pour cela que le libéralisme, à petite dose, c'est merveilleux mais quand on dépasse les doses, c'est comme pour les médicaments, on a l'effet inverse à celui qui était recherché. On est dans les effets paradoxaux et aujourd'hui notre situation comme la survenue des effets paradoxaux de cette pensée libérale et de la Philosophie des Lumières.

Dès l'origine, dans cette Philosophie des Lumières, ce paradoxe a très bien été pointé. Puisqu'on a cette controverse historique entre l'économiste Smith en 1776 qui écrivait

« tout a un prix ». Pour lui, à partir du moment où tout a un prix, le marché peut être ce dispositif qui permet d'assurer le vivre ensemble dans une société sur la base du libre arbitre individuel. Cela lui permet de théoriser un principe d'auto-organisation sociale à partir du libre arbitre individuel sans principe extérieur qui s'imposerait à l'individu comme les principes religieux l'avaient fait jusqu'alors. Il y aurait une sorte de régulation endogène, un ordre naturel du marché, qui pourrait se mettre en place et assurer un fonctionnement prospère et harmonieux des Sociétés.

Et puis, quelques années plus tard, on a Kant qui écrit entre les années 1780 et 90, un peu en écho à ce que dit Smith, cette fameuse phrase « tout a ou bien un prix ou bien une dignité » c'est-à-dire qu'on ne peut pas tout réduire au prix. Soit on a affaire à quelque chose qui a un prix, qui a donc un équivalent et qui peut se réduire au quantitatif, aux chiffres, qui peut être standardisé ; soit on a affaire à quelque chose qui n'a pas d'équivalent, qui a donc une dignité c'est-à-dire une singularité, une spécificité, une part irréductible et là c'est l'Humain. Et c'est à partir de là qu'il formule un de ces impératifs catégoriques : celui de la finalité humaine à savoir que l'Autre, l'Autre Humain, ne peut pas être un moyen pour réaliser mes fins, l'Autre Humain est une fin en soi. On a eu en quelque sorte deux visions : l'une qu'on va qualifier des « Lumières Anglaises » « enlightenment » (la pensée de Smith) et l'autre la fameuse « Aufklärung allemande » de Kant et on voit qu'historiquement, il y a eu une sorte de confusion entre les deux. C'est la pensée anglaise de Smith qui a été dominante et qui s'est déployée de façon effective dans le fonctionnement et l'évolution de nos Sociétés.

Alors, la pensée de Kant s'inscrit tout à fait dans la ligne de la nécessité d'un encadrement politique de la Société, un encadrement politique de l'Economie de marché. Et vous voyez que ce n'est pas la trajectoire qu'on a suivie. Aujourd'hui, on est dans cette hypertrophie du marché avec un politique qui a lui-même procédé à son propre démantèlement et à sa propre subordination par rapport à sa logique économique. C'est bien la vision de Smith qui s'est imposée et qui va s'imposer. Ce qui est intéressant est qu'il a beaucoup théorisé la question du travail et pour lui, il s'agissait d'organiser le travail de la manière la plus scientifique et rationnelle possible. C'est lui qui est à l'origine de la conception de la division du travail : savoir comment enrichir une Société ? Il se posait une question tout à fait d'ordre économique. Comment obtenir de la croissance ? Comment obtenir plus de richesses ? Et sa réponse était, pour enrichir une Economie, pour produire plus de richesses, il faut mettre en place la division du travail. Segmenter tous les processus productifs en tâches qui peuvent finalement se ramener à un geste unique et faire réaliser chaque geste par un travailleur. Il préfigure ce que va devenir la logique de standardisation et de travail à la chaîne et il montre que ça permet d'augmenter le rendement, la cadence de production ce qui va permettre d'augmenter la croissance économique. Comment obtenir de la croissance économique ? Il y a deux types de croissance.

Tout d'abord, la croissance extensible : pour produire plus et bien, on met en activité

plus de travailleurs, on investit plus de capitaux donc on va jouer sur la quantité de ces facteurs de production qu'on met en activité. Sauf que cette croissance extensive va très rapidement atteindre ses limites parce que la main d'œuvre n'est pas disponible de façon illimitée. Il y a une démographie qui pose une contrainte et les capitaux, même si on peut aujourd'hui les fabriquer virtuellement, ce n'était pas tellement le cas dans le passé et en tout cas, ce n'est pas quelque chose qui existe de façon illimitée. C'est la première phase de croissance dans le développement de l'Économie.

Aujourd'hui, par exemple, les Économies Asiatiques sont au maximum de cette croissance extensive et tout l'enjeu après est de passer à une croissance intensive qui repose sur la productivité de ces facteurs de production. Et c'est là que Smith va proposer la division du travail et c'est ce qui sera appliqué dans le processus de développement de nos Sociétés pour essayer d'obtenir plus de richesses avec une logique de rendement. A partir de là, on a mis en place cette division du travail, et Smith était tout à fait lucide sur les effets pervers de cette segmentation, de cette standardisation du travail puisqu'il avait lui-même entrevu la chose suivante : « L'Homme dont la vie se passe à exécuter quelques opérations simples n'a jamais l'occasion d'utiliser son intelligence ou d'exercer son imagination pour contourner une difficulté qui ne se présente jamais ». C'est-à-dire qu'en fait, cette fragmentation du travail s'accompagnait d'une perte des savoirs et des savoirs faire.

Cela a concerné d'abord les domaines de la production matérielle mais vous voyez comment petit à petit, c'est en train d'imprégner le Soins, l'Éducation et tout ce qui était la relation de services. Cela ne se limite plus aujourd'hui, et c'est bien le problème, à la production matérielle, cette standardisation du travail. C'est là, que, sans doute, on peut situer l'origine de la souffrance au travail : cette perte de sens du travail qui est liée à l'organisation matérielle et scientifique qui est standardisée du travail. La rationalisation scientifique va ouvrir la voie à la codification des procédures, à la réduction à une exécution complètement désincarnée et réductible à une mesure de rendement et de performance.

Ensuite, Marx a bien montré que c'est précisément cette expropriation qui place le Capitaliste en position de s'accaparer les richesses produites. Alors la question aussi c'est que finalement dans un premier temps dans l'histoire du capitalisme, on a procédé à une répartition des richesses qui étaient complètement favorable au profit par cette possibilité qu'avaient les capitalistes d'exploiter et d'aliéner la classe salariale.

On a procédé à une répartition des richesses où les salaires étaient réduits au minimum pour libérer le plus possible de profits. On a considéré que c'était bon pour la croissance économique puisque les profits peuvent être réinvestis pour élargir les capacités de production et donc produire toujours plus c'est la logique capitaliste telle que l'a bien décrite Marx. Et à ce moment là, on ne se posait pas la question de la demande soluble en face d'une production qui ne faisait que croître. Il faut dire qu'à l'époque, on sortait des Économies de pénuries donc on n'arrivait pas à conceptualiser

Le fait qu'on pouvait se trouver en surproduction.

Mais petit à petit, à force d'élargir sans cesse la production sans augmenter les salaires, en maintenant toute une classe majoritaire dans la précarité, dans la pauvreté, on est arrivé à une distorsion entre une production excessive par rapport à la demande soluble. Et c'est ce qui a donné les premières crises du capitalisme, ce qu'on appelle notamment la crise de 1929, la crise des années 1930 qui était la première crise de surproduction du capitalisme. Et là, on a vu émerger l'économiste, que j'aime bien car c'est un économiste humaniste dont on ferait bien de relire les propos aujourd'hui c'est Keynes, qui lui, a essayé de théoriser un fonctionnement économique qui reposerait sur l'articulation entre efficacité économique et justice sociale.

Il a montré que les deux n'étaient pas du tout antinomiques mais qu'au contraire, ils pouvaient fonctionner de paire. Il a montré que la croissance est complètement conditionnée par la répartition des richesses. Aujourd'hui, on se pose la question de comment renouer avec la croissance ? C'est assez simple, s'il y a un problème de croissance, c'est parce qu'il y a un problème de répartition des richesses. Malheureusement, ce n'est pas par ce biais là qu'on se saisit de la question de la croissance et de la crise. Mais en tout cas, sur un plan économique, il y a un lien direct et immédiat entre le mode de répartition des richesses et la croissance. Keynes a théorisé et imposé quelque chose qui a été mis en place après la seconde guerre mondiale.

Il a repris une idée de Ford, l'industriel, qui disait : je vais distribuer des salaires plus élevés à mes salariés comme ça ils pourront m'acheter mes voitures en masse. Moi, je pourrai produire en masse. Si je produis en masse, je pourrai aller encore plus loin dans cette rationalisation du travail, dans une organisation axée sur le rendement. Cela va me permettre de produire de plus en plus, à la chaîne, en grande série, à moindre coût et cette production de masse, je pourrai la vendre à des salariés qui auront un pouvoir d'achat conséquent et qui pourront faire le bouclage entre production de masse et consommation de masse.

Dans un premier temps, avant la seconde guerre mondiale, Ford a mis ce système en place dans ses usines. Cela n'a pas marché parce qu'il était la seule entreprise à procéder de la sorte. Ceci doit être mis en place de façon collective pour que cela fonctionne et pour que cela crée une dynamique de croissance et de redistribution des richesses beaucoup plus favorable aux salariés. Il a fallu attendre après la seconde guerre mondiale, la période de gloire en quelque sorte des démocraties, pour que justement l'intervention de l'Etat, avec une certaine hauteur de vue, puisse indiquer que tel était l'intérêt général. Le fait d'aller dans le sens d'une augmentation des salaires, d'une redistribution plus favorable aux salariés allait justement permettre la croissance économique beaucoup plus équilibrée avec une justice sociale. Cela a très bien marché jusqu'en 1968 et je dirai que là, dans cette deuxième période du capitalisme, la perte de sens qu'on avait au travail du fait de cette fragmentation,

a été compensée par l'élévation des salaires et des niveaux de vie, masquée par l'amélioration des conditions de vie.

En France, la modération salariale date de 1982-1983 et c'est Laurent Fabius qui est à l'origine de cette décision. C'est là que je pense que cette crise du travail a éclaté au grand jour parce qu'on est allés très loin dans la standardisation, dans la fragmentation, dans la perte de sens du travail. Et, le travail n'est plus compensé par la possibilité de vivre décemment puisque les salaires sont la part complètement secondaire et minoritaire de la redistribution des richesses aujourd'hui donc cette crise en quelque sorte se manifeste au grand jour. Et elle se manifeste d'autant plus que ces logiques se sont étendues au-delà de la simple sphère de la production matérielle, à tout le champ de la relation de service. Et on voit bien comment toute la logomachie managériale et gestionnaire qui exerce une emprise sur tous les champs de travail y compris comme ceux du Soins et de l'Éducation qui étaient restés en dehors de cette imprégnation jusque-là. Vous avez certainement entendu le propos de Vincent de Gaulejac hier qui a dû beaucoup insister là-dessus. Dans son ouvrage, « la société malade de la gestion », est tout à fait sur cette thématique. On peut aussi citer les travaux théoriques de Le Goff sur « la barbarie douce » pour bien repérer comment cette logique managériale s'est imprégnée y compris dans le champ des services à la personne avec le Soins et l'Éducation. Ces champs-là en viennent à être rationalisés sous forme d'opérations codifiées dans des nomenclatures. Je pense que vous êtes de plus en plus confrontés à ça. Et il y a une expulsion de la relation intersubjective, une tentative de la réduire au mesurable, au quantitatif, à l'échelle de la rentabilité et de la performance. Et cela va plus loin, les travaux du philosophe Walter Benjamin ont très bien entrevu ça quand il parle de reproductibilité technique qui devient prégnante dans le monde de l'Art. Cela ouvre la voie à la bulle spéculative autour de l'Art Contemporain. Et finalement, tous les domaines expulsent progressivement le narratif, le symbolique, la parole et se conforment petit à petit à ce paradigme du numérique où l'humain se retrouve remis en cause. Je voulais justement terminer là-dessus pour vous dire que cette marchandisation de l'humain, cette réification de l'humain qui ont été éprouvés tragiquement dans la première moitié du XX<sup>ème</sup> siècle. Ils ont donné lieu à une réflexion au sortir de la seconde guerre mondiale, qui s'est trouvée actée dans la déclaration de Philadelphie en 1944 où on a effectivement pointé les effets paradoxaux du libéralisme quand il en vient à être désarrimé du symbolique et quand il en vient à s'aligner sur la réduction de la valeur au quantitatif.

Cette Déclaration de Philadelphie a été proclamée le 10 mai 1944. Elle figure au pacte du fondement de l'Organisation Internationale du Travail aujourd'hui. Je vous invite à vous référer à l'ouvrage d'Alain Soupiot qui a un petit peu renoué le fil de cette réflexion dans son ouvrage « L'esprit de Philadelphie » avec comme sous titre « la Justice sociale face au marché total » donc on voit un petit peu quelle est la teneur de son propos. La Déclaration de Philadelphie se présente sous forme de Pacte qui vise à placer l'humain et donc le politique en position prévalante c'est-à-dire que la réglementation fondée sur les lois de l'humain doit permettre de contrecarrer la

penne naturelle du capitalisme associé au libéralisme pour opérer un renversement de l'articulation dans un sens qui place le Politique en position dominante par rapport à l'Économie.

Donc on aimerait, et Keynes plaiait pour cela, avoir une organisation sociale dans laquelle la Finance est au service de l'économie et la finalité de l'Économie devant être la Justice Sociale. Vous voyez à quel point on est dans le renversement aujourd'hui où c'est le social qui est au service de l'économie et l'Économie elle-même est au service des intérêts supérieurs de la Finance.

L'humain ne se réduit pas à la marchandise force de travail. Cette déclaration pose la nécessité de la Justice Sociale alors que le libéralisme d'aujourd'hui ne la tient pas pour condition préalable mais comme résultat mécanique de la prospérité économique. Pour les économistes libéraux, la Justice Sociale sera le résultat de la prospérité économique. On voit dans les faits que ce n'est quand même pas très convaincant parce que cela suppose une redistribution et que cette répartition va pas naturellement dans le sens d'une Justice Sociale. Pour terminer, je voudrai citer un propos, puisque j'appartiens à la communauté universitaire qui est aussi complètement étouffée par cette passion comptable, un extrait d'un discours qu'avait tenu la Présidente de Harvard. Aux États-Unis, c'est le modèle libéral qui est prédominant et pourtant, si on écoute bien son propos, je trouve qu'il est tout à fait réjouissant et cela peut être un repère tout à fait intéressant pour retrouver un peu de courage et d'enthousiasme. Elle nous dit la chose suivante : « une Université ne se définit pas en fonction des résultats du prochain trimestre, ni même en fonction de ce qu'est devenu un étudiant diplômé. L'essence de l'Université se joue à l'échelle du savoir qui façonne une vie, qui transmet l'héritage d'un millénaire et modèle le futur. Une université regarde en arrière et en avant d'une façon qui doit entrer en conflit avec les soucis immédiats et les demandes du public. Les universitaires s'engagent de manière intemporelle et nous ne pouvons ni prévoir ni mesurer un rendement.

Nous ne pouvons pas justifier ses efforts en les définissant en termes mesurables et utiles. Nous les poursuivons pour eux-mêmes parce qu'ils incarnent depuis des siècles ce qui fait de nous des êtres humains et pas parce qu'ils améliorent notre compétitivité. Nous avons besoin de nourriture et d'abris pour survivre, d'emplois et d'éducation pour améliorer notre sort. Nous nous efforçons de comprendre ce que nous sommes, d'où nous venons et pourquoi ? Et pour de nombreuses personnes, les quatre années d'université sont hélas le seul moment de cette libre exploration. La quête de sens est sans fin, cela constitue l'essence même des Universités. Par nature, elles favorisent une culture du mouvement et elles favorisent le fait même d'être indiscipliné ».

Donc, je crois que cela concerne l'Université mais on va l'accompagner bien volontiers au champ du Soins et de l'Accompagnement Social. Je crois que si on veut retrouver un petit peu de plaisir dans nos pratiques et ne pas étouffer dans cette logique comptable et quantitative et bien soyons peut être indisciplinés ; et sachant, quoi qu'il en soit,

L'Humain est irréductible, que la part d'Humain est irréductible et que quoiqu'il en soit dans la relation intersubjective, dans le colloque singulier comme disent les psychanalystes et bien c'est toujours l'Humain qui parlera.

### Question ou réaction de la salle.

J'aimerais qu'on se rapproche du terrain et des préoccupations quotidiennes pour interroger quelques points si vous le voulez bien. Vous avez parlé de créativité en termes de travail, vous avez parlé d'Economie, c'est certain et vous avez parlé de concurrence. J'aimerais qu'on puisse, de notre position, réinterroger dans le médico-social, dans le social pouvoir interroger un certain nombre de concepts. Quand on parle de mutualisation des bonnes pratiques professionnelles, c'est séduisant. C'est peut-être ce qu'on est en train de faire ici en réfléchissant et en même temps, quelque part, est ce que ce n'est pas une forme de mise en concurrence en terme de créativité des collectifs de travail ou des travailleurs à titre individuel ? C'est une interrogation.

Autre interrogation, lorsqu'on nous parle d'appels à projet, vu sous l'angle des financeurs, c'est effectivement imposer un carcan technique, financier, dans lequel va devoir se mouler la créativité des équipes, la créativité des porteurs de projet. Vu sous l'angle des financeurs, pas de souci, cela peut s'entendre dans le sens de l'Economie dont vous avez cité. Par contre, lorsqu'il s'agit de fondation, lorsqu'il s'agit de privés, lorsqu'il s'agit d'associations elles-mêmes qui lancent des appels à projet, pour pouvoir remonter les meilleures pratiques, promouvoir, c'est aussi quelque part, peut-être une forme de mise en concurrence. Là encore, reposer la question lorsqu'il s'agit de l'Agence Nationale d'Appui à la Performance, très clairement cela dit bien ce que cela veut dire : on cherche une optimisation. Vous parliez de prix, je parlerai plutôt de coût ; et vu sous l'angle des financeurs publics aujourd'hui qui nous financent, très clairement c'est obtenir le maximum avec l'argent qui nous mettent à disposition voir moins, si c'est possible. La concurrence, c'est important et c'est une réalité dans notre secteur, dans nos secteurs d'activités aujourd'hui. Elle s'appuie principalement sur la créativité des collectifs de travail. Très clairement, aujourd'hui, la réponse à la créativité des collectifs de travail c'est de plus en plus une réponse individualiste. Nous étions en recrutement, il y a quelques jours sur l'association dont je suis Directeur. Un chef de service me dit « moi je compte me mettre à mon compte en tant qu'intervenant social ». C'est la négation même des collectifs de travail, de la pluridisciplinarité. Et aujourd'hui, c'est ce qui se profile. Il existe des modèles qui se développent, ici et là, de travailleurs individuels coupés des collectifs de travail et pour ne pas la citer, il s'agissait de la Protection de la Judiciaire de la Jeunesse. J'aimerais que vous me disiez votre sentiment, Mme France, par rapport à ces rapprochements entre l'Economie au sens macroscopique et ce que nous vivons, nous, au quotidien et d'une certaine manière dans une forme d'indiscipline que vous avez quelque peu préconisée : est ce que ce n'est pas quelque chose comme une forme de désobéissance civique qu'on met en place au niveau de nos collectifs de travail ?

*Je connais moins bien votre domaine pour savoir dans quel sens il faudrait entendre cette forme d'indiscipline. Ce qui est sûr et vous le dites très bien, on voit à quel point cette logique d'optimisation a imprégné toutes les pratiques y compris celles qui se veulent alternatives. On met en avant la créativité et finalement on met en avant cette logique économique, de concurrence, d'optimisation, etc... et aujourd'hui, c'est bien le problème et même sur un plan général, toutes les mobilisations qui se présentent comme alternatives demandent à être examinées de près car souvent elles ne font que servir justement ce dont elles prétendent s'extirper. Là, on est toujours un peu à la limite et c'est ça qui est compliqué. Le rouleau compresseur de cette logique économique, managériale et gestionnaire est tel que finalement, toute pratique qui essaye de faire un pas de côté est très rapidement récupérée. Aujourd'hui, ce n'est pas par l'autorité qui impose de nouvelles pratiques, c'est par la recherche d'un consentement (ce que Vincent de Gaulejac a dû expliquer hier) donc c'est complexe. Jean Pierre Le Goff le dit bien dans « La barbarie douce » : on n'a pas affaire à une autorité et une pratique imposée, il y a une recherche de consentement. La créativité est tout à fait emblématique de cela. La créativité, cela parait beau sur le papier : on va inventer des nouvelles façons de faire, des nouvelles pratiques. On a l'impression de sortir de cette logique d'optimisation et finalement c'est complètement orienté par ce cadre là qui reste le cadre déterminant. C'est pour cela qu'il est très difficile de prendre le contre-pied exact de ce dont on veut s'extirper c'est souvent y revenir d'une manière ou d'une autre. La solution, je crois c'est d'essayer de faire un pas de côté c'est-à-dire se sortir de la dialectique qui est en place que ce soit dans le versant thèse ou antithèse. Comment trouver à faire un pas de côté ? Comment trouver une forme d'indiscipline ? Mais qui ne soit pas rapidement réinscrite dans cette logique là. Vous le dites très bien sur la notion de créativité, c'est tout à fait emblématique de cela. Après, il y a des solutions, elles sont difficiles à trouver et d'autant plus que le collectif se perd. Cette créativité met les individus en concurrence et finalement elle ne va pas dans le sens de retrouver collectivement des pratiques qui ménagent l'humain, la parole et le symbolique.*

### **Question ou réaction de la salle.**

Un aspect non évoqué concernant l'identité des sujets humains dans un rapport de production. On oublie la notion de métier et on oublie la notion de profession. On passe énormément de temps à construire un choix professionnel que ce soit pour les enfants, les adolescents et les adultes. Cela participe à la construction de l'identité. Et cette question là, dans un rapport de production, dans un rapport institutionnel, dans un rapport d'entreprise, dans un rapport économique n'est pas forcément prise en compte et on arrive à un stade aujourd'hui où le caractère identitaire dans les entreprises de tous les métiers se fracasse sur la problématique de l'identité même de l'entreprise. On n'est pas sûr qu'on va rester à la place qu'on occupe durablement. Cela produit un effet psychologique de destruction, en tout cas du désœurement

permanent. Est-ce que cette question est une problématique que vous prenez en compte dans la notion de délitement ?

**Ingrid FRANCE :**

*Le fait de fragmenter le travail, cela produit une manière d'exécuter de façon désincarnée. On est prié de laisser sa question identitaire, la question de l'individu, à côté. On va être transformé en simple exécutant mécanique. C'est là, exactement, l'origine de cette souffrance au travail c'est-à-dire ne pas pouvoir réinscrire le travail dans son cheminement individuel et identitaire, de ne pas pouvoir y trouver une forme d'accomplissement, etc...C'est exactement ce point-là qui est l'impensé de la théorie économique et même de la Philosophie. C'est bien dommage. L'impensé de la pensée économique, on voit bien avec le libéralisme économique que ce n'est pas tellement la problématique. Mais par contre, que ce soit l'impensé philosophique me pose plus de problèmes. Parce qu'il pourrait y avoir un contre balancement par la Philosophie qui se saisirait de cette question du travail. Or, malheureusement, c'est un champ qui a été exclu de cette pensée philosophique. Cela a vraiment marqué durablement la philosophie. La philosophie grecque antique avec ce fonctionnement de la démocratie grecque Athénienne a posé les bases de cela et même c'est pour cela que j'ai pris l'exemple d'Arendt car elle est tout à fait lucide sur ces dérives de la fragmentation du travail. Et en même temps, elle-même, elle n'échappe pas à cette question philosophique de la question du travail puisqu'elle distingue l'œuvre et le travail, la réflexion intellectuelle donc tout ce qui est cheminement personnel et travail.*

**Question ou réaction de la salle.**

J'ai trouvé cet exposé très limpide mais étonné que vous ne parliez pas de l'Economie Sociale et Solidaire qui porte en elle-même des contradictions. Quand je vois que le Crédit Agricole, cela manque de bon sens, se dit de l'Economie Sociale et Solidaire, cela pose question. Il y a quand même des valeurs que porte cette dernière sans être instrumentalisée, récupérée, peut porter une autre éthique. Sans faire de publicité, je pense au niveau politique à « Nouvelle Donne ».

**Ingrid FRANCE :**

*Oui, « Nouvelle Donne », je m'inscris dans cette mouvance-là qui est porteuse d'une réflexion, une réflexion qui n'est pas que critique, qui est porteuse de propositions constructives que l'Economie Sociale et Solidaire, je reprendrai ce qu'on a dit sur la créativité. C'est parfois, un peu à la limite. Il y a des exemples d'associations, de fonctionnement qui sont... ! Il faut se méfier de la logomachie. On met « éco-responsable » à côté de tout et n'importe quoi, citoyen. Il faut voir ce qu'il y a derrière. Est-ce que ce n'est pas un affichage totalement creux sur ces pratiques ? Je me méfie beaucoup quand il y a un affichage et je pense que l'Economie Sociale et Solidaire,*

*réelle et porteuse, c'est celle qui est sur le terrain et qui n'affiche pas de grands discours sur ses pratiques.*

### **Question ou réaction de la salle.**

J'ai une question à laquelle vous n'allez pas pouvoir répondre en 10 minutes mais cela serait intéressant qu'on la reprenne dans une autre journée du M.A.I.S. Dans tout le déroulé que vous avez fait sur l'Economie Libérale, sur tout l'aspect historique, quelle est la place du travail sociale dans tout ça ? Il semble que le travail social est issu du travail salarial qui s'est élaboré au XIXème siècle en contrepoint de cette idéologie libérale. Quelle est la place du travail social encore aujourd'hui quand on entend M. Macron qui ce matin parlait encore pour dire qu'il était tout heureux que le coût du travail ait baissé par rapport à l'Allemagne.

### **Ingrid FRANCE :**

*Vous avez bien écouté France Inter ce matin. C'est vrai et cela pourrait faire effectivement l'objet d'un exposé en soi. Dès l'origine, le travail social et associatifs s'est mis en contre point et s'est organisé en contre point de l'émergence du capitalisme et de cette domination de la pensée libérale. Il faudrait réinterroger ce type de penseurs, je n'ai pas eu le temps de faire ce détour-là, mais c'est tout à fait intéressant via Castel et puis, via ceux qui ont à l'origine réfléchi : Fourier, Saint Simon, etc... Des économistes qui étaient déjà dans la critique par rapport aux classiques anglais. Cela serait tout à fait intéressant de resituer le travail social dès les origines du Capitalisme. Ce qui est intéressant c'est que ce n'est pas une réaction récente, ce n'est pas quelque chose d'inédit et qui a pu prendre des formes différentes au cours de l'évolution du Capitalisme. Donc effectivement, cela pourrait être très intéressant de retracer tout cela.*

### **Question ou réaction de la salle.**

On entend souvent parler autour de nous de la menace de services privés avec des buts beaucoup plus lucratifs que les nôtres, de rentabilité et de profits qui pourraient faire et proposer les mêmes services que nous. Qu'est ce que vous en pensez de votre place ? Est-ce qu'il faut le craindre vraiment ? Si oui, qu'est ce qu'on peut faire pour s'en protéger et continuer à exister ?

### **Ingrid FRANCE :**

*Je pense qu'il est tout à fait important de maintenir ce champ des relations intersubjectives, de Soins, d'accompagnement, etc... hors d'une logique privée. Je crois qu'il y a vraiment à s'en inquiéter. On voit actuellement tout le champ de la Santé basculer dans la sphère privée, en tout cas basculer d'une logique publique vers une logique privée y compris dans les structures et institutions publiques et on*

*voit les ravages que c'est en train de produire. Il n'y a donc pas de raison de penser que cela ne produit pas de ravage dans la sphère de l'accompagnement et de services à la personne. Contrairement à un discours qui nous dit que ce ne serait pas tellement différent, que même les structures associatives sont sujettes à des financements publics et donc à certaines logiques qui, certes, ne sont pas des logiques de profit, mais en tout cas de chiffres malgré tout, je suis assez perplexe.*



## Intervenants





# Publics





## *Ma conscientisation de l'accompagnement à la vie affective et sexuelle en milieu institutionnel*

**Marcel Nuss**

*Écrivain, militant pour les droits des personnes  
handicapées, conférencier*



Bonjour,

Pour moi, l'accompagnement sexuel, c'est l'arbre qui cache la forêt. C'est un peu comme les grelots qu'on met aux pestiférés pour dire « attention danger » et pour permettre à certains de mettre la poussière sous le tapis. Et de la poussière, il y en a dans le milieu médico-social, il y en a même beaucoup...

Il y a le non-respect de la loi du 11 février 2005, ainsi que celle du 4 mars 2002. Et là nous sommes dans du concret. Pourquoi sommes-nous dans du concret ? Parce que parler de la sexualité des personnes handicapées, c'est très porteur. C'est même devenu très médiatique... Cependant, qu'est-ce qu'il y a derrière les apparences ? Il y a le non-respect de l'intimité.

Combien de professionnels oublie que la chambre du résidant est un lieu privé ? Combien de professionnels entrent dans la chambre sans frapper ? Combien de professionnels frappent et entrent sans attendre la réponse, au risque de tomber sur un résidant en train de regarder un film porno ? Car la vidéo porno fait office d'éducation sexuelle et d'exutoire pour un grand nombre de personnes handicapées dans l'Hexagone.

De ce fait, nous sommes confrontés à une vision complètement tronquée de la sexualité dans le milieu médico-social.

Combien de professionnels ne respectent pas leur déontologie ? Pourtant, lorsque l'on travaille dans le milieu médico-social, l'on est censé compenser les déficiences et incapacités spécifiques à chaque handicap. Or, régulièrement, on transgresse cette règle, particulièrement quand il s'agit de sexualité.

J'ai le cas de ce jeune homme qui demandait à son accompagnante de lui placer la main (la main du jeune homme) sur le bas-ventre. Et elle a refusé, car elle savait pertinemment qu'il souhaitait se masturber après son départ. Alors que, s'il lui avait demandé de lui mettre la main sur sa poitrine, elle l'aurait fait spontanément. Dans cette situation, nous sommes face à une forme de maltraitance.

Mais, avant de parler de sexualité, regardons d'abord les problèmes consécutifs à un non-respect de l'intimité des personnes vivant en établissement.

Dans combien d'institutions y a-t-il des lits doubles ? Pourtant, c'est un droit prévu par

Le législateur dans la loi du 11 février 2005, me semble-t-il. Et qui dit couple dit envie de dormir ensemble. Pourtant, dans combien d'institutions ce n'est pas accepté parce que c'est difficile à gérer et gênant de coucher deux personnes dans le même lit.

Il est urgent aujourd'hui de faire un travail de sensibilisation et éducatif des professionnels du médico-social. Car on ne pourra pas reconnaître pleinement et sereinement la nécessité de reconnaître le droit à l'accompagnement à la vie affective, intime, sensuelle et/ou sexuelle de toute personne en situation de dépendance vitale ou de perte d'autonomie qui en fait la demande, si ses droits les plus élémentaires ne sont pas respectés.

Ainsi, dans combien de maisons de retraite aujourd'hui met-on des couches à des hommes pour les empêcher de se masturber ou pour ne pas avoir à les emmener aux toilettes ? Dans combien de maisons de retraite met-on les couples dans des chambres séparées ? Dans combien de maisons de retraite, lorsqu'un homme et une femme expriment l'envie de faire l'amour ou évoquent de façon explicite leurs désirs, sont-ils traités de « cochons » ou de « cochonnes » ? C'est malheureusement authentique. De ce fait, lorsque je dis que l'accompagnement sexuel ce n'est que l'arbre qui cache la forêt, c'est une lapalissade.

Avant tout, nous avons besoin urgemment de faire un travail de réflexion, un travail sur nous-mêmes. Pour moi, il est vital que nous encourageons tous les protagonistes de l'accompagnement médico-social à faire un travail de conscientisation. Ainsi, les professionnels du médico-social devraient se poser certaines questions au préalable.

### **Première question : pourquoi je veux faire ce travail ?**

On ne fait rien par hasard. Je vais le faire pour aider ? J'ai un doute. Ce n'est pas d'aide dont les personnes en situation de handicap ont besoin, c'est d'un accompagnement empathique et de reconnaissance. Or, pour les reconnaître, il faut changer son regard sur ces personnes. Par exemple, combien d'entre vous disent « il est handicapé » ? Je suis désolé, je ne suis pas handicapé. J'ai un handicap. Ce n'est pas la même chose. A partir du moment où je suis handicapé, je me réduis à mon handicap. De même, à partir du moment où il est handicapé, il est réduit à son handicap. Alors que s'il a un handicap, il a une spécificité. Vous êtes blond, vous êtes noir, vous êtes chauve, il a un handicap... Un handicap est un peu plus stigmatisant et contraignant, mais ce n'est pas une fatalité. On peut vivre avec un handicap à condition que le regard qui se pose sur la personne « porteuse » d'un handicap soit incarnant ; hélas, il est fréquemment désincarnant, donc déshumanisant. On ne pourra pas changer les regards si on ne change pas le vocabulaire : j'ai un handicap, je ne suis pas handicapé. De même, je refuse d'être pris en charge, en revanche, je veux bien être pris en compte. Un travail sémantique est essentiel ; car c'est grâce à l'emploi d'expressions adéquates que nous ferons évoluer les esprits et les regards.

## Deuxième question : qu'est-ce-que j'attends de mon métier ?

On en attend forcément quelque chose. A mes yeux, la gratuité n'existe pas. Au minimum, nous attendons du plaisir, éprouver du plaisir à ce que nous faisons et/ou donnons. C'est donc important de savoir ce que l'on attend de la profession dans laquelle nous nous engageons.

## Troisième question : quelles sont mes limites ?

Nous avons tous des limites et dans le milieu médico-social, les professionnels sont constamment mis face à leurs limites ; c'est évident. L'autre est un miroir qui nous renvoie à nous-mêmes, à nos capacités et à nos incapacités, l'autre est un vecteur de dépassement, mais aussi de culpabilisation. Par conséquent, quelles sont mes limites ? Cependant, trouver ses limites c'est une chose, il faut aussi être capable de les reconnaître ouvertement, être en mesure de dire : « Je ne peux pas », « Je ne peux pas aujourd'hui », « Je ne veux pas » ou « Je ne suis pas bien ». C'est le meilleur moyen de couper court aux malentendus. Or, dans le milieu médico-social, les malentendus et la culpabilité sont légion. Pourtant, l'incapacité d'admettre ouvertement ses limites génère très souvent de la maltraitance réciproque. Car le non-dit tue et il tue particulièrement dans le milieu médico-social.

## Quatrième question : quel est le rapport à mon corps, le mien et celui des autres ?

Par exemple, quand je prends ma douche, je ferme la porte de la salle de bain ou je la laisse ouverte ? On peut rentrer dans la salle de bain, pendant que je me douche, comme on veut ou on ne peut pas ? Parce que, si je ferme la porte pendant que je fais ma toilette, pourquoi je trouve normal de doucher un résident en laissant la porte ouverte ? Lorsqu'on travaille dans le milieu médico-social, on devrait avoir comme adage et règle éthique : ne fais pas à ton prochain, ce que tu n'aimerais pas que l'on te fasse. Il y aurait beaucoup moins de maltraitance. En effet, soit on respecte ce précepte et on traite l'autre comme un sujet de soins, soit on le néglige et on se comporte avec lui comme s'il est un objet de soins. À l'APPAS, nous avons des demandes typiques de personnes qui n'ont été que des objets de soins toute leur vie. On peut donc pousser des hauts cris, sous prétexte que nous serions une porte ouverte vers la légalisation de la prostitution, mais il n'y aurait pas l'APPAS s'il n'y avait pas d'objets de soin.

## Enfin, cinquième question, celle qui est la plus délicate : quel est mon rapport à ma sexualité et à celle d'autrui ?

Sans cette réponse, comment accompagner sereinement des personnes handicapées adultes ? Si je suis mal dans ma sexualité, si je suis frustré, est-ce que je suis en capacité d'entendre les frustrations de la personne que j'accompagne ? Si je suis mal dans ma sexualité, comment vais-je vivre une toilette où la personne que je lave a brusquement une érection ? C'est fréquent quand on exerce dans le médico-social, c'est humain. Est-

ce que je vais me sentir concerné(e) ? Comment je vais le ressentir ? Si je suis bien dans ma tête et dans mon corps, je l'appréhenderai comme une réaction naturelle. Si je suis mal dans ma tête, ça va être vécu comme une agression. Par conséquent, il est aisé de comprendre pourquoi l'accompagnement sexuel est l'arbre qui cache la forêt. C'est aussi une loupe grossissante de notre hypocrisie dogmatique, de notre puritanisme franco-français, de notre moralisme idéologique. Soyons clairs : en France, nous avons un gros problème avec les libertés individuelles – avec l'accompagnement sexuel bien sûr, mais également l'IVG, la PMA, le suicide assisté... Dès que nous sommes face aux libertés individuelles, immédiatement un mur d'intolérance est érigé. Pourquoi ce qui est possible, depuis des années parfois, dans de nombreux pays d'Europe et d'ailleurs – 1980 en Hollande –, est impossible en France ? Impossible entre guillemets, parce que l'APPAS aura tôt ou tard gain de cause. Je vous le garantis. Je n'abandonnerai pas avant que le cœur ait eu raison de la morale. Parce que l'humanisme, la tolérance et l'amour du prochain ont toujours gain de cause, un jour ou l'autre.

Je me suis engagé en faveur de la reconnaissance de l'accompagnement à la vie affective, intime, sensuelle et/ou sexuelle, il y a 10 ans. Ça fait 10 ans que je milite pour que l'accompagnement sexuel devienne une réalité dans le pays des droits de l'Homme et du Citoyen. J'ai créé une association en 2013 parce que personne, en France, n'a le courage d'assumer ce que nous faisons, c'est-à-dire entre autres former des personnes volontaires pour être accompagnant(e)s sexuel(le) et les mettre en relation avec des personnes « handicapées » qui en font la demande. De ce fait, je suis désolé de vous apprendre que vous avez devant vous un proxénète bienveillant, aux yeux de la loi. C'est terrible, je tremble... Ce qui me rassure, c'est qu'il n'y a aucune prison pour m'accueillir, à l'heure actuelle... Blague mise à part, je ne cèderai pas devant le non-respect des libertés individuelles.

Cependant, mon militantisme a beau être ce qu'il est, si les professionnels ne se remettent pas en question, s'ils ne font pas un travail de conscientisation, s'ils n'encouragent pas les personnes en situation de handicap à faire également un travail de conscientisation et si nous ne mettons pas en place un travail éducatif en direction des professionnels, des personnes « handicapées » et de leurs parents, l'APPAS sera limitée par sa force de persuasion. Nous ne pouvons pas faire à la place des autres, mais avec les autres. Il n'y aura pas d'évolution tangible si on ne s'y met pas ensemble.

Nous sommes tous concernés par la question du respect de nos libertés. C'est quoi l'amour de l'autre ? Jusqu'où suis-je prêt à aller pour défendre mes convictions et par amour de mon prochain ? Car il ne s'agit pas d'être pour ou contre, il s'agit de respecter le libre choix de tout un chacun, tant que ce choix n'enfreint pas la liberté de l'autre. Il ne s'agit pas d'avoir la vérité mais de défendre sa vérité. L'accompagnement sexuel ce n'est pas la solution, c'est une solution, une parmi d'autres. A ce titre, elle doit être respectée. Nous n'avons pas forcément besoin de comprendre pour accepter et respecter des choix différents des nôtres. On ne peut pas tout comprendre. Pour

ma part, il y a certaines formes d'avortement que je ne comprends pas mais que je respecte parce que je ne suis pas dans la tête de la personne qui a fait ce choix.

Ce qui est terrible avec l'intégrisme, de quelque nature qu'il soit, c'est qu'il est terriblement handicapé. Pour le coup, il est handicapé, il n'a pas un handicap. Il est sourd et aveugle. Donc, à nous d'essayer d'ouvrir les yeux à ces personnes handicapées très particulières et si courantes, à nous de faire adopter notre vision de la démocratie, de la liberté et des libertés individuelles.



## Soirée festive





## Expo SAJ ARIA



*Créer un texte, un dessin et être aidé pour le réaliser est un plaisir.*



*Passer du temps avec des amis, tout en me détendant.*

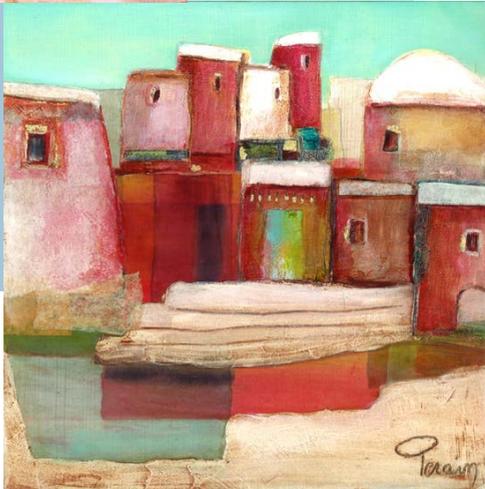


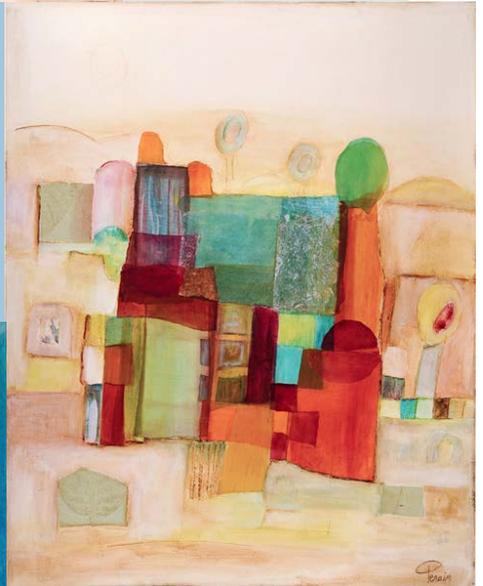
*Sortir de chez soi pour voir autre chose, découverte de nouveaux lieux.*





Expo peinture  
Laurence Perrin







## **Une envie de lui tordre le cou... et réflexion sur le plaisir au travail**

*Aurélié MARTIN ET Philippe PAUZET - Région Languedoc Roussillon*

2013 : les JNF se déroulaient au bord de la mer, du côté de la Grande Motte et venaient réaffirmer la présence du M.A.I.S. dans la région Languedoc-Roussillon.

Après une telle expérience extrêmement riche mais aussi épuisante pas simple de remotiver les troupes... les collègues de Grenoble vous n'avez rien entendu...

L'annonce du thème des JNF de Grenoble a suscité au sein du Comité de pilotage (COPI) Languedoc-Roussillon de multiples interrogations, en passant par, je vous l'avoue, d'un « Waouh ils sont courageux » à « ils sont fous ! ».

Effectivement les débats qui en suivirent et les questions soulevées nous ont amenés à nous dire « pourquoi n'ouvririons-nous pas la réflexion lors de nos journées annuelles ? », volonté affirmée donc de se caler sur les JNF 2015.

La notion de plaisir dans la relation d'accompagnement serait-elle à considérer uniquement sous un aspect négatif au vu de la souffrance et du désarroi des personnes que nous accompagnons ?

Que pouvons-nous dégager comme piste de travail, de la tension que véhicule cette notion dans le monde de l'accompagnement ?

Souvent lié à la concupiscence (désir sexuel) mais aussi aux passions incontrôlées, le plaisir semble mal perçu. Le désir n'est-il pas moteur dans la démarche éducative, de par l'énergie qu'il dégage ?

Est-il à négliger, inhiber, dans notre accompagnement ?

Y-a-t-il nécessairement opposition entre démarche éducative et notion de plaisir ? Mais de quel(s) plaisir(s) parlons-nous... du besoin vital de se nourrir, au plaisir de déguster un plat et de partager ce moment, en passant par le plaisir de se réaliser, de réussir dans la démarche engagée.

Si le plaisir n'est pas le moteur premier dans notre accompagnement, quelle place occupe-t-il ? Tout est question d'équilibre...

Cette journée a été animée par M. Bruno MANFREDI, Psychologue clinicien.

Si au départ notre volonté était de nous décaler du versant psycho/psychanalytique et d'aller du côté de la sociologie ou philosophie nous avons eu du mal à avoir des réponses positives... Un thème qui effraie ?!

Un apport qui a donc au final été du côté de la psychologie et la psychanalyse, où notre intervenant s'est inspiré de vignettes cliniques envoyées préalablement par des professionnels. Aller du particulier au général, c'est-à-dire de la clinique à la théorie.

« Aborder la question du plaisir », il a trouvé ça osé, provocateur et très intéressant dans le contexte actuel.

« Comment travailler sans plaisir? S'il faut se coltiner quelque chose de lourd, ça va être difficile car il faut travailler avec la relation, les gens. Pas sûr que plaisir et travail aillent bien ensemble... Officiellement c'est hors sujet. Du coup comment on aborde le sujet? Pas par le plaisir... Si on commence à parler du symptôme, on a des résistances... Parler plaisir dit désir... sexualité et là c'est fini, tout se ferme. Comme dans le cas d'un deuil, on ne peut pas aller directement à l'essentiel ».

Notre souhait, évoquer les petits riens de notre quotidien qui nous transportent eux et nous, qui nous donnent le sourire, font trace et confirment, répondent à la question de pourquoi nous sommes là, à côté d'eux.

C'est ce qui ressort dans les vignettes : qu'est-ce qu'on fout là ? Comment dégager un espace suffisamment plaisant et satisfaisant pour ne pas

gripper la relation ? (Il ne faut pas avoir peur de la relation qui conduit à l'échec car c'est là où la relation devient vivante. Sans comprendre ce qui se joue, ça se joue quand même. L'humain ne fonctionne pas en ligne droite.)

La retranscription de cette journée va se retrouver dans quelques jours sur le site, je vous invite donc à la consulter.

Nous n'avons pas résisté au plaisir de vous lire deux vignettes. Faire lien avec notion d'écriture et l'intervention des collègues.

### **Vignette 1 : Une envie de lui tordre le cou...**

De l'attroupement devant le local aux volets verts, émerge un homme aux cheveux en bataille, Mathieu se redresse d'un coup et me lance un grand bonjour que j'attrape au vol. Juste à côté de lui Grégory, la casquette vissée sur la tête, aux doigts jaunis par la nicotine, me tend la main pour me saluer à son tour. Sylvain, lui choisit l'humour, une pirouette au sujet de ma jupette. Juste derrière lui, Patrice, vêtu de noir, droit comme un I, ne dit rien, je le salue.

Qui sont ces hommes ? Ils ont entre 25 et 55 ans et je les rencontre tous les jours au sein du SAVS dans lequel je travaille. Ils sont dix et nous, nous sommes deux. Deux éducateurs qui interviennent au travers d'accompagnements spécifiques et modulables.

12h07, Patrice passe au bureau nous souhaiter un bon appétit et nous dire au passage que « c'est terminé, il part à Bordeaux ou Poitiers, nous dormons... »

13h38, il revient porter sa quittance de loyer, nous discutons de ce qu'il est venu déposer tout à l'heure, il part apaisé.

14h52, alors que je suis occupé avec une autre personne, il entre, claqué la porte, me fixe et commence à déverser un flot de paroles inaudibles, nous prendrons un temps ensemble.

16h44 ; je l'aperçois par la fenêtre aux carreaux un peu sales, il revient... mon corps se crispe, je souffle... je suis à bout, rien de ce que je propose, nous proposons, ne fonctionne. Je suis enfermée dans cette relation, en difficulté face à cette présence, omniprésence... j'ai envie de lui tordre le cou ! La colère monte, mon souhait, désir... qu'il parte loin, oui à Bordeaux ou Poitiers, je ne le supporte plus ! Et supporte, encore moins, d'avoir ce sentiment à son égard. Moi, professionnelle pour qui les mots rencontre, relation, accueil sont les pierres angulaires de mon travail. Submergée, je ne parviens plus à l'écouter, différer... Sentiment que je touche mes limites... je m'essouffle mais certainement, lui aussi. Comment remobiliser mon désir et dépasser cet insupportable pour aller du côté d'un praticable ?

Quelques jours plus tard, je profite d'un rayon de soleil devant le bureau. J'aperçois Patrice au bout de la rue, il arrive. D'un pas immuable, les mains au fond de ses poches, il se déplace dans une rigidité désarmante qui m'a toujours interpellé. Paradoxe de la situation, il est dépassé par une ribambelle de jeunes qui courent à grandes enjambées, zigzagants sous le poids de leur cartable. Arrivée à ma hauteur, la discussion s'engage sur ce que nous venons de voir. « Je vais les

faire courir moi et toi aussi je vais te faire courir ! »

Ma réponse fuse, sans aucune hésitation « Pourquoi pas, tu as une paire de baskets ? ». Usée, il ne m'étonnait plus et à ma grande surprise, il m'a médusé par son oui ! Le rendez-vous est pris pour le lendemain, il s'avérera hebdomadaire.

D'un face à face devenu impossible et angoissant, le jogging a permis un regard oblique. Un positionnement différent où le lien se restaure au fil des foulées. De petites foulées, entrecoupées de moments de marche nous sommes arrivées après un an à un rythme de course soutenu. Verrouillé, engoncé dans ses habits sombres, Patrice est là en mouvement. Le manque d'oxygénation a fait place à de grandes respirations « détoxiquantes ».

Mon étonnement ne vient pas uniquement du fait que mon envie de « meurtre » n'est plus et du retour à une bonne conscience ; mais plus du fait que l'acte que je propose témoigne d'un professionnalisme indispensable dans mon travail face à ces adultes qui ont du mal à structurer leur pensée, à exprimer et gérer leur souffrance.

Cette médiation, « trouvaille miraculeuse » saisie de manière fortuite, a permis de créer, recréer un espace d'accueil, une scène où il est. Il a souvent à la fin du parcours un air victorieux, enthousiaste et un sourire, si rare, se dessine sur son visage.

Un rendez-vous qui vient nourrir son lendemain, ankylosé par une routine aussi enfermante que sa psychose. Un espace-temps où il prend du plaisir,

où son désir s'inscrit et où moi aussi j'y trouve mon compte. Je prends plaisir à être là et partager ce moment. Cet acte posé suppose une prise de risque. Risque d'une relation privilégiée avec moi où je dois avoir en tête le sens de l'action engagée.

Si je suis là à écrire, c'est que cela m'aide à prendre du recul et témoigne de ma pratique. Une pratique faite de savoir-faire mais aussi et surtout de surprise que nous devons attraper au vol, faisons preuve d'imagination, ne soyons pas simples exécutants comme on nous pousse aujourd'hui à l'être, prenons des risques. Je me tiens prête à accueillir la moindre découverte, cela n'est pas toujours simple, parfois épuisant, mais j'adore me réjouir et goûter l'instant pour ce qu'il m'offre, nous offre.

Aurélie, éducatrice

## **Vignette 2 «réflexion sur le plaisir au travail»**

Parler de plaisir dans le travail social a longtemps été pour moi un sujet tabou. Ce sentiment pouvait-il être ressenti, évoqué et partagé devant la souffrance des personnes, leur précarité, leur mal-être, leurs difficultés passées, présentes...?

J'ai déjà mis longtemps avant de parler de satisfaction dans mon travail, l'expression était discrète, murmurée comme si nous ne pouvions jamais éprouver un contentement, un peu de fierté d'avoir réussi à améliorer les conditions de vie, à faciliter des échanges, à restaurer une meilleure image, à permettre un accès aux soins, à écouter une détresse...

Toutes ces actions auprès d'une personne pour l'aider à changer, vivre mieux, retrouver de la dignité à travers la rencontre et la relation qui se construit au fil du temps.

J'ai appris à être d'abord un peu satisfaite de l'évolution d'un parcours de vie puisque notre accompagnement dure des années.

Puis la reconnaissance de cette satisfaction avec mes collègues de travail m'a amené à apprécier des moments, à les accepter et à parler de plaisir.

Le plaisir de retrouver des personnes accompagnées après un temps de vacances.

Le plaisir d'un «merci, vous m'avez beaucoup aidé».

Le plaisir de convaincre quelqu'un à partir en séjour pour rompre son isolement et vivre autre chose.

Le plaisir d'avoir permis à une personne de partir en vacances en Algérie pour retrouver sa famille d'origine qu'elle n'avait pas vue depuis 20 ans.

Le plaisir de se retrouver tous ensemble dans la cuisine pour boire le café le matin. Le plaisir de préparer le repas de Noël et de vivre un moment de convivialité tous ensemble avec les personnes accompagnées.

Non seulement le plaisir aujourd'hui il existe et je sais le partager, l'apprécier, mais je pense que la notion de plaisir dans le travail social devrait être un objet d'étude dans les centres de formation.

*Une éducatrice en SAVS.*



## II Groupe d'écriture de La région Centre

*Elsa FOUCHER - Région Centre*

Je n'ai pas l'habitude de prendre la parole devant autant de public... et quand Emilie du COPIL m'a demandé d'intervenir j'ai d'abord dit «NON» en me disant que des «têtes pensantes» étaient plus douées que moi. Ah, cette foutue confiance en soi... ça parle peut-être à certains d'entre vous.

Et puis je me suis dit qu'il y avait peut-être quelque chose à y gagner. Que l'expérience des uns pouvait permettre à d'autres de PRENDRE LE RISQUE, d'OSER et de CREER. Et ces 3 mots résument finalement pour moi ce que M.A.I.S. défend dans le travail social.

Je suis éducatrice spécialisée depuis un an en Foyer de Vie après avoir travaillé plusieurs années dans des services d'accompagnement. Et je suis administratrice Région Centre M.A.I.S. depuis 2012 après les JNF à Orléans sur la thématique des solidarités.

Nous faisons en sorte que des choses existent depuis plusieurs années en Région Centre pour permettre qu'existe entre professionnels l'échange et la réflexion autour de nos pratiques (rencontres régionales, mardi M.A.I.S. sur des thématiques).

Mais il y a un an j'ai eu envie et, peut-être besoin, de proposer «un groupe d'écriture». (La souffrance peut amener, afin de retrouver du sens, du plaisir à ce que l'ont fait, ce que l'ont vit, à la création)

Voici le texte que j'ai écrit pour inviter quelques professionnels à me rejoindre:

«Le constat est que nous échangeons entre nous (partenaires, amis, éducateurs..., des mêmes choses, des mêmes ressentis, des mêmes souffrances, des mêmes peurs sur l'avenir de notre travail et des conditions d'accompagnements des personnes. Alors que nous ne travaillons pas dans les mêmes lieux, associations... Nous ne pouvons pas continuer à en parler simplement entre nous, simplement à l'oral, sans trace, sans mouvement, sans lien et que chacun reparte ou non dans sa boutique en serrant les dents, les poings, où en se demandant tous les jours si continuer dans ce secteur est la bonne solution. Il faut décrire, écrire sur ce que nous vivons. Sur ce que les personnes vivent. Ce qu'est notre métier et ce qu'on souhaite qu'il continue à être même, si le train d'une évolution est en marche.»

Ce groupe s'est construit avec des militants qui ont œuvré ou œuvrent dans différentes instances associatives, syndicales, de proximité, mais ces instances ne sont plus animées de réflexion, de créativité et de construction. Nous voulons par l'écrit aller au-delà de slogans. Rentrer davantage dans la profondeur de l'écrit en décrivant notre pratique professionnelle.

Au départ, quatre, puis maintenant, six professionnels, d'horizons différents (protection de l'enfance, handicap, étudiante en formation).

A la différence des espaces-temps jusque là proposés dans la région, celui-ci ouvre à des travailleurs sociaux autres que les SAVS, SAMSAH, GEM. Nous avons fait le choix de nous réunir en dehors de notre temps de travail ce qui nous donne aussi une certaine liberté d'expression. Les deux ont selon moi besoin d'exister.

Nous nous sommes questionnés sur ce qu'était ce groupe ? Est-il rattaché aux syndicats ? Est-il rattaché à M.A.I.S. ou est-ce la formation d'une autre organisation comme par exemple l'association ABREASS sur Rennes ? (cf. charte de l'association) [www.abreass.fr](http://www.abreass.fr) Une association qui écrit notamment la revue « Contrepoint ». (Présents aux JNF 2014)

Les JNF 2014, « p(o)sons la clinique de l'accompagnement », ont remué plus encore nos consciences, ont mis en exergue notre désir d'écrire entre les lignes déjà présent.

Nous convenons que ce groupe a souhaité être rattaché à M.A.I.S. afin d'être plus facilement identifié, identifiable. Notre secteur a déjà des difficultés de part

ces formes associatives multiples. M.A.I.S. fonctionne déjà via un réseau de professionnels. Ce groupe d'écriture s'inscrit dans les valeurs associatives de M.A.I.S. Ce qui nous rassemble ce ne sont pas nos idées politiques, syndicales, mais bien une réflexion autour de ce qui anime nos pratiques professionnelles, notre secteur social.

Chacun peut écrire librement sur ce qu'il veut en lien avec sa pratique professionnelle. Nous ne savons pas ce que nous ferons de ces écrits qui appartiennent à l'auteur. Nous évoquons des pistes possibles même si ce groupe ne sait pas vraiment encore où il va. Site/news letters M.A.I.S. ?, liens avec d'autres collectifs de réflexions tels que « L'appel des Appels », « Avenir Educ's »... permettant la rencontre avec de jeunes professionnels se questionnant également sur l'avenir du métier.

Ce groupe permet à chacun de pouvoir écrire, se poser en posant des mots autour de sa pratique professionnelle, de l'évolution du métier...

«A plusieurs le plaisir n'est jamais solitaire». L'idée est de lire chacun les textes des autres et d'exprimer ce que ça nous évoque, sur quoi la personne peut peut-être davantage appuyer, ce qui fait sens ou non, sur ce qui est compréhensible ou pas... afin de permettre à la personne de faire évoluer si elle le souhaite son écrit.

L'objectif, le sens de ce travail (à raison d'environ une fois tous les 2 mois) s'affinent au fur et à mesure de nos échanges. Nous nous rendons compte que ce groupe, outre celui d'écrire nous rassemble, nous rassure et permet aussi par le plaisir qu'il nous procure,

l'émergence d'autres créations, d'autres envies.

### **Pour illustrer actuellement où nous en sommes : texte de Tumata**

Tu roules des chaussettes, je roule des chaussettes, nous roulons des chaussettes...

«Viens Yohan je t'emmène chez l'opticien.»

Le vendeur nous largue devant les 6 modèles entièrement remboursés par la CMU car d'autres clients, prêts à mettre 249€ dans 20g de verre et plastique l'attendent peut-être.

Yohan tourne dans le rayon. Son regard ne s'arrête sur rien. Je sens son exaspération monter et le moment venir très prochainement où il va renoncer et me dire qu'on repart... sans lunettes.

«Monture en plastique? En métal? Rondes? Rectangulaires? T'as une idée de ce que tu veux?»

Zéro idée. Il ne sait pas ce qu'il aime, quelle sera la paire de lunettes sur son nez pour les deux prochaines années.

«Bon, qu'est-ce que tu n'aimes pas?»

On avance. Mais Yohan hésite à essayer des lunettes. Il n'ose pas se regarder dans le miroir, encore moins me montrer. J'ai le sentiment qu'il se sent tout nu sans ses lunettes habituelles.

Je tourne son visage vers moi, doucement. Je le regarde avec toute la bienveillance dont je suis capable. «Tu as un visage fin, il te faut des lunettes pas trop grosses. Tu veux bosser dans le bâtiment. Des lunettes solides conviendraient bien.»

Trois magasins plus tard et toujours le même accueil écœurant réservé à ceux qui n'apporteront pas une grosse plus-value au magasin, il finit par trouver.

Nous avons passé deux heures ensemble. Je le laisse entre les mains d'un vendeur pour finaliser le devis. Je lui propose de me rejoindre ensuite car nous avons aussi des courses à faire pour le groupe, toute la vaisselle ayant été cassée lors du dernier incident.

Lorsqu'il me rejoint, il me dit: «pourquoi tu es si gentille aujourd'hui?»

Avec assurance je réponds «je ne suis ni gentille, ni méchante. Soit tu es dans la règle, soit tu ne l'es pas.»

Alors que je pense : «je suis une grosse nulle, tu avais besoin de moi depuis un mois, d'être soutenu, pour ces lunettes et je ne l'ai pas vu. Combien de choses n'ai-je pas vues encore? Combien d'assiettes a-t-il fallu que tu casses pour que j'e m'en aperçoive?»

C'est fragile, comme toujours. Ce jeune homme a accepté de me faire confiance et de se montrer démuni devant moi.

Je me fais la réflexion suivante : «il a besoin qu'on fasse ensemble le choix de sa paire de lunettes et moi j'ai besoin qu'on construise ensemble un groupe accueillant qui sera en mesure de les tirer vers l'autonomie. Sans son aide, j'aurai beau être une éducatrice expérimentée, solide, engagée, je n'arriverai à rien.

Nous avons peu de temps devant nous et seule, à chaque service, j'ai peu de temps à consacrer à chacun. Leur majorité et donc la fin de leur accompagnement par mon service, est proche. Je dois faire taire mon impatience et ma révolte pour leur laisser le temps de s'installer sur leur nouveau lieu de vie. Je dois réapprendre à rouler des chaussettes avec eux avant de pouvoir les lancer sur des démarches pour construire leur avenir, pour construire une petite place dans la société à laquelle ils appartiennent.

*Tumata LEMAIRE, Educatrice en MECS*



## Comment vit et comment travaille un groupe M.A.I.S en région

*Pierre Yves PEILLON - Région Rhône-Alpes*

Le travail sur la thématique, pour la région Rhône-Alpes, vous l'aurez compris, ce sont ces deux journées et demie que nous sommes en train de passer ensemble et je n'aurai pas la prétention de rajouter quelques mots là dessus, j'en serai bien incapable. En revanche, je voulais insister sur autre chose, il s'agit de l'importance du travail en régions. Comment fait-on à M.A.I.S., comment l'animation régionale se met-elle en place ? Roger a dit tout à l'heure que ...

Non, avant je vais quand même remercier les collègues des régions qui viennent de prendre la parole parce que, peut-être que c'est la fatigue, mais je suis à chaque fois très ému lorsque j'entends ces petites vignettes cliniques et c'est très dur de parler après tout ça parce que ... voilà ... « ça dresse les poils ».

Je reviens à mes petites histoires sur le travail en région. Je pense et je ne suis pas le seul à le penser à M.A.I.S., mais sans toutes ces petites mains qui font le travail en région, M.A.I.S. ne pourrait pas exister. Tous ces gens qui se retrouvent comme ils peuvent et ne sont pas des têtes pensantes (j'ai entendu ce mot tout à l'heure), mais des éducateurs de terrain,

des conseillères en économie sociale et familiale aussi, mêmes elles (huées dans la salle), des AMP, enfin tous ces gens qui bossent au quotidien avec les personnes qu'on accompagne, qui ont parfois un peu de mal à écrire, à rédiger, à se retrouver et qui sont parfois obligés de se battre (mais pas toujours) avec leur hiérarchie, pour trouver ce temps afin de formaliser des choses ensemble. Nous, en Rhône-Alpes, on est un petit groupe d'une quinzaine de personnes.

Ce groupe s'est formé suite aux JNF qui ont eu lieu à Aix-les-Bains, je crois que c'était en 2007. De cette époque, il ne reste qu'une seule personne dans le groupe de pilotage, il s'agit de Catherine Planche. Ça veut dire qu'il faut du sang neuf, des idées nouvelles, il faut que ça brasse. M.A.I.S. c'est un Mouvement. Il faut que ça bouge, que ça avance. Des fois ça se plante un peu dans l'mur, mais ce n'est pas grave, on contourne et on repart à côté. Je veux insister sur le fait que nous sommes un groupe ouvert, que sans vous, sans votre présence ici et sans nos petites instances de réflexion en région, on ne fait pas grand-chose. Donc, depuis 2007, on est reparti de pas grand-chose. On s'est rencontré régulièrement, une fois par mois en gros, un peu plus pour

organiser ces Journées Nationales. Ça prend clairement un peu plus de temps mais c'est vraiment « chouette » à faire. On a, pour faire cela, besoin du soutien de nos « boutiques », de nos associations. J'entendais Elsa dire qu'ils avaient choisi de se retrouver en dehors de leur temps de travail, toutes les régions ne font pas forcément comme ça. Nous en Rhône-Alpes, on est quasiment tous en temps de travail quand on se rencontre pour M.A.I.S.... « et plus si affinités » c'est-à-dire que si on déborde, on ne joue pas la montre, on est content de se retrouver pour bosser ensemble et ça ce n'est pas « facturé » à nos employeurs. Mais tout cela ça se travaille, c'est-à-dire qu'on ne va pas débarquer comme ça devant son « patron » en disant « coucou, je vais à M.A.I.S.... ». Ça fait souvent un petit peu peur tout ça, donc ça se travaille en équipe, ça se réfléchit. Nous à M.A.I.S., on peut vous aider à rencontrer vos directions. Je sais que Roger, le CA se déplacent aussi pour travailler ces questions au sein des équipes. Bref, même si ce matin c'est vrai qu'on est un peu fatigué, je peux vous garantir que ça bosse et que ça bosse sérieusement. Et ça c'est un petit plus pour notre quotidien professionnel, on a besoin de ça pour avancer.

Alors depuis 2007, on fait quelques journées en région, notre rythme à nous il est peut-être un peu poussif, un peu lent, j'entends qu'ici ou là il y a des lundis M.A.I.S., des mardis M.A.I.S.... des jeudis M.A.I.S. un peu partout, mais nous notre rythme il n'est pas mensuel ni encore moins hebdomadaire, on avait plutôt l'habitude de faire une à deux journées en région par an, voire trois les grandes années, mais c'était

il y a longtemps. Là, avec les Journées Nationales, on s'est un peu calmé. Sur ces dernières années, j'avais noté quelques thématiques que nous avions abordées : « le lien d'accompagnement, comment penser la fin ? » ça fera peut-être écho à ce qui viendra l'année prochaine, on en reparlera plus tard. On avait Ingrid France qui était venue nous voir, qui était là hier et qui avait bossé avec nous sur l'aspect économique des fins d'accompagnement. Il y a quelques années aussi, nous nous étions aperçus, nous les travailleurs sociaux, de nos lacunes en informatique. Ça commence à changer sérieusement. Nous avions fait, à l'époque, une journée régionale de formation qui s'était appelée, « le travailleur social à l'épreuve de l'outil informatique ». Comment se saisit-on (ou non) des ordinateurs, de l'Internet et des logiciels de « gestion des usagers » ? Nous sommes aussi interpellés régulièrement par des personnes que l'on accompagne pour de petits coups de main afin de dépanner un ordinateur, installer une connexion Internet, éradiquer un virus informatique qui ralentit une machine, etc ... La dernière journée que nous avions organisée en région s'intitulait : « handicap et parentalité : l'(A)normalité d'être parent ». C'était pas mal aussi. Beaucoup d'autres rencontres que je n'énumérerai pas ici à défaut de m'en souvenir sur l'instant. (...)

Après les Journées Nationales de Formation, le comité de pilotage a la fâcheuse tendance à s'essouffler, voire s'effondrer ... Grosse fatigue. En Rhône-Alpes, cette année, nous allons, afin d'éviter cette déprime, essayer d'embrayer rapidement sur de nouveaux projets afin de remettre en marche une

dynamique de travail. Tout d'abord, nous avons un incontournable ... il s'agit de produire les actes de ces journées. C'est un gros travail de retranscription, d'écriture et de relecture. Mais nous souhaitons aussi retravailler très vite sur de nouvelles journées en région. Et d'ores et déjà, je suis en mesure de vous annoncer une rencontre (tous à vos calepins) pour une séance débriefing au lac d'Aiguebelette le lundi 28 septembre 2015. Notez-le tout de suite comme ça vous pourrez rentrer dans vos « boîtes » en disant « j'ai un truc le 28 septembre ». On communiquera avec vous évidemment avec les outils modernes dont M.A.I.S. s'est doté. Ça veut dire qu'on vous enverra un mail avec les horaires, les tarifs ... C'est un moment plutôt sympa. Le matin, on fait un débriefing sur ces journées, on mange ensuite dans un restaurant au bord du lac, c'est chouette, on peut même aller se tremper les pieds dans l'eau (mais ça faut pas le dire), et l'après-midi on bosse sur les perspectives. Qu'est-ce qu'on fait ? Qui reste ? Qui s'en va ? J'insiste là encore sur cette notion de groupe ouvert, dans lequel vous êtes les bienvenus afin d'apporter des idées nouvelles, des énergies nouvelles. Et je pense que cette notion d'ouverture est valable pour chaque région, pas seulement pour la région Rhône-Alpes. Pour ceux qui étaient présents à l'A.G. hier, vous avez pu voir que certaines régions n'avaient pas de représentation M.A.I.S. et c'est très dommage. Parfois, il y a des administrateurs, qui font un super boulot, mais moi je milite pour la présence d'animateurs et d'équipes fortes qui font un gros travail très en lien avec le terrain et les équipes de professionnels. Tout ça, c'est du boulot, mais ce sont aussi de « sacrés bons moments ».

Mon propos était un peu décousu. Je m'en excuse, mais j'espère que vous aurez compris le message. Je vous remercie.

**Roger DROUET - Président du M.A.I.S. :**

Merci Pierre-Yves, il n'a pas tout dit... mais bon... encore quelques années et tu feras un bon président Pierre-Yves. Je vais te travailler, je vais te travailler au corps. Vous voyez la diversité des pratiques, la diversité des fonctionnements. Chaque région est autonome. On va dire ça comme ça. Moi qui viens de Bretagne ça a du sens. On n'a pas tout dit sur les régions, y a des régions, moi je vais parler un petit peu de la Bretagne puisque j'en suis maintenant depuis quelques années. Dans le droit fil des JNF de l'année dernière à Nantes, vous avez les actes sur la librairie n'hésitez pas à les acheter les actes des JNF 2014 « P(ositions) une clinique de l'accompagnement », avec quelques collègues de Bretagne on s'est senti un petit peu frustrés. On avait pensé qu'on aurait pu aller plus loin dans la thématique et puis... non. On était un peu sur notre faim donc on poursuit le travail. Un travail un petit peu particulier on ne sait pas encore trop ou ça va nous mener mais c'est un travail que l'on mène de pair avec un laboratoire de sciences humaines à Rennes ; Jean-Yves Dartiguenave qui était présent à Montpellier et qui était présent à Nantes ; Jean-Louis Perraut un économiste affairé ou atterré lui aussi comme Ingrid et donc avec ce groupe on marche, on marche ensemble on va dans le même sens on décortique un certain nombre de choses. J'espère que l'année prochaine, on sera suffisamment abouti pour venir vous témoigner de ce travail. Un travail particulier et qui a un sens particulier aussi. Parce qu'il est arrivé à un moment où on s'est dit oui d'accord

on bosse, on revendique la clinique on l'a martelé la dernière fois, l'année dernière mais pour autant comment argumenter comment étoffer cet argument de la clinique dans le travail social dans l'accompagnement et bien on marche on y va. Donc il y a des points qui sont faits régulièrement et bien évidemment on ne manquera pas de vous tenir informé de la teneur de ce travail.

Je ne sais pas combien de temps il nous reste...5, 10 minutes. J'aurai envie de laisser la parole à la salle. Si il y a des questions particulières et plus particulièrement de ces personnes qui sont venues vers moi en me demandant un petit peu comment faire pour recoller un certain nombre de wagons avec M.A.I.S. Si il y a des choses qui vous interrogent, si il y a des réactions sur ce qu'ont admirablement traduit nos collègues du Languedoc Roussillon du Centre et de Rhône-Alpes allons-y questionnons nous. Donc s'il y a des questions, c'est le moment. On se donne 10 minutes d'échange entre nous. Est-ce qu'il y a des questions ? Est-ce qu'il y a des arguments ? Est-ce qu'il y a des choses à rebondir sur ce qui a été dit ? N'hésitons pas.

Non il n'y a pas de question, personne ne veut rebondir sur ces vignettes, ces témoignages professionnels.

### **Silence**

#### **Elsa FOUCHET :**

je voulais juste compléter ce que tu disais Roger pour rappeler, puisqu'on se l'ait dit entre nous que c'était un peu différents cette année la vie des régions. D'habitude dans les colloques chacun se retrouvait par région et discutait un peu des perspectives. Certain ne se retrouvait pas

parce qu'il n'existait rien et je crois que cette année le choix de Rhône-Alpes a été que ce soit plutôt en tribune et que ça se parle de manière générale, là comme ça, comme nous invitait Roger, j'sais pas si tu l'avais rappelé mais... Voilà. C'était un parti pris que Rhône-Alpes a pris cette année que ce ne soit pas par région mais que ce soit plutôt un exposé, un échange général.

#### **Roger DROUET :**

Merci Elsa, merci de le préciser. C'est vrai qu'on a toujours été frustré ces dernières années de ce temps qu'on propose aux régions. Ou s'était mal organisé pour certain et je ne vais pas dire qui ou c'était mal construit et donc on restait toujours vraiment sur notre faim par rapport à ce temps. Donc là pour le coup, Rhône-Alpes, le COPIL, a décidé de l'organiser autrement et c'était aussi une façon de montrer que les régions, elles fonctionnent, que ça a des particularités, qu'il y a des thématiques, qu'il y a un certain sens qui est donné aussi comme le disait Elsa mais aussi Aurélie, Philippe et Pierre-Yves cette notion de vraiment mettre en région l'appui et de s'appuyer sur les valeurs M.A.I.S. C'est ça qui est important. Pour l'anecdote, quand Montpellier a organisé, quand le COPIL de Montpellier a organisé les JNF, ils étaient davantage dans l'esprit de devenir autonomes. Eux, ils voulaient que ce soit M.A.I.S. Languedoc et puis le M.A.I.S. national n'existait plus. Non, non, moi je suis président et j'ai envie d'être président aussi du Languedoc Roussillon. Non non non pas question de devenir autonome. Donc ces valeurs-là on poursuit et on continue. Il y a une question là-bas.

### **Question ou réaction de la salle.**

Bonjour tout le monde. Je pose une question parce que personne n'en pose. Je voulais vous demander, comme vous avez l'air d'avoir de l'expérience et qu'ici moi j'ai rencontré des gens pour qui c'était le premier M.A.I.S., est-ce que vous pouvez nous parler un peu de ce que sont les valeurs M.A.I.S. selon vous ?

### **Roger DROUET :**

D'accord. Les valeurs elles ont besoin de s'appuyer sur le passé, puisque ce n'est pas venu du jour au lendemain que ces valeurs-là soient énoncées. Ces valeurs-là, si on les remet dans l'histoire, Alain Poinseau qui est dans la salle, qui était avec d'autres bien évidemment les pères fondateurs, les pères historiques du canal M.A.I.S. on va dire ça comme ça. C'est une traduction que je vais faire de cette période. Donc des années 80 suite à la loi de 75 que certains bien évidemment ont connue, la loi d'orientation par rapport aux personnes porteuses de handicaps a validé un certain nombre de structures et notamment les foyers qui existaient déjà mais leur donnait un certain sens administratif, les ESAT, enfin les CAT à l'époque, il y avait un certain nombre de structure et je pense que les collègues de l'époque dans les années 80 se sont vraiment interrogés se dire mais y a pas que l'institution dans la vie, y a pas que l'institutionnel, que cette notion renvoyait à se dire qu'il y a peut-être aussi des paroles de personnes qui ont envie de vivre autre chose, en milieu ordinaire, dans leur propre sphère ou sortir de leur famille, sortir de l'institution et donc il faut les entendre. Je pense que les valeurs M.A.I.S. elles s'appuient là-dessus, sur la parole de la personne. Alors bien évidemment la loi 2002-2 est venue nous

dire qu'il fallait mettre les personnes au cœur du dispositif. Au cœur du dispositif on peut être aussi au cœur de la cible ça veut dire qu'on n'est pas bien évidemment dans cette notion d'avoir une expression du désir, une expression d'un besoin, une expression d'une demande et que ça c'est nos valeurs de partir du principe que c'est la parole de la personne qui est vraiment moteur de notre action. Et ça après bien évidemment, on va décrier ou décliner un certain nombre de choses comme beaucoup de nos associations qui évoquent l'humanisme. Oui, on est dans cette notion de l'humain de reconnaître que ces personnes et là je reprends un petit peu l'idée que Marcel Nuss nous disait hier « n'enfermons pas les gens dans leur handicap », ce sont des personnes et je dirais même aujourd'hui, ce sont des citoyens. Et cette notion là, ce sont nos valeurs, nos valeurs elles partent de ça. Alors bien évidemment ça se décline en actes ça se décline en éthique, en déontologie et que c'est ça nos valeurs. Alors je ne sais pas si ça répond clairement à votre question mais c'est ça qu'on essaye d'imprimer dans le travail qu'on peut faire en régions de partir de cette notion-là, de reconnaître la personne comme un citoyen et de partir de sa demande. Ça vous convient non ?

### **Réaction du même participant :**

Ca me convient... J'avais cru un petit peu comprendre, mais je pense que c'est parce que vous ne pouvez pas tout dire toutes les réponses, c'est pas que vous voulez pas les dire mais est-ce qu'au M.A.I.S. il y aurait un petit peu la possibilité de parler de tout, avec tout le monde, en mélangeant des éducateurs avec d'autres professionnels du social mais aussi en mélangeant les différents

niveaux de responsabilité c'est-à-dire qu'on peut parler entre éducateurs, je vais dire travailleurs sociaux et puis chefs de service et puis directeurs et tout le monde arrivent à trouver des discussions intéressantes ? Et y a un travail qui peut se faire en profondeur et puis avoir des idées innovantes moi j'ai cru trouver ça au M.A.I.S. et c'est un endroit où on s'aperçoit qu'en France il y a d'autres départements qui travaillent aussi avec les mêmes idées, les mêmes problèmes et qui ont parfois des réponses un peu différentes et en se confrontant à ça, j'ai l'impression que tout le monde en sort riche et grandi grâce à votre travail en tous les cas. Est-ce qui y a ça aussi...

**Roger DROUET :**

Il faut que tu nous rejoignes au conseil d'administration.

**Réponse du même participant :**

Je n'ai pas autant de courage que vous.

**Roger DROUET :**

Oh ce n'est pas du courage qu'il faut. C'est vrai j'ai omis de dire cette particularité qu'on représente. Alors je ne sais pas s'il y a d'autres associations en France qui sont constituées comme ça, mais c'est vrai que nos rencontres sont des lieux justement où il y a cette confrontation d'idées, de professionnels, de cadres, de directeurs d'associations, alors pas nombreux mais au moins le panel il est présent... Il y a même des conseillères en économie sociale et familiale ... (applaudissement). C'est vrai que c'est une particularité et c'est vrai que la parole est libre à M.A.I.S. et ça c'est quelque chose auquel on tient alors ce n'est pas forcément dans les valeurs que je mettrais ça mais c'est dans la particularité humaine de ce qu'on

représente. Merci de m'avoir tendu cette perche pour le préciser. Merci.

D'autres réactions avant qu'on continue notre programme ?

**Pierre-Yves PEILLON :**

Je voudrais juste rajouter un mot. Pour nous qui travaillons en région grâce et pour M.A.I.S. On n'a pas plus de temps que les autres. Certains pensent qu'ils n'ont pas le temps. Pour moi, ce n'est pas un bon argument. On peut ne pas en avoir envie. On peut avoir d'autre chose à faire mais nous non plus on n'a pas de temps pour M.A.I.S. On le prend. On le demande parfois on le prend aussi. C'est l'envie de ne pas rester sur un état de fait, les choses sont comme ça, on n'y peut rien, c'est terrible, c'est dur... Ce colloque il a été aussi fait pour ça. C'est l'idée de résistance, c'est l'envie de se battre. On sait bien qu'on ne va pas changer la face du monde, mais on s'engage un petit peu, on ne fait pas non plus la révolution, mais s'engager pour travailler ensemble et pour ne pas se contenter d'un état de fait. Mais voilà, on n'a pas plus de temps que les autres ni plus de courage, mais on y trouve notre intérêt finalement à faire ça.

**Roger DROUET :**

Bien, s'il n'y a pas d'autre question, la parole là vraiment que je vous transmets c'est dans vos retours dans vos boutiques, si vous n'avez pas envie de dormir dans le train réfléchissez un petit peu, là où on n'est pas, là où vous souhaiteriez qu'on soi, de nous interroger, de venir nous rencontrer. On viendra vous retrouver et ça c'est important. Pensez-y on est disponible pour ça. Donc je vous remercie de votre attention. Merci aussi à nos collègues. On peut les applaudir.

## ” Aux delà des ateliers

### **Maxence COSSALTER (animateur) :**

Bien, je vous propose de poursuivre.

Merci de rejoindre vos places.

Il y a des perturbations dans les transports. Cela concerne beaucoup d'entre vous. Il y a une grève du corps enseignant de 14h à 17h 30 qui va bloquer la ligne A du tramway, ce qui est relativement problématique, mais on est en train de voir si on peut trouver une solution...s'il y a des bus etc... et d'ici midi, on vous dira ce qu'il en est, comme cela vous pourrez réagir en fonction de vos différents billets et différents horaires.

Bien ...alors hier vous avez eu droit à deux sessions en ateliers. Respectivement huit ateliers.

Je tiens à préciser qu'«Au-delà des ateliers», n'est pas une restitution, ce n'est pas un compte rendu. On ne va pas vous dire ce qui s'est passé, mot pour mot dans les ateliers. L'idée c'est vraiment de faire ressortir et croiser les idées fortes, qui ont émané, de discuter un peu, de débattre avec nos invités.

Alors nos invités sont au nombre de 4. Quatre rapporteurs qui sont respectivement, André, Benoît, Yves et Ariane.....je vous demande de les applaudir ... Je vais vous demander très brièvement de vous présenter pour que chacun situe qui vous êtes et ce que vous faites et puis après on va commencer le débat.

André, on commence par toi ?

### **André PEYRACHE :**

Pour la 72<sup>ème</sup> fois dans ces JNF, je me présente. Je suis André Peyrache, administrateur M.A.I.S. dans la région Rhône Alpes et je suis sociologue.

### **Benoît LACOURT :**

Benoît Lacourt, administrateur M.A.I.S. sur la région de Loire, je suis directeur adjoint en service d'hébergement et d'accompagnement à la vie sociale et au soutien à la parentalité.



André PEYRACHE



Benoît LACOURT



Ariane VIENNEY



Yves CORMIER

**Ariane VIENNEY :**

Ariane Vienney, Vice-présidente M.A.I.S., et je suis directrice dans le Val de Marne, d'un dispositif qui regroupe SAVS, SAMSAH, Foyer de vie, accueil de jour et foyer d'hébergement et suivi d'accueil familial social dans des petites structures du Val de Marne, pour adultes avec handicap mental et handicap psychique.

**Yves CORMIER :**

Yves Cormier, je suis administrateur M.A.I.S. et formateur aussi au M.A.I.S. et j'étais directeur d'un SAVS, cela commence à faire longtemps maintenant. Voilà, ça vous satisfait ?

**André PEYRACHE :**

On va essayer un exercice de style un peu particulier pour nous, car c'est la première fois qu'on le tente. Ce qui est au-delà des ateliers.

Je me suis aperçu que sur notre thématique, sur cette idée-là, les étudiants, qui ont présenté l'atelier auquel j'ai assisté, se sont tout de suite mis à l'intérieur d'une posture qui était joyeuse et ils l'ont énoncée vraiment comme telle, sans en parler, mais par leurs sourires tout simplement. Ils ont travaillé cette thématique à l'intérieur de leur posture. Et ce n'est pas rien, parce qu'ils ont énoncé l'idée que le corps pouvait rentrer en contact avec le corps de l'autre : le corps de l'accompagné et le corps de l'accompagnant. Ce contact s'est fait à partir des mains et donc de massages ; donc l'idée c'est de mettre la main où les mains, sur les maux, sur ce qui ne va pas bien et pour aller du côté de ce qu'ils ont nommé tout de suite..Le bien-être.

En se positionnant ainsi ils énoncent : qu'il y a l'être et qu'il y a le bien-être. Ces

étudiants ont travaillé là-dessus, avec une spécialiste du corps.

J'ai trouvé cela très intéressant de mettre en place cette posture. Intéressant pourquoi ? Parce que, quand j'ai participé à la construction de ces JNF, on s'était dit qu'on voulait faire un travail sur le corps, sur le corps en souffrance parce qu'on était dans cette idée de la souffrance, sur le corps du sportif par exemple et sur l'addiction qu'il pouvait rencontrer.

Il y a du plaisir dans le sport, il y a du désir, il y a de la jouissance. Et nous on a rencontré des sportifs qui n'étaient pas bien, en fin de carrière et qui étaient dans une autre addiction, une autre forme d'addiction. On s'est dit qu'on allait essayer de travailler là dessus et puis on n'y est pas arrivé. On voulait travailler avec Fabrice Benichou, ancien champion du monde de boxe, qui est un peu en enfer en ce moment. Donc on n'a pas pu. Mais on s'aperçoit qu'en ayant donné carte blanche à des étudiants, ils ont ramené cette problématique, ils ont ramené le corps dans leur travail et ce lien-là dont on ne leur avait pas parlé, ils l'ont fabriqué. Et justement l'accompagnement c'est aussi une question de lien : comment on peut se lier à l'autre, tout en étant ni attaché, ni enchaîné à l'autre, tout à l'heure Miguel Benasayag doit nous parler un peu des chaînes et des liens, qu'est-ce qui nous lie mais aussi qu'est ce qui nous délie ! Alors c'était pas mal cette idée qu'on avait eue avant les JNF et que ces étudiants ont eue également sans nous concerter.

**Benoît LACOURT :**

Cette histoire de lien, André, je l'ai perçu aussi dans l'atelier auquel j'ai assisté avec Julien Truchan, que j'ai envie

d'appeler aujourd'hui l'infirmier métal nounours, je trouvais que ça lui allait bien et il le revendique en plus ! Et donc cette histoire de lien, pour lui, c'est la posture dans laquelle il est et la manière dont il se présente à l'autre, qui vont permettre à la personne accompagnée de percevoir cette possibilité de tisser du lien dans cette rencontre avec ce professionnel. Il décrit ça comme une posture d'humilité, une position basse dans sa manière de proposer, de faire des propositions dans le cadre de cet atelier qu'il a animé... C'est un atelier de création musical. Et on a perçu, à travers son témoignage, que tout ce qu'il pouvait apporter, grâce à ce qu'il était lui-même, c'est-à-dire, une réelle authenticité dans sa façon d'être. Et je crois qu'il n'a pas envie de tricher et il se présente d'abord tel qu'il est, face aux personnes accompagnées et c'est à partir de là, que les choses peuvent s'enclencher.

Je vais citer une phrase qu'il a énoncée et que je trouve assez parlante. Il disait que : « je me sens plus à l'aise dans mon travail quand je me sers de ce que je suis, et non de ce que l'on attendrait que je sois ». Je trouve que cela résume assez bien sa posture. C'est quelqu'un qui a une présentation qui peut faire peur, qui peut surprendre peut être et qui en même temps il se sert de ce qu'il est pour construire ce lien avec les personnes et peut-être approcher la dimension du plaisir qu'on développera peut être tout à l'heure.

### **Yves CORMIER :**

Le deal, je dis le deal parce que c'est André qui nous avait mis ça dans les pattes, c'était d'animer deux ateliers. Et donc je suis allé dans deux ateliers et finalement ça m'a passionné. J'ai essayé de mettre

un titre par rapport à ces ateliers, j'y reviendrai après dans le détail : il y en a un je l'appellerais « sexualité et économie libérale » et l'autre « plaisir et économie libérale ». J'ai traité de l'économie libérale parce que ce sont des personnes, que ce soit Jill Nuss ou Emilie et sa collègue Christine opèrent en privé, sis je puis dire...

Donc voilà, économie libérale !

J'avais l'idée d'un autre sous-titre qui serait « les petits bonheurs par rapport à cette question du plaisir », et j'aurais pu mettre encore un autre sous-sous-titre qui serait : « les petits bons heurts ». C'est-à-dire les bonnes rencontres, car c'est important cette affaire-là dans les ateliers dont je parle.

Alors deux ateliers ! J'ai essayé, non pas de faire une synthèse, mais de voir un petit peu ce qui se passe dans ces différentes sortes d'accompagnement et si l'on peut y trouver des choses qui rassembleraient.

Alors, il y a l'atelier N° 1 celui où il y avait Jill Nuss qui parlait d'accompagnement sexuel. Ce serait un petit peu ceux qui sont empêchés, embarrassés, ou pour qui la jouissance serait interdite. Cà c'est autour de l'association de Jill Nuss et de ce qu'elle nous a apporté.

Et il y aurait d'autres personnes, qui correspondent à l'autre atelier, qui seraient justement dans la toute-puissance. C'est-à-dire ce sont des personnes qu'elles (Emilie et Christine) accompagnent, soit des gens très atteints, au-delà des limites, des alcooliques, des gens dans la toute jouissance pour le coup...

Ah oui, j'ai oublié de dire et pour couvrir tout ça et pour revenir à l'économie libérale. Justement dans l'économie libérale, dans la société libérale, ça

s'inscrit bien dans le plus de jouir !

Alors donc, deux ateliers, deux formes d'accompagnements, deux sortes d'accompagnements qui moi m'ont semblé, enfin c'est l'interprétation que j'en fais, qui tournent autour du sujet, c'est-à-dire qui concerne des gens qui sont objectivés. Et que, dans ces deux formes d'accompagnements, il s'agit de retrouver le désir, le sujet et ça passe par le corps.

Tout à l'heure André, tu parlais du corps, du corps à corps... Ainsi, pour ceux pour qui la jouissance est interdite... elle n'est pas interdite mais tout est ainsi fait qu'ils n'y ont plus accès... Moi, je ne vais pas rentrer dans savoir si ça coûte, si ça se paye, si c'est tarifé, je ne me suis pas attaché à cela, ce n'est pas cela qui m'a intéressé. C'est par rapport au sujet, voilà et cette question du désir. Ce que Jill Nuss amenait et j'ai envie de dire, moi je la sentais sincère dans ce qu'elle expliquait : d'abord faire corps, d'abord retrouver le corps, son propre corps avant d'intervenir, il fallait qu'elle soit dans son corps. Il y avait vraiment cette dimension là.

Ensuite il y a cette approche de l'autre et dans ce qu'elle nous dit, il y a vraiment toute une délicatesse.

Et donc approcher ce corps, ce corps qui, souvent, est là, diminué.... être approché, être touché, ça fait penser, on parlait hier du nouveau-né, l'importance pour le nouveau né d'être touché, caressé, gestes qui ont à voir avec la mise en place du sujet. C'est avec cette idée que ce corps, puisse retrouver quelque chose de l'ordre des sens. Elle parlait tout à fait de zones érogènes, elle avait pris l'exemple des intouchables, vous savez l'histoire de l'oreille, que donc tout ne se ramène pas à la génitalité... Que ce corps redevienn

un corps de désir, que ce corps de souffrance redevienn un corps de désir et elle témoignait de ce passage au désir ou de ce retour au désir par les yeux, le regard...

Pour ceux qui sont dans la toute jouissance, là aussi on voit que c'est faire avec le corps. Et ces gens qui sont dans la toute jouissance, je crois que ça a été dit dans un autre atelier auquel je n'ai pas assisté, on y parlait du vide. Il est vrai que les personnes que nous ont décrit Christine et Émilie, par rapport à l'alcool, c'est ça quoi, ce sont des trous, ce sont des entonnoirs. Il y a un vide qu'il faut combler, le vide de la chose, je ne sais pas si ça vous dit sur un plan théorique, mais voilà c'est ça... D'abord ces personnes ne demandent pas, elles sont dans le dénuement, dans une misère totale. Ce sont des travailleurs sociaux, des familles qui téléphonent à Christine. D'ailleurs je fais une parenthèse, Christine et Émilie n'ont de plaque nulle part et elles n'ont pas d'adresse : on les connaît ! Ça se dit... Il faut appeler Christine !

Elles vont comme cela approcher peu à peu ces personnes, une approche, un petit peu comme approcher ce corps, avec cette dimension là aussi. Tout à l'heure je disais de passer de l'objet de soin au sujet de désir. Ce qu'elles veulent, c'est retrouver un sujet au-delà de ce corps en souffrance et envers ces personnes-là, elles ne vont pas d'emblée leur casser les pieds avec le soin, avec les histoires d'alcool, d'abstinence, non, non ! Elles vont voir ces personnes, ce sont des sujets. Et finalement le travail qu'elles vont faire autour du corps et je pense là à l'alcoolisme, c'est-à-dire que, par rapport à l'alcool, elles vont faire en sorte que ces personnes soient approvisionnées

en alcool, avec cette idée de baisser les doses... Et ça marche, et ça marche ! C'est-à-dire qu'on s'aperçoit que l'on boit moins et que là où c'était une pure jouissance mortifère, on retrouve du désir, c'est-à-dire que ces personnes-là finissent par demander des petites choses, des très petites choses je peux vous le dire. Elles arrivent à ce que les personnes puissent apaiser la jouissance, mourir tranquille éventuellement avec un désir qui revient, avec là aussi des larmes, avec aussi du sentiment etc... Voilà des formes d'approches.

Et on a envie de dire, ça marche l'économie libérale finalement !! Par rapport aux institutions, aux organisations, je terminerai avec cette idée de l'artisanat. C'est De Gauléjac qui en a parlé hier matin ! Voilà ! Ça me fait penser à nous autres éducateurs, qui disions bricoler, l'accompagnement c'est aussi du bricolage !

#### **Ariane VIENNEY :**

Je veux bien juste répondre sur : « finalement l'économie libérale ça marche ! » Quand même pour moi il y a un petit bémol et je rebondis tout de suite avant de parler des autres ateliers sur cette question de cette rencontre qui a eu lieu avec Emilie, sur cette question et ce trouble qu'elle a apporté : pourquoi elle travaille en libéral ? Justement parce qu'il y a un manque et c'est par défaut et par manque de solidarité nationale qu'elle s'est inscrite dans cette économie libérale. Je crois que là, c'est quand même quelque chose d'important pour moi à préciser, parce que je ne peux surtout pas défendre le libéralisme et les éducateurs et travailleurs sociaux qui s'installent en libéral sous prétexte d'une liberté, d'une liberté parce qu'on

est dans un carcan institutionnel ! Je dis attention !! Attention parce que c'est un leurre ! Et qu'il faut faire avec et trouver des espaces de résistances ! Par contre, là où les espaces ne sont pas là et bien je crois qu'Emilie et son équipe ont vraiment été s'engager là ! Et c'est super.

#### **Yves CORMIER :**

Du côté de l'association de Monsieur Nuss, je ne sais pas ... mais je sais que du côté d'Emilie et Christine, elles l'ont dit : « On est une institution ! »

Ca a dérangé plein de collègues : « alors ! Vous n'avez pas de bureau ??? »

Non... On travaille. Voilà !

Elles se définissent comme une institution. Voilà !

#### **Ariane VIENNEY :**

Juste deux mots avant de continuer... Nicole Trégliat et Stéphane Pawloff. En plus Stéphane Pawloff, on va l'écouter cette après-midi ! Je redirai très mal ce qu'ils ont pu expliquer et maîtriser très bien, donc je ne vais surtout pas refaire leurs propos. En tout cas ce qui était super important dans ces deux ateliers c'était quelque chose de la nécessité à un moment donné, pour que les choses adviennent et qu'un travail, entre l'accompagnant et la personne accompagnée soit possible ...

Pour que la personne accompagnée soit vraiment considérée en tant que sujet, cette nécessité de créer les conditions et les espaces de la rencontre, pour qu'il puisse advenir quelque chose. Et du coup, c'était, comment on peut, justement je cite : « essayer de construire ensemble, comment on protège où on crée un espace vide pour qu'il y ait de la création ? »

Et voilà cette idée tournait, finalement dans les deux ateliers. Toutes les

expériences et tous les échanges qui ont lieu autour de ça, étaient vraiment très fortement marqués par cette question. Et du coup ... moi je rebondis un peu sur ma place de directrice ... on l'a dit ce matin à M.A.I.S.... il y a des directeurs, des travailleurs sociaux, il ya un peu tous les étages de la hiérarchie et des professions de l'accompagnement et des tas d'institutions si différentes, et je trouve que là, que de ma responsabilité de directrice et du plaisir que je peux avoir de diriger, se pose aussi la question du pouvoir et de ma responsabilité. Mais je parle aussi de pouvoir parce qu'il y a aussi du plaisir dans le pouvoir, je dois le reconnaître ! Autrement je ne serais pas là ! Mais en tout cas, c'est de cette responsabilité et de ce plaisir que de permettre, dans les services que je dirige, que ces espaces puissent avoir lieu et puissent se créer. Autrement ça ne fonctionne pas ! Et là, c'est vraiment de la responsabilité et du pouvoir de la direction, me semble-t-il.

**Benoît LACOURT :**

Pardon Ariane, je t'interromps juste trente secondes. Je faisais juste dans ma tête et vous liure ça comme cela ... je faisais un parallèle entre l'espace vide qui permet la création et le trou dont tu parlais Yves dans lequel les personnes sombrent.

**Yves CORMIER :**

Ce n'est pas la même chose !

**Benoît LACOURT :** Oui j'imagine !

**Yves CORMIER :**

Ce n'est pas la même chose. Là c'est vraiment un espace de création, c'est à dire, c'est créer du manque du côté de la frustration.

Oui je vais répondre autrement... Ariane...tu parles du pouvoir de diriger. Toi, et en plus je te connais bien ! Toi, quand tu bosses, tu as le pouvoir de diriger... c'est un pouvoir d'animer, voire de garantir des conditions de travail pour tes collègues, ce qui est différent de la jouissance du pouvoir (voilà... C'est moi le chef, c'est moi qui vous dis que...). Là il n'y a plus d'espace !

Pour revenir à cet espace de création, il faut qu'il y ait du manque, pas du vide, du vide de la chose.

**André PEYRACHE :**

Je veux juste rebondir sur ce que tu disais Yves : tu disais que tu as essayé de voir qu'est ce qui rassemble. Moi je prendrais un autre point de vue, celui de Gabriel Tarde lorsqu'il énonce que : « différer c'est exister » : qu'est-ce qui est différent, qu'est-ce qui nous fait différent, qu'est-ce qui fait que l'on est différent et justement qui fait la richesse et que l'on va pouvoir vivre ensemble parce que l'on est différent et que l'on ne fait pas forcément les mêmes choses ?

Dans les ateliers auxquels j'ai participé, on voyait bien ce qui faisait différence, c'est-à-dire quelque chose qui est de l'ordre du point de vue, le point de vue que l'on a sur la chose, le point de vue qu'on a sur le corps. Comment soi-même, en tant qu'accompagnant, on essaie de se préoccuper du corps des autres. On est préoccupé parfois de loin, sans se préoccuper de son propre corps. C'est à dire, ce qu'on voudrait que les autres appliquent, on ne se l'applique pas forcément et on voit qu'à beaucoup d'endroits, ça fait la différence souvent. L'idée serait : si je m'occupe du corps des autres, il faut aussi que je sois attentif au mien.

C'est l'histoire de Julien Truchan. C'est l'histoire de dire, parce que parfois ça se pose dans une institution : qu'est-ce que j'abandonne de moi pour aller au boulot ? Julien a des tatouages de partout ...Est ce qu'il faut que je mette des manches ? Est-ce qu'il faut que je m'habille différemment, que je mette mon corps quelque part caché ? etc...

Dans certaines institutions, on ne peut pas arriver en moto, il faut avoir des voitures. Et c'est bien cette différence qui fait qu'on va pouvoir se causer aussi. Parce que si on est tous pareil, si on se ressemble, on a plus grand-chose à se dire quoi !

Tu parlais aussi de faire corps. Faire corps, ça m'a renvoyé au corps de la corporation, la corporation éventuelle chez les travailleurs sociaux, les éducateurs spécialisés, parce que j'en suis un aussi ! Cela renvoie à cette idée : qu'est-ce que c'est qu'actuellement le travail d'un éducateur spécialisé ou de moniteur éducateur dans le fait que certains disent : je n'ai pas à m'occuper du corps des autres que j'accompagne ? Je l'ai entendu dans un atelier dans lequel j'étais : « moi j'accompagne des personnes, je n'accompagne pas des corps. » Ça n'a pas été dit de cette façon-là, mais plutôt comme cela : « j'accompagne des gens en difficulté pour chercher du travail, pour chercher un appartement, pour aller chez le médecin. » Là donc l'accompagnement des corps ne serait pas le problème, il faudrait même refuser cette question du corps à corps avec l'autre c'est un point de vue. Alors que les futurs travailleurs sociaux, ceux qui étaient en formation et qui présentaient l'atelier montraient bien comment eux, étaient dans une autre dimension et comment ils allaient faire corps ! Mais ce

n'est pas dans un corps perdu, fusionné dans lequel tout disparaît.

Bon, il faut mettre des bémols dans tout cela, dans tout ce que je raconte, mais c'est bien l'idée de la prise en compte du corps. Donc cela renvoie à cette corporation dans laquelle on est, corporation ou pas, comment on peut faire lien ? Cette question du lien, comment on lie les choses ? C'est pour cela que parfois dans mon discours, j'essaie de lier tout cela, parce que ce sont ces liens-là, qui, au lieu de nous enchaîner, vont nous rendre plus forts en réalité et vont nous permettre de faire un chemin sur un devenir de libération.

**Yves CORMIER :**

juste pour revenir sur le faire corps, ou refaire corps, c'était par rapport à un problème de morcellement que je voulais dire... dans les deux situations que j'ai évoquées, il y avait ce morcellement du côté de celui qui n'a plus que la tête, qui n'a plus accès au sens... et puis l'autre qui n'est plus qu'un trou... L'extension est tout à fait pertinente !

**Ariane VIENNEY :** Ça me fait rebondir sur ce qui a pu émaner de l'atelier avec Stéphane Pawloff concernant ce qu'il appelle « ce fameux point d'affection ». Je ne sais pas si je vais réussir à bien le redire, il nous le dira mieux cet après-midi, je pense, mais il est bien question de cela quand il parle de cette subjectivité du professionnel. On est là dans notre corps, on y va et comment finalement pour que la personne que l'on accompagne puisse être un sujet digne d'amour avec laquelle on a envie de créer du lien, comment on est confronté nous même avec notre propre intimité et comment à un moment donné il y a des évènements

fondateurs au plus profond de nous qu'on a à retrouver d'une certaine façon, à analyser et à comprendre, qui ont fait que ça été des éléments fondateurs de notre métier dans des expériences de vie ou de rencontre avec les personnes que l'on accompagne, avec ces publics en difficultés. Au bout du compte on tire le fil. Qu'est ce que l'on apprend et qu'est ce que l'on n'apprend pas ? Comment on considère l'Autre ? Voilà je vous livre cela...

**Benoît LACOURT :**

je voudrais reprendre des éléments de l'atelier animé par Audrey Pascaud de Culture pour tous, cet accès à la culture et le plaisir. J'entrevois deux pôles et je retiens deux pôles sur un axe avec deux points ; la notion du ressenti, de l'émotionnel, du plaisir, et un autre point qui pourrait apparaître comme antinomique avec ce premier c'est la question de la connaissance et puis du savoir.

On a un peu manipulé ces deux notions-là dans l'atelier en ce disant qu'à la fois le plaisir ça pouvait être une porte d'entrée pour aller vers la culture, parce qu'on va vers des formes d'expressions culturelles, parce que ça vous fait plaisir voilà, cela nous provoque des émotions qui sont très subjectives évidemment à chaque fois, mais ça peut être aussi un frein parce que si on prend que cette porte d'entrée du plaisir, on perd le risque aussi de se fermer des choses, des expressions que l'on ne connaît pas et donc entre l'émotion et la connaissance finalement on peut se rendre compte que cela peut se rejoindre à cet endroit-là, c'est peut être un peu tiré par les cheveux ce que je suis en train de dire ! Mais c'est un peu comme ça que j'ai ressenti les choses.

À un moment donné, la connaissance, même si au départ elle prouve le plaisir, l'émotion, progressivement va nous permettre d'accéder à de nouvelles choses qui vont déclencher des émotions du côté du plaisir...

Je trouvais quelque chose d'assez intéressant et finalement dans la manière de proposer l'accès à la culture avec un grand C (on va dire comme ça !) et puis le petit c dans les cultures on a vu que c'était plein de choses finalement des actes de la vie quotidienne, dans la musique qu'on écoute, dans la cuisine, dans bien d'autres choses, c'est une affaire de négociation. Entre ces deux pans là, quand on accompagne, que l'on se propose d'être médiateur en tant que travailleur social pour accéder à la culture et bien c'est une négociation entre prendre en compte ce que connaît déjà la personne et le plaisir immédiat que l'on pourrait penser vers lequel elle pourrait aller et puis faire des propositions un peu décalées par rapport à ces habitudes culturelles de la personne pour aller vers autre chose.

**Yves CORMIER :**

c'est intéressant ce que tu dis, cela me fait écho à quelque chose. Par rapport à la culture et aux personnes que l'on accompagne, souvent on parlait hier de « pas de côté », je reviens à mes notions de jouissance, souvent elles sont dans la jouissance des biens, c'est-à-dire quand on leur demande d'exprimer leur désir c'est souvent du côté de la jouissance des biens (acheter une télé, etc...). La question de la culture par rapport à cette association que je connais, cela les amène effectivement à autre chose. Tout à l'heure, on parlait de « point d'angoisse » dans la préparation de la

table ronde, cela m'évoque des souvenirs, le fait d'amener quelqu'un à un concert, je pense à un monsieur schizophrène qui est mélomane comme je ne serais sans doute jamais de ma vie, qui a du matériel chez lui, je peux vous dire que lorsque je l'ai emmené à un concert et ce qui l'en est résulté ; la brillance dans ces yeux (souvent, les yeux des schizophrènes présentent un certain vide) et voir ce monsieur presque renaître, d'être content et d'avoir du plaisir de voir en direct les musiciens, c'était extraordinaire.

**André PEYRACHE :**

je rebondis, tu as évoqué le terme médiateur. Je voudrais reprendre le terme de médiateur, il m'évoque ce que disait hier quelqu'un dans l'atelier « autour de la sexualité » et posait la question d'une médiation. Est-ce qu'il y a un médiateur dans cet accompagnement-là ? Il posait aussi la question, non pas du clivage, mais plutôt de la différenciation qui apparaissaient comme importante à ce moment là, dans la parole en tout cas. Il y aurait un accompagnement sexuel d'un côté et un accompagnement social de l'autre. Ce serait deux choses différentes. Cela doit nous questionner sur les champs d'intervention de notre accompagnement. Comment nous les lions ou pas ?

**Ariane VIENNEY :**

c'est vrai cela me fait vraiment réagir, j'ai envie de parler de l'intervention de Marcel Nuss qui est tout à fait respectable et militante, mais j'ai envie de réagir en tant que directrice, éducatrice de service. On s'occupe de personnes qui ont un handicap mental, psychique, qui ont un rapport au monde extrêmement perturbé et pour qui, du coup, je me suis

sentie loin de ses revendications, certes respectables, réelles et pour lesquelles il faut se battre et de sa place c'est bien, il faut le faire, mais d'entendre le médico-social on est comme ci, on ne respecte pas l'intimité et on ouvre les portes des chambres dans les foyers de vie et ceci et cela. Je me suis dit ; attendez, attendez ! C'est quand même des choses qui pour moi ont été vraiment à l'emporte-pièce et pour lesquelles je me suis dit ; quand même, ça OK il y a 35 ans ! On était vraiment à parler de ça. Que ce soit encore une réalité certes, mais il me semble que quand même on a un peu avancé et que sur ces slogans et revendications on passe à côté de quelque chose de super important. Quand tu dis, il y aurait d'un côté l'accompagnement social et puis de l'autre côté il aurait l'accompagnement sexuel eh bien non. Les personnes dont on s'occupe, elles sont entières, elles ont leur vie sexuelle, affective, etc... Elles vivent certaines dans des foyers, d'autres dans des appartements, d'autres en milieu ordinaire et on les accompagne.

Toutes ces questions de l'intime se jouent entre elles, avec nous et du coup, moi de ma responsabilité de directrice, j'ai vraiment à avoir le souci de créer cette espace où on peut réfléchir, discuter comment accompagner des situations, des manifestations des personnes qui font qu'on est étonné, surpris, angoissé, qu'on ne sait plus comment faire. Est-ce qu'il faut faire comme ci, est-ce qu'il faut faire comme ça, parce que cela rencontre vraiment notre intimité ? Moi ma réalité des personnes que j'accompagne ce n'est pas des revendications pour de l'accompagnement sexuel, mais c'est comment faire par exemple ; deux personnes qui vendent leur corps pour

trois cigarettes ou deux personnes qui apparemment semblent être dans une relation très intime, la question c'est ; est-ce vraiment une relation consentie ou pas ? Voilà le type de questions qui peut se poser, je crois que c'est important dans cette question du plaisir et de la sexualité.

**Yves CORMIER :**

J'ai dit quand j'ai présenté que je ne voulais pas revenir sur le bien-fondé de l'association de Marcel Nuss, simplement pour aller dans ton sens, autant Jill Nuss je l'ai senti sincère dans ce qu'elle expliquait ; on voit bien un accompagnement au corps plus qu'un accompagnant sexuel. Ce qui n'est pas recherché c'est le rapport, autant on peut comprendre pour celui qui a perdu son corps qui est devenu morcelé de fait, que quelqu'un vienne l'accompagner, etc., autant faire un accompagnement sexuel pour des personnes dont on vient de parler qui sont en difficultés, je ne suis pas persuadé que c'est quelque chose qui peut les aider à tout instant et que l'attente des personnes que l'on accompagne n'est pas forcément celle d'un accompagnement sexuel. Bien même que l'on mettrait « un accompagnement sexuel » en action il n'est pas donné de leur permettre d'avoir des relations sexuelles satisfaisantes. Le problème il est ailleurs, il est plutôt dans les mots.

**Benoît LACOURT :**

Vous nous invitez à prendre comme option c'est finalement la recherche du sens. Cela rejoint des éléments que l'on a pu évoquer dans les deux ateliers auxquels j'ai assisté. A la fois à travers la culture ; ce qui a été dit c'est que la culture c'est tout ce qui fait circuler du sens, c'est pour cela que c'est précieux. On a parlé de la

pyramide de MASLOW inversée, on se dit qu'il n'est pas nécessaire d'avoir répondu à tous les besoins primaires pour pouvoir accéder à la culture. L'accès à la culture c'est un pas de côté qui permet de donner du sens et justement de se construire dans son rapport aux autres.

**Yves CORMIER :**

Cela rejoint les valeurs M.A.I.S., c'est s'adresser d'abord au sujet, même s'il n'en est pas là par rapport à la culture. Ce n'est pas commencé par : « il faut être propre, etc... », tous ces aspects techniques.

**André PEYRACHE :**

Si on s'adresse au sujet, on ne généralise pas.

C'est la même idée sur la sexualité. On ne peut pas dire tout le monde fait comme ça, non ! Justement, on a un sujet il faut travailler sur ce chemin qu'on va faire, à côté de lui, avec des fois aussi, quand on y réfléchit, des gens qui ne sont pas là. Comment ce chemin va nous amener face à quelqu'un, face à un sujet et pas face à un individu en réalité, l'individu du néolibéral n'est personne en réalité.

**Yves CORMIER :**

Vous voyez, il y aurait une MDPH qui ferait l'inventaire des manques chez la personne et qui sortirait un projet pour la personne avec un accompagnant, un accompagnement sexuel, etc.

**Benoît LACOURT :**

Tu veux qu'on te fasse un PPA ?

**Yves CORMIER :**

Non, mais voilà, c'est pour aller dans le sens du un par un, effectivement.

**Benoît LACOURT :**

dernière chose que je souhaiterais rajouter, après si vous avez envie de causer vous pouvez continuer, mais c'est par rapport à cette notion de plaisir dans le travail, cette recherche de sens pour les équipes, je crois que c'est vraiment essentiel. On l'a déjà évoqué à plusieurs reprises, mais Julien Truchan à travers son témoignage pouvait dire aussi combien le soutien d'une équipe quand on monte un projet un petit peu comme cela extraordinaire, musical et bien combien le soutien de l'équipe est précieux. C'est quelque chose qui est fédérateur et c'est ça qui permet aux personnes de s'inscrire dans un collectif et de prendre une place finalement qui a du sens par rapport aux objectifs que l'on se fixe, objectifs thérapeutiques, éducatifs, pédagogiques, etc. Et il le disait bien c'est un remède à la routine et à la perte de sens.

**Yves CORMIER :**

Oui, je reviens sur le truc de tout à l'heure par rapport à l'image que je donnais. Il y a un idéal de l'action calculé où il n'y a pas de manque, c'est-à-dire l'idéal de comme tu disais des PPA, que toutes les cases soient bien remplies. Quand on aura tout rempli tout ça, non, ça ne marche pas, il faut qu'il y ait du manque. On le voit bien, les points de mauvaise organisation du colloque par exemple un colloque réussi ! ça fait pas rire ! Il y a que le président qui rit ! Bon ça va je suis content Roger si tu ris je suis content !

**Maxence COSSALTER (Animateur) :**

Il nous reste que quelques minutes éventuellement une dernière réaction ? C'est bon ? Non...  
Je vais me permettre moi aussi d'émettre très rapidement une petite réaction par

rapport à ce que j'ai vu. Je me suis baladé dans les ateliers, malheureusement je n'ai pas pu assister à tous. S'il y a une idée forte personnellement que j'ai retenu, de mon point de vue extérieur c'est la capacité à s'adapter. C'est vraiment quelque chose qui est revenu quasiment dans la totalité des ateliers. J'ai un peu retrouvé cela dans ce que vous disiez sur la capacité à s'adapter. Jill Nuss parlait de la capacité à s'adapter aux besoins sexuels ou sensuels de la personne, Julien Truchan parlait de la capacité à s'adapter aux capacités des patients avec lesquels il travaillait. J'ai retrouvé dans les différents ateliers « cette capacité à s'adapter », me semble-t-il, est une de vos compétences, malheureusement pas quantifiable. Voilà, c'est quelque chose que je voulais vous faire partager c'est ce qui ressort de ces ateliers.

J'espère que vous avez retrouvé l'intégralité de ce que vous avez dit dans les ateliers ?

**Ariane VIENNEY :**

Ce n'était pas le but de retrouver l'intégralité !

**Maxence COSSALTER (Animateur) :**

OK, on est bien d'accord.

Vous avez eu un petit retour, de croiser les choses, cela change de la restitution classique.

J'espère que cela vous a plu, je vous demande d'applaudir nos rapporteurs. Merci à vous pour cet exercice, ce n'était pas évident.



**Roger Drouet,**  
Président M.A.I.S.

**Patrick Lapostolle**  
Administrateur M.A.I.S.



## “ Paroles M.A.I.S.

### **Maxence COSSALTER :**

Je vous propose d'enchaîner tout de suite avec parole M.A.I.S. ou le mot du M.A.I.S. Je donne la parole à Patrick LAPOSTOLLE administrateur.

### **Patrick LAPOSTOLLE :**

Quand on a prévu d'intervenir sur cette parole M.A.I.S., ce moment M.A.I.S., le sens politique du mouvement, Roger me dit on va parler de ça et ça, etc... OK je m'y prépare et puis ce matin à la première partie sur le travail des régions il a tout dit, il a tout abordé ! Donc je me demande bien ce que je viens faire. Et puis je me suis recalé autrement et je me suis dit à chaque fois, tous les ans, dans les régions des JNF on nous dit, c'est un peu récurrent, mais que fait le M.A.I.S. ? Bien sûr dans sa fonction politique. J'ai essayé de réfléchir de là où on en était. Je vais d'abord vous parler du contexte, le contexte c'est, là j'invente rien, le travail social, grosse mutation, on est perdu. Quand je dis on est perdu, les équipes sont perdues, les personnes aussi parfois, les familles peuvent l'être parfois tout autant.

J'ai beaucoup aimé l'intervention d'Ariane qui a relativisé certains constats ou certaines dénonciations.

Dans cette mutation, elle est avant tout politique, elle est technocratique. On sait bien que l'intérêt, l'objet de nos financeurs c'est de rationaliser à outrance, d'économiser c'est leur logique, mais ce qui nous embête beaucoup plus quand on va sur le terrain c'est ce que l'on constate dans nos associations, certaines associations et je crois que peut être l'objet de notre lutte doit être moins, à mon avis, de s'adresser à nos financeurs, même si bien sûr il y a un lien, des relations à avoir et des principes à faire valoir, mais il faudrait que nos associations, certaines associations, s'interrogent sur le sens de leur existence même, et c'est un constat que je fais sans pathos, les valeurs sont souvent affichées. Cette fameuse citoyenneté dont il était question hier, mais quand on creuse sur le terrain, quand on gratte qu'est-ce qui se passe ? Où est la personne finalement ? Qu'est-ce qui prime dans le fonctionnement de nos associations, de certaines de nos associations ?

Il y a un décalage de finalité, y a un décalage, voir même parfois une absence de fondement et ça je pense que c'est à questionner. Un mouvement de professionnels comme le M.A.I.S. doit aller travailler cette question sur le terrain. Qu'est-ce qu'il en est vraiment de l'Ethique dans le social aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il en est de la responsabilité de ces associations qui finalement font notre secteur puisque le secteur associatif est omniprésent ? Comme si finalement dans ces organisations et ces recherches l'Ethique n'était plus un besoin, mais un luxe.

La question que l'on peut se poser ; est-ce que nous travailleurs sociaux, et j'englobe vraiment la direction, est-ce qu'on a encore le temps de bien travailler, de bien rencontrer les personnes avec qui nous cheminons ? Quand je vois les cahiers des charges proposés, négociés avec les conseils généraux où il est dit que finalement 6 mois pour accompagner une personne ça suffit ! Au-delà c'est du copinage ! C'est vraiment méconnaître le sens de la relation et le sens de la clinique de l'accompagnement.

Avec M.A.I.S. formation, là je commence déjà à aller voir ce que l'on fait sur le terrain, mais que fait donc M.A.I.S. ? Quand on organise des formations on va rencontrer des équipes, c'est ça qui est intéressant parce qu'avec les équipes ont peu échangé sur les valeurs, les principes d'intervention, sur ce qui fondent à mon avis le travail social.

Depuis quelques années, on est quelques-uns à développer l'analyse des pratiques professionnelles, l'accompagnement des équipes et là, on se rend compte de la réalité qui existe, on se rend compte que les équipes ont un énorme respect pour les personnes, ce n'est pas là que le problème se pose. Si les salariés, les travailleurs sociaux en général, les équipes pluridisciplinaires sont toujours dans le secteur c'est qu'elles y croient. Y a du plaisir, y a de l'implication, du plaisir vraiment. Nous avons parlé dans l'atelier 4 avec ce métaleux merveilleux, c'était parlant quoi ! Il nous disait « mais moi, ça fait des années que je vais au travailler avec plaisir tous les matins.. ». Donc, je crois que le problème n'est pas là par contre si on voit du plaisir, de l'implication, du respect, on voit aussi de plus en plus de la souffrance au travail. C'était plutôt réservé dans les milieux ouvrier, dans certains milieux comme le tertiaire, les banques, etc., mais ça arrive dans le social. Il y a vraiment des questions à se poser. Et cette question ; comment lutter contre ce kidnapping social, cette dérive regrettable ? Tout ce que l'on dit depuis très longtemps. Les CEPOM ce n'est pas un problème si nos dirigeants, nos associations négocient bien avec les financeurs, ça peut être un support intéressant. Les appels à projets, souvent on dit les cahiers des charges des appels à projets. On pourrait même se demander pourquoi elle existe cette question des appels à projets. Quand les besoins remontaient du terrain, il y avait, à mon avis, une logique un peu plus pertinente.

Et puis cette histoire de pôle, de gouvernance, de dirigeance : où est le sujet ? Effectivement la question du sujet ça fait pleinement parti des valeurs du M.A.I.S., mais pas que du M.A.I.S. finalement. Dans le travail social aujourd'hui en France, je pense que la question du sujet est là et elle est bien là. Alors, dans cette fonction politique qu'est-ce que l'on fait ? Qu'est-ce que l'on peut faire ?

Communiquer beaucoup plus, d'ailleurs, la semaine dernière, je crois, un article va sortir dans les ASH. On a effectivement, dans la commission recherche, travaillé sur

cette question, on a écrit à quelques mains et donc notre positionnement va sortir dans les ASH. C'est communiquer avec le site, c'est avec la lettre du M.A.I.S. qui va sortir par mail régulièrement, c'est rencontrer sur le terrain à travers nos formations, tout ce qui se passe dans les réseaux en région, c'est occuper le terrain et c'est faciliter les initiatives personnelles et collectives. A ce sujet en parlant d'initiative, on en a un peu parlé ce matin sur le travail en région, je vais vous parler de quelque chose qui s'est passé à Nantes l'an dernier et qui continue. Deux personnes Florence et Christine qui sont assistantes familiales et qui je crois sont venues en Aquitaine rencontrer le M.A.I.S. lors d'une journée régionale et puis des liens se sont tissés, elles ont animé un atelier à Nantes l'an dernier et après elles ont créé une association AF Collectif et puis elles ont écrit un livre, lequel livre est préfacé par notre ami SOLKART. Ce livre s'appelle les sentiers de l'accueil. Il n'est d'ailleurs pas en vente physiquement au stand du M.A.I.S., mais je crois qu'il y a le bon de souscription.

Je vais vous lire quelques lignes de présentation, c'est un extrait, en fait, du livre et je trouve que c'est vraiment une belle initiative : « les premiers mots qui me viennent à l'esprit pour décrire mon métier sont : émotion, sentiment, compréhension, échange, partage. Ce métier a été comme une évidence pour moi, loin des clichés ' je veux aider des enfants en difficultés'. Consciente des difficultés de ce métier, c'était un réel choix de vie en toute connaissance de cause je me suis engagée sur ce long travail de l'accueil familial qui tantôt vous remplit de joie, tantôt vous ronge de l'intérieur. Ce métier vous engage corps et âme ». Ce livre c'est un témoignage, c'est un récit et c'est bien de cette question qui fait notre histoire, qui fait notre expérience.

Il y a des tas d'autres initiatives collectives et individuelles à développer, on peut y participer vous pouvez faire appel à nous. En tout cas sur le terrain et dans les régions particulièrement, je vous invite à y réfléchir et pouvoir en échanger ensemble.

Tout à l'heure, Yves Cormier a dit dans une phrase « perdre son corps » je pense qu'il est peut être important également de ne pas perdre son cœur. Quelqu'un a dit entre l'envie et le plaisir il reste le désir, alors je vous invite à ne pas le perdre c'est ce qu'il fait sens.

Cher président.

### **Roger DROUET :**

Re bonjour. Patrick tout à l'heure il arrive et il dit « il a déjà tout dit ! » Donc je vais dire quelque chose et puis ce que je devais dire il l'a déjà dit ! Je vais être obligé de broder, je vais être obligé d'inventer ! Non, bien sûr je ne vais pas inventer.

Je vais faire comme Pierre-Yves, je vais dire des choses un peu décousues !

Yves, bien évidemment tout ce qui a été dit je le partage et c'est tant mieux. Il parlait d'un article dans les ASH, effectivement je vais dire comment on fonctionne. Bien évidemment, il y a le CA, le bureau et à nos réunions de bureau qui ont lieu à Paris tous les deux mois on y adjoint une commission qu'on appelle pompeusement recherche. On est quelques-uns Françoise, je la cite parce qu'elle nous aide beaucoup, Françoise DEGRAND et puis quelques collègues du bureau. On phosphore, ce que l'on phosphore on le ramène au CA cela ouvre le débat, le débat nous amène à des conclusions, ces

conclusions on les reprend en commission et on avance comme cela.

Alors, je comprends certains de mes collègues qui s'imaginent : oui on réfléchit, on réfléchit, mais on ne produit pas beaucoup. Donc cette année, partant de deux textes qui sont parus et que vous avez peut être lus, notamment rédigés par le Conseil Supérieur du Travail Social dont je parlais hier et en partant des deux textes, celui des états généraux et celui du CSTS et bien on a remis un peu de sens et de l'ordre dans nos pensées. Cela nous a amené à rédiger un texte et ce texte va paraître demain dans les ASH. Donc, vous y trouverez la substance que l'on ne va pas avoir le temps de dire et comment ça se traduit sur le terrain, mais bien entendu comprendre que ce texte émane d'une réflexion du CA adjoint à une réflexion que l'on mène en commission recherche. C'est pour vous expliquer cette notion-là.

Tout à l'heure, on nous a posé des questions sur les valeurs, sur un certain nombre de choses. N'hésitez pas à aller sur le site qui commence maintenant à avoir du corps parce que c'est vrai on a mis du temps à ce que ce site prenne cette importance. Et là je saisis cette occasion pour remercier Laurie, Laurie et Mamadou sont nos deux personnels, notre secrétaire en comptabilité et notre chargée de communication qui contribuent beaucoup à ce que ce site s'anime. Mais c'est aussi l'occasion pour vous de venir nous interroger, laissez-y vos questions, on n'a pas encore établi si on fait un forum, on ne sait pas trop encore.

Venez nous questionner on se fera un plaisir de vous répondre et ça doit continuer à fonctionner.

La problématique qu'à soulever Patrick bien évidemment, elle vient nous percuter cette notion de la mutation, cette notion d'un petit peu de ce que vous vivez dans vos boutiques, sur le terrain et autre, avec des résultats mitigés. Je pense que nous, on a pas à dire que tout est noir, que tout est positif non, je pense qu'il faut restituer les choses. Ce qui nous donne courage c'est de voir qu'il y a des associations, y a des équipes, y a des directions qui quand même font de la résistance et qui fonctionnent donc ça nous dit qu'il faut peut être que l'on communique avec ces personnes, avec ces associations, ces directions et puis avec ces équipes et on communique pour ceux qui ne vont pas bien.

Pour autant, le problème que l'on rencontre et Patrick l'a évoqué, on a fait un petit travail de comparaison et on a épluché un certain nombre d'appels à projets et de cahiers des charges autour de ces appels à projets avec comme disait Patrick un certain nombre d'injonctions des fois avec ces cahiers des charges auxquels certains répondent avec rigueur. C'est vrai qu'on a pu voir qu'il y a deux méthodes, il y en a peut être plusieurs, il y en a peut être plus, enfin nous on a ressorti quand même deux méthodes.

Il y a la méthode des grosses associations qui répondent aux appels à projets, ce ne sont pas des techniciens, ce sont souvent des chargés de mission, des technocrates qui ont une tête grosse comme ça !

Qui répond aux cahiers des charges, mais alors pile-poil, ça rentre dedans, ça ne déborde pas, on ne voit pas une tête qui dépasse ! Souvent, ce sont des grosses associations, ce n'est pas forcé qu'avec une réponse comme ça ils obtiennent un

appel à projets, en plus on a bien vu que des projets, qui ont été décriés de grosses associations et pourtant ils n'ont pas eu le marché comme on dit vulgairement. Donc, ça, c'est la première méthode et on se rend compte qu'il y a d'autres façons de répondre aux projets. Des équipes, plutôt du terrain répondent à ces appels d'offres avec le courage de dire un peu plus de ce qui est demandé et notamment de dire comment ils conçoivent cet accompagnement, comment ils conçoivent cette notion de prise en considération de la personne et d'y mettre vraiment la place du sujet. Cela n'est pas vraiment demandé, mais ils s'autorisent à le dire et s'autorisent à dire comment ils fonctionnent.

On a un exemple flagrant par rapport à ces cahiers des charges auxquels certains répondent, par rapport à ce que l'on a découvert qui émane du secteur médical, notamment les files actives. La file active *késako* ? C'est monsieur ou madame, vous êtes à la tête d'un service, vous accompagnez avant 100 personnes et bien on va vous demander dans le cadre de cette file active d'accompagner 110, 120, 130 personnes à moyen constant et donc de dire c'est comme cela, c'est le cahier des charges qui est écrit comme cela ! Bien évidemment, il y a des associations qui répondent sans se poser la question de savoir si cela va marcher ou pas. D'autres associations y répondent en disant non, non, on va vous expliquer comment on considère la file active. La file active OK, mais c'est nous qui allons la gérer avec plus ou moins de résultats variables et on fera le compte rendu à posteriori, mais pas à priori, parce qu'à priori ça veut dire que si on peut accompagner 150 personnes avec des moyens constants c'est qu'avant on n'en branlait pas une, que l'on mettait les doigts de pied en éventail et que l'on attendait que cela vienne !

Donc cette notion, elle est très importante, mais je crois qu'il y a encore plus important que cela et je vais vous demander d'être très vigilant parce que je vais essayer de me faire comprendre.

Quand certains appels à projets avec des cahiers des charges bien définis viennent préciser comment il faut que l'on travaille pour l'accompagnement, quels types d'activités on nous demande sans penser comme le disait Patrick tout à l'heure qu'il y ait des choses ou d'autres qui ne rentrent pas dans ces cases. La notion d'accompagnement, on la dit durant ces deux jours, on le répète depuis un certain nombre d'années ce qui veut dire qu'il y a une confiance qui est dédiée aux équipes de terrain. Cette confiance-là, je crois qu'en ce moment elle est un peu mise à mal. Pour ce faire, depuis quelques semaines je réfléchis autour du penseur qui est Edgar Morin, je vous incite si vous ne l'avez pas encore fait à lire un de ses anciens bouquins, ce n'est pas le dernier : « penser l'éducation ».

Alors effectivement, il l'a fait pour les spécialistes de l'éducation, l'éducation scolaire, mais on y voit quelque chose qui parle aussi de « l'éducation spécialisée » ou de notre travail. Donc évidemment, ça a été un pur fondeur, un grand souteneur de la complicité, ce qu'il appelle la complexité et je me tiens dans cette philosophie-là d'Edgar Morin et si l'accompagnement social s'était quelque chose de complexe ?

Ce que veut dire complexité selon Morin et qu'on essaye de comprendre : les relations le tout et les parties.

Le tout : l'accompagnement social et les parties. Qu'est-ce qui préfigure l'accompagnement social avec des acteurs et avec des légitimités ?

On est dans un monde politique donc il y a l'acteur politique, celui qui nous propose des lois, celui qui vote les lois, celui qui orchestre un petit peu le cadre politique de l'accompagnement social. Il y a l'acteur administratif, celui qui paye, en l'occurrence pour le secteur médico-social, le conseil général ou les ARS pour ce qui touche à la santé. L'acteur associatif, il a une légitimité nos associations ce n'est pas rien. Il y a une légitimité de l'acteur associatif, c'est celui qui gère les associations c'est notre patron quand on bosse. La personne accompagnée bien-sûr, elle a sa légitimité, c'est un citoyen comme on le défend à M.A.I.S. et puis notre légitimité à nous, notre légitimité technique celle pour laquelle on nous a donné confiance durant pas mal d'années. Mais quand on regarde un peu ce qui préfigure dans le travail social de demain, quand on regarde les recommandations de l'ANESM qui sont affiliées à l'ANAP (Agence Nationale pour la Performance). Quand on relit un certain nombre d'injonctions sur les façons de travailler : vous allez faire ceci, vous allez faire cela. Ce que disait Yves tout à l'heure, on voit bien des MDPH dans lesquelles on oriente certaines personnes vers des services d'accompagnement et on leur dit c'est pour telle ou telle activité que vous allez travailler, donc déjà on définit là où on va bosser et puis petit à petit dans les cahiers des charges, quand on commence à nous dire c'est comme cela qu'il faut que vous travailliez, ça veut dire que la légitimité technique elle commence à avoir un coup dans l'aile ! C'est-à-dire que bientôt les travailleurs sociaux et là il faut le relier à la façon dont on forme les travailleurs sociaux, on va devenir des agents de dispositifs, c'est à dire des opérateurs, c'est-à-dire que l'on va travailler selon des méthodes, selon des actes, selon ce qu'on nous dit, selon ce qu'on nous ordonne et où est la confiance dans cette légitimité ?

Donc c'est cette crainte que l'on a pour les années qui viennent ou les mois qui viennent à être un peu bousculés du côté de notre reconnaissance. Parce que tout cela ne peut fonctionner que si, entre chaque partie, il y a de la relation et de la confiance. Cette confiance-là, moi je pense qu'au niveau du terrain il va falloir être vigilant pour ne pas la perdre, c'est à dire comment on va défendre cette confiance, comment on va défendre notre légitimité technique, ce n'est pas par des mots, peut être par des mots, mais c'est surtout par des actions et des actions qui commencent à la façon dont on rédige les projets. Le projet associatif, il parle des valeurs, quelles valeurs ? Réinterrogeons nos associations par rapport à cela. Que dit le projet de service sur l'incarnation de ces valeurs ? Il faut bien qu'il y ait un lien entre les projets associatifs et le projet de service et la façon aussi dont on travaille avec les personnes. Le projet d'accompagnement, comment est-il ficelé ce machin-là ? Quelle légitimité fait-on valoir dans tout ça ?

Donc, moi ce n'est pas pour que vous repartiez avec un peu de désespoir dans la tête, mais pour vous dire que notre travail de réflexion il est là, c'est à dire comment on peut bosser pour défendre et prolonger cette confiance de notre légitimité technique. Je vous souhaite bon appétit et je reprendrai la parole tout à l'heure.



**André PEYRACHE**

*Administrateur M.A.I.S. Région Rhône-Alpes  
Poète et sociologue*



## Introduction à la vidéo de **Miguel BENASAYAG**

Nous avions prévu une intervention de Miguel Benasayag sous forme de visioconférence pour des raisons personnelles de sa part, mais aussi pour des raisons techniques de notre côté nous ne pourrions pas réaliser ce mode d'intervention. Nous avons dû prendre une décision dans l'urgence pour ne pas abandonner l'idée de l'intervention. Miguel nous a donc proposé de monter à Paris filmer l'entretien chez lui et c'est cette création que nous vous proposons de découvrir aujourd'hui. Bien sûr je ne pourrai pas répondre aux questions que vous pourriez avoir envie de lui poser, mais rien ne vous empêche d'intervenir après le document.

Maintenant je vais faire une courte introduction poétique avant les propos de mon camarade Miguel Benasayag.

**Ils rêvaient de Buenos-Aires  
À travers les barreaux  
Les oiseaux du silence**

Lorsque les souvenirs t'arrivent par l'intermédiaire d'un effluve passager il y a comme une urgence qui s'active, te poussant à emprunter un chemin imprévu. Le temps s'arrête furtivement une suspension, des milliards de plis à l'infini et toi dans les replis de la matière à chercher les plis de l'âme Leibnizienne.

Ce retour dans les plis mémoriels de ton action éducative te permet de remonter ce temps en suspension, pour énoncer ton propos même poétique.

Des problématiques et des pathologies.  
Des pathologies qui deviennent des problématiques.  
Le pathos logis des errants, qui s'accrochent à cette espérance d'appartenir encore à un monde possible, à vivre dignement.

Des pathologies qui vous encomrent le projet personnalisé,  
au point d'en codifier la singularité, sous le mode du semblable, du commun,  
de la disparition de l'altérité.

Il faudrait paraît-il ne plus accompagner le pathos, le laisser à d'autres spécialistes, listés. Des injonctions déguisées, derrière la bureaucratie des technocrates. L'accompagnement à la vie sociale version DMS V c'est pour demain, c'est déjà demain.

Et la voix de Sassolas s'est élevée, pour combler nous autres quelques fois désespérés et replacer le travail social, comme dernier rempart, contre ces barbaries qui fabriquent des listes, précurseurs des files, où nous allons perdre notre puissance énonciatrice, salvatrice, éducative.

Et l'on explique dans des formations soi-disant adaptées que nous devons en parler, mais écrire à mots couverts, cachetés, dans des enveloppes craftées, aux épitaphes médicalisées, sous menace du code pénal, qui n'en a rien faire de l'acte éducatif.

Continuer sans trêve, pour aller au plus loin des rêves qui viendront bouleverser toutes les certitudes énoncées.

Des pathologies qui en montrent de cette société qui nous aplatit et nous entraîne dans le gouffre de profondes insomnies.

Dresser des barricades, contre ces injonctions qui portent en elles de terribles histoires et idéologies aux odeurs des plus infectes.

Les barricades s'élèveront comme autant de sémaphores qui rappelleront que nous avons créé les lieux de vie et proposé une variation aux mondes fermés et enfermants.

Dresser des barricades comme dresser ces différences contre l'indifférence, pour refuser d'être pénétré par ces idéologies qu'il faudra bien un jour éradiquer.

Des barricades en cascades d'où s'écoulent et s'échappent les rivières ré-enchantées du travail social.

Par-delà les barricades, ouvrir sa pensée sur ce que nous possédons en nous de puissance et comment nous en perfuserons la vie des bannis.



Entretien avec **MIGUEL BENASAYAG**  
Philosophe et psychanalyste



## “ Le doux leurre du Plaisir

### **Miguel BENASAYAG :**

Bonjour M.A.I.S., hé oh M.A.I.S., il faut se réveiller, voilà.

Vous vous rendez compte que je ne suis pas là, parce que dans l'époque du virtuel peut-être qu'ils pensent que je suis là, je ne suis pas là. C'est bizarre ça, je ne suis pas là..., bon !!! Ça veut dire que c'est une vidéo.

Imagine que les gens du M.A.I.S. ils se sont dit : tiens, cette année, on va faire un truc : « le plaisir dans l'accompagnement et l'accompagnement du plaisir » là on tient un sujet, ah les Français et les jeux de mots ! Bon, disons-le tout de suite, j'ai écrit, il y a très longtemps, un livre : « La critique du plaisir », tiens, André l'a avec lui, voilà : « La critique du bonheur », c'était la critique du plaisir, dans le sens où je vais l'expliquer. Alors bon, la question est la suivante : on est dans la crise sociale, la crise historique, la crise même psychologique dans laquelle vivent les gens, le débousolement grandit. C'est-à-dire la vérité, c'est que le mal-être, la difficulté à vivre, la sensation d'impuissance grandit. Et il y a une question même générationnelle, pour les gens de plus de cinquante ans, nous venons tous d'un monde dans lequel il y avait la promesse. Quoi ? La promesse d'un bonheur, la promesse d'une justice et on se trouve devant un horizon, tout noir, tout menaçant. Pour les autres, ceux qui ont moins de cinquante ans, disons la quarantaine maximum ils n'ont jamais connu la promesse, ils ont connu que la défaite, que la crise, que la menace. Alors les uns sont déçus, sont tristes, ou bien ils continuent, droit dans leurs bottes de façon dogmatique. Les autres ceux de plus de cinquante ans, ceux qui ont connu la promesse, finalement on ne sait pas quoi faire avec le malheur, le malheur, la tristesse, ça fait partie de ce qu'on allait vaincre, on ne sait pas faire avec le négatif. Pour les moins de quarante ans, ils sont nés les pauvres dans un monde tellement dur, tellement dur, qu'on se dit comment faire pour orienter notre vie, comment faire pour se lever le matin, comment faire pour tenir ? Et comment faire pour tenir dans les métiers comme le nôtre, dans des métiers cliniques, les métiers d'accompagnement comment faire pour tenir ?

Alors c'est difficile, c'est difficile, car tous ces métiers-là, y compris la médecine, la psy, l'éducation, sont des métiers, qui sont tous nés bien que mal, avec l'idée implicite d'un dépassement de la problématique abordée, c'est-à-dire qu'on s'occupait de malheur, de la souffrance, on s'occupait de la maladie, mais on pensait qu'on allait dépasser

ça. Or, aujourd'hui il y a une espèce de statu quo, d'arrêt sur image, dans lequel le malheur, la souffrance à laquelle on a à faire, la souffrance sociale n'est pas appelée à disparaître, mais visiblement elle ne fait que grandir. C'est compliqué, comment tenir, qu'est-ce qui fait tenir, comment on peut aider, soutenir quand on sait que ce soutien-là, cette aide-là, n'est pas transitoire. Alors c'est là où il apparaît les recettes un peu post-modernes, les petites recettes à la con, comme ça, les petits projets, s'il n'y a plus le grand projet historique, chacun son petit projet de management, les coachs. On vend aux gens l'idée que nous sommes tous...c'est l'idée de la post modernité, le néolibéralisme, chacun d'entre nous est une entreprise, on doit gérer notre vie, on doit avoir des objectifs, des projets individuels, puisqu'il n'y a plus de projet commun.

Mais comment faire de l'accompagnement sans projet commun de solidarité ? Comment ! Au nom de quoi on fait de l'accompagnement, au nom de quoi on est là pour l'autre, qui est dans la faiblesse totale, sans un socle de solidarité, au nom de quoi ? Alors on cherche, n'est-ce pas, alors on cherche et on ne trouve pas du tout, on prend ce qu'ils nous offrent, on croit trouver mais on gobe tout ce qu'ils nous offrent. Ils disent écoutez : l'objectif c'est le plaisir, excusez-moi l'objectif c'est le plaisir... beurk !! Je me souviens il y a quelques temps je dînais chez deux copains, ce ne sont plus mes copains, parce que vraiment ça m'a gêné, deux agrégés de philo, pas des amis, amis, copains disons, un petit couple d'agrégés de philo, c'est pour dire, voilà, ceux qui font de la philo leur affaire. On était en train de manger et ils me disaient « Quel objectif on peut avoir dans la vie... Miguel, autre que le plaisir ? » Je me suis dit, indigestion naturelle, quelle horreur ! Autre objectif que le plaisir ? Mais ma question c'est : comment quelqu'un peut vivre une vie, en ayant comme objectif le plaisir ?

Comment, quelqu'un, peut-il être dans un tel nihilisme, dans un tel désespoir, dans un tel déboussolement, que tout à coup, il dit : « oui bon, mon étoile polaire est le petit plaisir individuel de chacun ». C'est un désastre, c'est un désastre, c'est un désastre parce que, l'évocation du plaisir est l'aveu d'un échec, pas l'échec historique de la solidarité de la révolution, de la justice sociale ; c'est l'échec même personnel, de pouvoir s'accrocher à quelque chose qui fasse lien. Qui fasse lien pourquoi ? Qui fasse lien parce que le plaisir s'est justement ce qui délie, chacun prend son plaisir là où il le trouve et de façon qui lui est singulière et personnelle. Un va prendre son plaisir en buvant, l'autre va prendre son plaisir en ayant du pouvoir, l'autre va prendre son plaisir en étant pervers, l'autre va prendre son petit plaisir...chacun son petit plaisir ? N'est-ce pas ? Prends ton petit plaisir et ne t'occupe pas du monde, prends ton petit plaisir et ne t'occupe pas de l'autre, prends ton petit plaisir et oublie que tu es lié à l'autre. Alors moi je pense sincèrement, je comprends que vous ayez eu l'idée de travailler la question du plaisir, mais je pense que vous avez raison de la travailler de l'évoquer, de la questionner et de la contester, parce que le plaisir, pour le dire un peu comme ça, c'est ce qui arrive de surcroît, c'est comme le bonheur. C'est pour cela que je parlais de mon bouquin, là je ne passe pas d'annonce, il est épuisé. Le bonheur, comme le plaisir il arrive de surcroît, moi je me souviens avoir été dans les pires des conditions que j'ai connues dans ma vie et tout à coup sentir une sorte de...enuahi de

bonheur, le bonheur ça donne du plaisir. J'étais où ? Peut-être dans un cachot, n'est-ce pas et tout à coup quelque chose avait du sens, être là, j'avais réussi à être solidaire avec quelqu'un, j'avais compris un truc après des années de taule, je comprenais un concept, j'ai un bonheur, un plaisir, le plaisir et le bonheur arrivent de surcroît, qui plus est d'un point de vue neurologique triste, bête et réductionniste c'est vrai.

Il y a des cerveaux pour lesquels les neuromédiateurs font plus facilement des sensations de plaisir, il y en a d'autres qui peinent à jouir éternellement, c'est-à-dire il y en a qui ont des plaisirs fastoches et d'autres des plaisirs très « difistoches », non ? Alors le plaisir c'est ce qui arrive de surcroît chemin faisant, je fais mon chemin je construis, je travaille, j'assume le défi de l'époque, je cherche quels sont les possibles liens de solidarité qui expliquent, les seuls qui peuvent expliquer les métiers d'accompagnement. Les métiers d'accompagnement ce sont des métiers, mais des métiers de réalités, la réalité que la société est tissée par des liens, que je n'ai pas de chaînes envers les autres, les chaînes sont des liens qui me constituent, alors moi je crois que si quelqu'un ne trouve pas du plaisir à l'accompagnement ou que quelqu'un trouve du plaisir à l'accompagnement, d'un point de vue profond c'est du pareil au même. Je pense qu'il faut quand même comprendre que nous ne pouvons pas être traités comme des bêtes de batterie, vous voyez, l'élevage en batterie pour lequel le plaisir produit de la chair un peu plus comestible, nous devons refuser ça, nous devons dire. Nous devons trouver du sens dans notre métier, ce sens-là, passe par la question du lien social et les métiers qui ont à faire avec le lien social...les rapports très compliqués avec professionnalité et lien social ce n'est pas très évident tout ça ! Et il faut se poser ces questions-là. En se posant ces questions-là, certains parmi nous, dont moi par exemple, ça m'arrive souvent d'avoir du bonheur et du plaisir en trouvant de petites idées, de petites solutions et parfois des malheurs, mais ni le malheur, ni le bonheur c'est ce qui va marquer mon chemin. Ce qui va marquer mon cheminement et je crois vraiment que là il y a quelque chose comme ça qu'il faut pouvoir interroger, parce que si vous dites : soit heureux, c'est comme le mythe de Sisyphe.

Le mythe de Sisyphe d'Albert Camus, imaginons Sisyphe heureux, moi je dis Sisyphe heureux ou Sisyphe malheureux, la question...Pour les copains, qui n'ont pas lu le mythe de Sisyphe de Camus, non ! Le mythe de Sisyphe des Grecques, c'est un gars qui pousse un rocher, c'est une condamnation qu'ont donnée les dieux, alors il pousse un rocher, il pousse un rocher, quand il arrive en haut de la montagne broum... le rocher tombe, alors il pousse à nouveau le rocher, bon, alors Camus il imagine l'autre en train de pousser son rocher et il dit : « il est mal barré le gars en train de pousser son rocher, parce qu'il retombe » alors il dit « qu'est-ce que je peux penser de ce pauvre con qui pousse le rocher qui retombe ? Et imaginons au moins qu'il soit heureux » mais moi je pense que Sisyphe est une métaphore hard, une métaphore du fait que dans la vie il n'y a pas un objectif final, dans la vie il y a : un effort, une joie, une construction qui n'est jamais finale, qui est toujours à recommencer, et moi je n'imagine pas Sisyphe heureux, j'imagine Sisyphe dans la joie, dans la joie de la vie de savoir qu'il n'y a pas une fois pour toutes dans laquelle je vais pousser mon rocher et qu'il va rester

accroché en haut ; sinon au contraire comprendre qu'il y a des cycles, qu'on pousse, par moments on prend du repos, par moments la vie est menacée, la société est menacée, on lutte, après on est fatigué, après on est triste, après on est heureux, c'est à dire que, être en amitié avec une fragilité.

Cette idée le plaisir ou la force, la performance, c'est la merde avec laquelle on nous remplit la tête, alors nous, nous devons essayer d'assumer cette complexité, Sisyphe ne fait pas que pousser le rocher, Sisyphe il pousse le rocher, mais il se repose, Sisyphe il suit son destin, alors il faut comprendre quel est notre destin en tant que destin commun et notre destin, au-delà de toute métaphysique transcendantale, notre destin est de protéger la vie, déployer la vie, notre destin est de dire les gens qui doivent être accompagnés, c'est ce qui garantit que notre société reste une société, ou la fragilité, l'aide, l'amour, la solidarité la fondent. Donc effectivement je n'aide pas l'autre parce qu'il est sympathique, dans cette attitude d'aide je suis en train de reconstruire, je retisser des liens de fragilité de la société, pour que la société ne soit pas l'horreur que le néo-libéralisme veut entre winner et loser, gagnant et perdant, justement on retisse, on retisse, il n'y a pas de fort et de faible, la force n'est jamais qu'un moment entre deux faiblesses, alors le plaisir dans tout ça, c'est quelque chose de trop individuel pour faire lien, trop individuel pour faire socle commun. Alors je ne sais pas...tu me diras André s'ils étaient réveillés jusque-là, on continue encore un peu plus.

**André PEYRACHE :**

« Ça me fait penser à ce que Nietzsche disait sur l'invention de l'homme à se fixer un but, Nietzsche disait qu'il n'y a pas de but, que le but c'est la vie. Mais d'un autre côté Nietzsche disait la vie n'est pas un argument. »

**Miguel BENASAYAG :**

André il évoque des passages divers de Nietzsche où il dit se donner des buts dans la vie est toujours une bêtise car la vie est son propre but et à la fois il dit la vie n'est pas un argument... bon !

Je vais vous donner un exemple de ma consultation d'hier justement, un exemple qui répond à cette question de Nietzsche est ce que la vie a un objectif ? Est-ce que même le plaisir serait donc l'objectif de la vie ? Parce que si la vie n'a pas d'objectif, le plaisir non plus n'est pas son objectif, en tant que la vie est son propre objectif. Attention protéger la vie oui c'est l'objectif de la vie, protéger la vie c'est ce que font les cellules qui meurent dans l'Apoptose pour que l'organisme continue, que parfois ce n'est pas très plaisant de vouloir protéger la vie, bon.

Hier j'ai une consultation en gériatrie, le mec, il m'explique 90 ans, quelqu'un en bon état, il m'explique ; juste une petite cataracte qui ne s'opère pas, une patte comme ça un peu de côté, mais tout ça, ça peut s'arranger. Et il me dit tout est compliqué pour me faire un café, je prends une demi-heure, parce que je disais : il ne faut pas aller dans une institution, parce que dans une institution, vous serez pris en charge et c'est mauvais d'être pris en charge, il faut essayer, par solidarité, par accompagnement,

bon le mec il me dit : moi me faire un café c'est une demi-heure au moins, le temps que j'arrive à faire le café etc...

Je lui dis : le problème, c'est que vous vous trompez parce que faire un café, ce n'est avoir un café et le boire, faire un café, c'est toutes les difficultés : traverser un appartement, trouver la cafetière, se rendre compte que les pots ne sont pas lavés, avoir mal là quand on lève le bras peut-être pour aller jusqu'au café, faire passer le café qu'il soit pas trop mauvais, et après le boire ; l'objectif est, à la limite, l'excuse ridicule et petite qui nous permet de nous mettre en route, en marche, donc effectivement, dans la vie, on se rend compte que tous les objectifs, et surtout avec toute la merde sur la performance de cette époque n'est-ce pas et bien l'objectif ce n'est qu'une toute petite excuse, dont certains ont besoin pour pouvoir déployer le processus de la vie.

La question du café, est un détail dans l'opération de cet homme-là d'aller faire un café. S'il appuie sur un bouton et qu'il a le café, il perd justement tous ces moments de défi, de problème à résoudre, de réussir, comment, il va faire ça, explorer ses puissances, explorer ce qu'il ne peut pas, mais comme suppléer, donc effectivement ce que dit Nietzsche c'est ça, : on peut imaginer qu'on ait des objectifs, parce que ça permet un tout petit peu d'ordonner sa vie, mais il ne faut pas croire que les objectifs sont la chose, l'objectif c'est la petite excuse souvent ridicule, le bout de la lorgnette qui nous permet de déployer la vie, or on est dans une époque dans laquelle on pense que les objectifs sont la performance, alors effectivement, si on a comme but les objectifs, la personne assistée, la personne aidée, accompagnée on dit : bon, comment on peut faire pour...? Or il y a cette fragilité, ce déploiement. C'est habiter le moment, n'est-ce pas, qui est la vie elle-même et alors effectivement la vie est son propre objectif dans le sens où il faut protéger la vie de tout ce qui menace sa puissance.

**André PEYRACHE :**

Je voudrais revenir sur la psychanalyse Freudienne qui a beaucoup parlé du Plaisir et qui l'a mis au milieu du désir et de la jouissance.

**Miguel BENASAYAG :** Pardon qui ?

**André PEYRACHE :** Freud et ses amis

**Miguel BENASAYAG :** J'ai entendu parler

**André PEYRACHE :**

Quand Deleuze interroge Foucault là-dessus, Foucault dit que « désir » c'est un mot qui ne lui va pas et qu'il a du mal avec et Deleuze dit qu'il a du mal avec le mot : « plaisir » et Foucault dit : mais ce ne sont que des mots. Est-ce que réellement ce ne sont que des mots et qu'est ce qu'on peut en faire après ?

**Miguel BENASAYAG :**

André dit, par rapport à Freud, Deleuze, Lacan, Foucault, par rapport à la question du Désir, du Plaisir, les réponses de Foucault et Deleuze par rapport au Plaisir et au Désir,

en disant finalement ce ne sont que des mots.

Alors je ne sais pas si ce ne sont que des mots, en tous les cas si ce sont des mots, ce sont des agencements de pouvoir, ce sont des mots agencés avec des structures de pouvoir, en quoi ni Deleuze ni Foucault ne diraient que non. Ce sont des agencements de pouvoir qui déterminent des processus et des circulations, alors effectivement l'idée de la recherche du plaisir est un agencement, qui à mon avis, délie, pour ce que je disais au départ, le plaisir est quelque chose de très très intime, pas singulier, singularité veut dire autre chose. En tant que le désir, Deleuze il donne une définition beaucoup plus intéressante que celle de Freud ou Lacan : le désir comme production de lien, de monde, production de situation, dans lequel le désir c'est ce qui crée l'unité de la situation, nous sommes articulés, structurés, agencés, à des situations désirantes, c'est-à-dire des situations qui ont un sens, alors de ce point de vue-là le plaisir comme quelque chose d'isolé, n'a pas de sens, cela apparaît comme du perlimpinpin, ou alors un truc pour tromper, pour divertir, dans le sens de dévier l'attention.

### **André PEYRACHE :**

Le groupe avec qui j'ai travaillé sur cette thématique, en énonçant le plaisir comme premier, du moins dans l'écriture, c'est la réalité ; lorsque je l'avais rencontré tu m'avais dit que c'était l'ouverture à la barbarie.

### **Miguel BENASAYAG :**

Je pense quand même que mettre le plaisir en premier, c'est-à-dire comme horizon, est ce qui nous plonge entre autres dans l'immédiat, et là-dessus on ne se rend même pas compte comme on est prisonnier de notre époque post-moderne, capturé par la haute technicité, le néolibéralisme, la rapidité des finances, parce que, effectivement, la question c'est : « comment je peux faire lien, pas seulement lien avec les autres, mais lien avec le passé et avec l'avenir et avec moi-même ? ». Alors si j'ai comme horizon le plaisir il y a une immédiateté sans loi. Alors oui, il me semble quand même que quiconque dit j'ai comme premier objectif le plaisir, soit, il est plus probable, que de la part des copains, que ce soit pour pousser plus loin la réflexion. Mais socialement, non, avoir comme premier objectif le plaisir, c'est la barbarie, je suis intervenu souvent dans des conférences du groupe TEDX, dans lesquels il y a des entrepreneurs très brillants, et souvent j'ai entendu chez des gens comme ça qui venaient des écoles de commerce, des boîtes, la phrase : « le monde est mon terrain de jeu », et voilà c'est ça : le Paris / Dakar, là il y a des salopards, après le tremblement de terre à Katmandou ils n'ont pas attendu une semaine pour aller encore faire... Se promener à la montagne de Katmandou c'est l'idée poussée un tout petit peu plus loin, c'est le tourisme sexuel, donc, ça veut dire, si j'ai le plaisir comme objectif, comme nord, ça implique un sacré truc, ça implique quand même qu'il y n'a aucun truc de structuration, à tel point qu'imaginez vous, ne serait ce que les interdits fondamentaux, quoi qu'il en soit de leur vérité historique, de l'inceste et de l'anthropophagie, si moi ça me fait plaisir d'avoir du sexe avec ma fille... c'est du plaisir ! Qu'est-ce que fait un père ? Un père est quelqu'un de structuré de telle façon, que sa perception de l'autre de sa fille, sa perception de sa fille ne reçoit pas les ondes érotiques, carrément il ne les reçoit pas, c'est pour ça

qu'on dit en espagnol, en Argentine, c'est aussi emmerdant que danser avec sa sœur, pourquoi? Parce que sa sœur peut être un super canon, si ces refoulements structurants ont fonctionné, tu l'emmerdes quand tu danses avec ta sœur. Tous ces refoulements structurants, qui sont des médiations, qui mettent de la distance, qui maintiennent quand même une certaine asymétrie etc... si nous mettons comme objectif le plaisir on est vraiment dans la merde. Alors moi j'insiste, c'est-à-dire, je ne suis absolument pas dans une position auto-flagellant, je préfère être heureux, je préfère avoir du plaisir, je râle quand je suis malheureux, je suis absolument pleurnichard quand je suis malheureux, voilà, mais ça arrive de surcroît, il ne peut pas être la voix directe.

**André PEYRACHE :**

Le groupe voulait à travers ce titre... Pour l'instant, pour les travailleurs sociaux, dans leur travail on ne parlait que de souffrance, en tous les cas de leur côté, que de leur souffrance et des voix se sont élevées pour dire : nous ne sommes pas que des êtres de souffrance et je pense que c'est à partir de là qu'ils ont essayé de dégager cette idée : qu'il pouvait y avoir du plaisir à travailler auprès de gens en situation difficile d'existence.

**Miguel BENASAYAG :**

Je pense que nous ne sommes pas que des êtres de souffrance, il faut le comprendre dans... je souffre, nous souffrons, ils souffrent, vous souffrez et la sortie de ça c'est de comprendre, mais à part souffrance, plaisir, de quoi il s'agit ? Il s'agit quand même de garantir, en résistant à l'air du temps, des lieux de pratiques de solidarité, lieux de pratiques dans lesquelles on est dans la construction de liens, dans la construction d'une société de fragilité qui refuse l'apartheid, fort et faible, si je ne vois que la souffrance, c'est parce que j'ai la tête un tout petit peu colonisée par le pouvoir, si je ne perçois que de la souffrance dans les situations d'aides les plus compliquées, difficiles et tristes qu'elles puissent être, si je ne perçois que de la souffrance, c'est qu'il y a quelque chose : boum...on m'a bouffé un peu la tête et je ne perçois pas tous les tissus de fragilités et de liens dont il est question dans cette pratique-là, je pense que c'est ça qu'il faut travailler.

Breet me pose la question : « Bonheur mode d'emploi » : la recherche mode d'emploi pour être heureux, le problème c'est que dans mode d'emploi ; il y a une bibliographie incroyable sur le bonheur, comment le trouver, vous êtes le dernier des cons si vous ne le trouvez pas, parce qu'en plus il y a une culpabilisation de ne pas avoir du plaisir et du bonheur, on te culpabilise parce qu'être triste ce n'est pas bien vu. Alors je te répondrais c'est une question de recherche raccourcie pour arriver au but, qui évite la sagesse et la joie à la fois de la production dans laquelle de surcroît apparaît le bonheur, c'est dans le déploiement de ma puissance d'agir, de créer, de faire des liens, que de surcroît j'ai du plaisir et du bonheur. Et tout cela, que ce soit des bouquins ou comme ça : mode d'emploi pour être heureux, avoir du plaisir, font partie de cette barbarie soft, je n'arrête pas d'avoir des patients qui me parlent d'avoir des problèmes, qu'ils n'ont pas leurs comptes de plaisir au lit, avec leur partenaire c'est très étonnant

parce qu'effectivement, c'est quelque chose de nouveau à ce point-là que ça sorte comme ça ; non ? Il y a cette idée qu'on serait en droit d'exiger un taux de plaisir sexuel avec son partenaire, sinon ça ne marche pas et l'on voit bien comment là, que ce qui est éclipsé et détruit à la fin, ce sont tous les rapports d'affection, d'amour, érotique aussi, dans lesquels on construit une relation et l'on voit bien comment notre époque, dans sa canaillerie, cherche, comme ça, là, dans le cas de l'érotique mode d'emploi, pour arriver à ton taux de plaisir promis ou dû.

André consulte ses notes et moi j'en profite pour vous dire : « bon, à la prochaine, voilà. tchao ».





**Stéphane Pawloff**  
Éducateur spécialisé

*Mène des recherches sur les savoirs professionnels en éducation spécialisée.  
Après échanges fructueux avec Dominique CHIRAT, éducateur spécialisé en SAVS*

## La saveur des savoirs en éducation spécialisée

Donc il me faut passer derrière Miguel Benasayag. Il faut relever le pari parce que, pour le coup, c'est quelqu'un qui donne du plaisir à l'écouter, il a une manière de parler qui a de la superbe.

Je vous propose une intervention en trois temps que j'ai intitulée « La saveur des savoirs en éducation spécialisée ». Pour quoi cette histoire de saveur des savoirs ? De formation, je suis éducateur spécialisé, j'ai exercé un peu d'une dizaine d'années en tant que tel. Dès le départ, plusieurs questions se sont posées à moi : comment devient-on éducateur spécialisé ? Mais aussi, devenir éducateur spécialisé, est-ce que cela s'apprend ? Une autre question qui me vient de l'époque de ma formation, mais que je retrouve aujourd'hui d'une autre manière dans les institutions spécialisées interroge ce que l'on appelle formation en alternance, alternance dans la formation initiale entre les moments de formation en centre de formation et les stages dans les lieux de pratique, mais aussi alternance entre les moments d'accompagnements des usagers et les moments de réunions entre professionnels : le entre, le trait d'union, comment se construit-il en fait ?

A partir de ces questions initiales, l'une des manières que j'aurais finalement trouvée pour m'efforcer de tenir ma pratique d'éducateur spécialisé, puis aujourd'hui ma pratique de formateur, d'intervenant en analyse de la pratique et enfin de chercheur, aura consisté à essayer de fabriquer des questions qui m'animent. Pour cela, j'ai suivi le fil des rencontres, des rencontres avec les personnes accueillies, les rencontres avec mes collègues professionnels, mais aussi des rencontres avec des chercheurs – notamment dans le cadre d'un doctorat et d'enseignements à l'université.

Je vous propose de suivre un petit chemin qui va plutôt aller du déplaisir au plaisir. On va partir de choses un peu sérieuses et un peu rigoureuses, un peu logiques, et nous allons voir comment cela peut nous servir pour en venir à un moment savoureux de pratique. Nous allons essayer de mener une réflexion épistémologique avec des apports et des ancrages dans des savoirs d'expériences pratiques. Il est clair pour moi qui ai commencé par faire de l'ethnologie et par passer un bout de temps au Brésil,

puis au Sénégal, que chaque culture fabrique des points de cécités, des points d'où elle ne voit pas des choses qui se produisent en son sein. Pour Pierre Legendre<sup>1</sup>, notre culture, la culture occidentale, fabrique des points de cécité à deux endroits précis au moins : à l'endroit de la question technique qui a été rabattue aujourd'hui sur une vision machinique et mécanique. Et puis à l'endroit de la question du corps, je dirais du corps considéré comme asubjectif. Nous avons à essayer de fouiller cela et de résister à cela en soutenant justement que la condition humaine est condition de subjectivité. Il s'agit pour nous de laisser de la place à ce que Jeanne Fauret-Saada – anthropologue et psychanalyste – appelle « l'opacité du sujet à lui-même »<sup>2</sup>. L'opacité du sujet à lui-même, cela veut dire que chaque être humain ne peut devenir sujet qu'à condition de se méconnaître pour partie, de ne pas entendre et de ne pas voir certaines choses qui pourtant le concerne intimement. Ainsi, aujourd'hui, au cœur de la société française, il y a un certain nombre de paradoxes qui n'est généralement pas aperçu comme tel dont un qui concerne les secteurs spécialisés : en tout cas, c'est ainsi que j'analyse le phénomène. En effet, si d'un côté existe une inflation d'idéaux soutenue par des lois quant au respect des personnes en situation de handicap, de l'autre se propage une réduction des pratiques qui laissent de la place aux dimensions de subjectivité qui ne se maîtrisent ni en pensée, ni en acte. Certaines logiques que l'on peut qualifier d'idéologiques au sens de Karl Marx tendent à réifier l'être humain, à le mesurer sous toutes ses coutures pour finir par « ne plus le calculer », à le transformer en objet de calculs sans en prendre la mesure ... Il me semble qu'en contrepoint, ces Journées Nationales de Formation et leurs nombreux ateliers tentent de soutenir avec d'autres, dans d'autres lieux, ce que je vous propose d'appeler le travail de réinvention des pratiques spécialisées à partir de la condition humaine de subjectivité. Pour cela, il s'agit de continuer à inventer et à réinventer un art des savoirs de l'acte qui est simultanément un art des savoirs en actes et cela précisément au cœur de la gestion des compétences techniques, non pas à côté, non pas contre mais bel et bien au cœur

...

Dans les savoirs pratiques, il y a un ombilic qui relève de la saveur plutôt que du savant et pour l'apercevoir, il faut revenir à l'étymologie du terme savoir. Mais avant cela, faisons un détour anthropologique qui nous mènera au final à un moment savoureux de pratique.

Pourquoi faire de l'anthropologie ? Parce que la conception qu'un professionnel se fait de l'être humain, de la maladie, des dysfonctionnements..., détermine une partie des pratiques à l'œuvre auprès de ceux désignés comme malades, handicapés ou dysfonctionnant.

J'ai travaillé dans les veines de ce que l'on a appelé avec Charles Gardou une anthropologie du mal : c'est-à-dire une réflexion anthropologique sur la manière dont les sociétés et les cultures s'y prennent pour traiter le mal. Une anthropologie du mal, ça peut faire peur ou rebuter, surtout dans des journées où l'on traite du plaisir, sauf à s'entendre sur le terme mal. En latin, le mal, c'est ce qui advient autrement que ce qu'il

---

1 - Pierre Legendre, *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident – Conférences au Japon (2004), Mille et Nuits, Librairie Arthème Fayard, 2008.*

2 - Voir Jeanne Fauret-Saada, *Désorceler, Éditions de l'Olivier, 2009, p.61.*



faudrait : en fait, c'est le hors-norme. Une anthropologie du mal est une anthropologie des pratiques hors-normes.

Ainsi, quand on fait une anthropologie du mal, on se demande nécessairement ce qu'est un être humain car c'est la base de l'anthropologie. Or je me suis aperçu que l'être humain, scientifiquement parlant, est défini par la référence au savoir. Pour les sciences, les êtres humains sont des homo sapiens, ou même homo sapiens sapiens, et sapiens vient de sapere qui veut dire savoir. C'est un drôle de truc de définir l'être humain par son savoir et qui plus est par un type de savoir qui est le savoir réflexif. L'homme sapiens sapiens, c'est donc un être supposé se savoir en train de savoir : c'est exactement à l'opposé de ce que nous propose Jeanne Fauret Saada, l'opacité du sujet à lui-même.

Ce que je vous propose, c'est d'essayer de composer avec ce que nous sommes : des êtres humains capables de savoirs réflexifs troués par des points d'opacité et de surdité. Quand on essaye de réfléchir sur les êtres humains, sur ce qu'est l'espèce humaine, on finit par tomber sur son incomplétude. Aujourd'hui, aussi bien sur un plan biologique, neurologique, que subjectif, on s'accorde pour définir l'être humain comme incomplet. Or il y a deux domaines d'incomplétude humaine que je trouve particulièrement aidant pour les pratiques d'éducation spécialisée et celles de travail social en général : le domaine du langage, et celui de la sexualité.

Dans le domaine du langage, c'est que le linguiste Ferdinand de Saussure a appelé l'arbitraire qui peut nous servir à repérer les lieux d'incomplétude. En effet, le langage humain qui est qualifié de langage articulé est gouverné de l'intérieur par des espaces et des écarts qui n'ont pas de réponse et de régulation naturelle. Il n'y a pas de nécessité naturelle à certains liens, les liens dans un mot entre les sons et les sens, les liens aussi entre les mots et les choses. Ce qui, au demeurant, est exactement ce qui permet la poésie. Il n'y a pas non plus de nécessité naturelle dans les liens faits entre les mots dans la construction d'une syntaxe. Enfin, pas de lien naturel entre l'intention d'un locuteur et l'effet sur l'allocutaire. Ces liens, c'est nous qui les construisons, individuellement et collectivement. La dimension collective de la construction de ces liens se fait par les normes et les conventions : culturellement parlant, on passe son temps à convenir de ... Or nous travaillons avec des êtres qui ne conviennent pas forcément des mêmes choses que nous. Et parfois, certains êtres ne conviennent tout simplement pas grand-chose avec quiconque. C'est drôlement intéressant de pouvoir soutenir le travail avec eux aux lieux d'arbitraire.

Dans le second domaine d'incomplétude, la sexualité, là non plus il n'existe pas de régulation naturelle, c'est-à-dire de régulation par l'instinct, par les gènes ... Pour réguler la sexualité humaine, l'anthropologue Maurice Godelier dit que « le social ne peut s'établir que sur la base du sacrifice de quelque chose qui est intérieurement, profondément contenu dans la sexualité humaine et qui est son caractère asocial. Je ne m'étendrai pas là-dessus mais qu'est-ce que ça veut dire le caractère fondamentalement asocial de la sexualité humaine ? Cela veut dire que la sexualité humaine n'est pas régulée par des périodes d'œstrus comme chez les animaux, elle est possible tout le temps, dans tous les sens, de toutes les manières et avec n'importe qui ! Quand on y réfléchit un peu, c'est un sacré problème social que la sexualité soit

possible comme cela. En fait, il faut constamment inventer des choses pour parvenir à la réguler. Mais problème de régulation également parce qu'il se trouve que les êtres humains sont des êtres d'imaginaire qui peuvent préférer un bout d'imaginaire à un bout de réalité. Et ils peuvent y tenir fermement, c'est ce que l'on appelle un fantasme. Mais les fantasmes, ça a à voir aussi avec une autre dimension que Freud a soulignée à l'endroit du corps : car à l'endroit du corps ça pulse. Les pulsions posent le problème de la satisfaction dont parlait très bien Miguel Benasayag quand il reprenait la question du plaisir d'une façon assez singulière quand il disait : « le plaisir, c'est de surcroît ». Le corps sexuel, ça pulse. Cela veut dire que l'on a régulièrement à faire avec ce qui déborde. Freud nous a appris que les pulsions ne sont satisfaites que partiellement. Donc quid de la partie insatisfaite ?

Arbitraire dans le langage, dérégulation de la sexualité : quel est le lien avec le savoir ?

Venons-en au savoir. Il y a plusieurs manières d'utiliser les mots, notamment pour essayer de préciser et de cerner un peu ce qu'ils cherchent à désigner. J'ai essayé de faire ce travail-là pour le mot savoir. J'ai été étonné et vraiment intéressé en revenant à l'étymologie.

Savoir a deux étymologies, l'une est latine, *sapere* et l'autre est germanique, *wissen*<sup>3</sup>. *Sapere*, ça veut dire exhaler une odeur, avoir du goût, juger gustativement. *Wissen*, c'est percevoir par la vue, voir et par extension avoir conscience de. Ce qui m'a intéressé dans cette double étymologie – contrairement à une tradition française en particulier, beaucoup diffusée par le monde universitaire, c'est que savoir suppose dans les deux cas une articulation entre le corps et la langue, entre la perception charnelle et l'intellection, ou l'intelligibilité, c'est-à-dire les signifiants, les mots. Je trouve cela extrêmement précieux pour réfléchir les pratiques, et ce d'autant que les référentiels de formation en éducation spécialisée sont construits dans la même veine, qui ne permet pas d'apercevoir cela.

Vous savez qu'aujourd'hui la professionnalité est interprétée et conçue en termes de compétences. Il y a des référentiels de compétences avec des domaines de compétences. Et tout cela est défini en termes de savoir(s), savoir faire ceci, savoir faire cela, où les objets de savoir sont relativement décrits sans que jamais le terme même de savoir ne soit précisé. Par exemple, dans le DC1 des éducateurs spécialisés, certaines compétences sont décrites en tant que « savoir animer la vie quotidienne », ou encore « savoir s'inscrire dans une démarche éthique », ... Oui, très bien, mais comment alors ? Qu'est-ce donc que savoir, que ces fameux savoirs, désignés, supposés, mais jamais précisés ?

Savoir, c'est avoir du goût, au sens littéral et au sens métaphorique : savoir, donc, c'est pouvoir produire un jugement, un discernement, à l'aide du corps et du langage,

---

3 - Les éléments d'étymologie du terme savoir sont issus des sources bibliographiques suivantes : Alain Rey (ss la dir), *Le Robert, Dictionnaire historique de la langue française, Tome 3, Dictionnaires Le Robert, 1998, p.3403 – 3404* et de Jacky Beillerot, « Les savoirs, leurs conceptions et leur nature », in Jacky Beillerot, Claudine Blanchard-Laville, Nicole Mosconi (ss la dir), *Pour une clinique du rapport au savoir, L'Harmattan, 1996, p.121*. Pour alléger le texte, nous ne citerons pas à chaque fois la référence à l'un de ces deux textes.

des organes de perception et des systèmes de représentations. Je vous propose de restreindre le sens du concept de savoir à tout acte de jugement qui suppose une articulation entre une dimension charnelle de perception et une dimension intellectuelle de représentation, entre donc la saveur des perceptions corporelles et le savant des représentations sémiotiques.

Mais il nous faut avancer d'un pas si vous me le permettez en nous demandant comment chaque être humain en vient-il à avoir du goût ? Comment cela vient-il à tout un chacun, comment cela vient-il aux professionnels, mais aussi ou d'abord aux usagers ?

Peut-être que la réponse va vous paraître évidente, mais à l'époque de l'idéologie de l'individu, de l'être humain tout seul, mais dont on ne cesse de dire qu'il doit communiquer avec d'autres, la réponse que je vous propose n'a rien d'une évidence, puisqu'elle met en jeu l'essence sociale de l'être humain. Pour que le goût vienne d'avoir du goût, en un mot pour construire des savoirs, il faut être en lien avec d'autres, il faut être inscrit dans des relations affectives et dans des rapports sociaux. Fondamentalement, pas de savoir sans sujet et pas de sujet sans autre(s) : donc pas de savoir sans autre(s). L'étude du développement des enfants, l'ethnologie de l'éducation, les leçons de l'hospitalisme, la clinique du rapport au savoir des personnes autistes, tout nous rappelle à cela.

Si l'on tient compte de cela, on nommera savoir toute construction subjective langagière impliquant du corps, produite dans et par des rapports sociaux, ayant un effet d'interprétation à partir d'un point d'où un sujet peut pratiquer le monde. Et pour cerner un savoir, il s'agit d'abord d'identifier son objet ; d'identifier également le régime de savoir qui l'ordonne (c'est-à-dire ses conditions et ses modalités épistémologiques) ; identifier aussi les rapports de savoir qu'il met en jeu (c'est-à-dire les logiques de pouvoir par lesquelles il est mis en œuvre) ; identifier enfin le rapport au savoir qu'il révèle (c'est-à-dire le rapport que chacun entretient au fait même de vouloir savoir ou non).

D'une certaine manière, il me semble que le M.A.I.S. soutient depuis de nombreuses années des logiques de savoir que je vous propose de qualifier de savoirs de subjectivation, c'est-à-dire des savoirs par lesquels chacun se constitue comme sujet en tentant de faire un tant soit peu du monde son monde à soi.

Ces savoirs-là, on ne peut réellement les soutenir qu'à partir des savoirs dits d'expérience, c'est-à-dire des savoirs que chacun construit par et dans l'expérience réelle des pratiques. Et partir de l'expérience, c'est tout autre chose que de partir d'abstractions théoriques et/ou de conceptions idéologiques, ce qui ne veut pas dire qu'on ne peut pas faire de points d'expérience des constructions théoriques. Les savoirs de subjectivation qui prennent appui sur les savoirs d'expériences contiennent dans leur structure même quelque chose de subversif quant aux rapports sociaux de domination ou quant aux productions culturelles d'idéologisation ...

Maintenant, cela dit, vous pouvez vous réveiller, parce que la saveur des savoirs, c'est là que ça commence ... Après une certaine rigueur conceptuelle qui va souvent de pair avec une certaine austérité, venons-en à un petit moment savoureux de pratique.

Il se trouve que depuis de nombreuses années, je vais travailler à l'île de la Réunion. Quand je dis que je vais y travailler, ça fait rigoler : je suppose que c'est parce que le mot « travail » dissone avec le nom « île de la Réunion ». On croit que ce que je vais faire, c'est prendre du plaisir. Est-ce que je prends du plaisir à y aller ? Probablement, mais il reste que travailler à l'île de la Réunion, ce n'est pas que simple.

Je travaille dans plusieurs établissements type foyer d'hébergement, foyer d'accueil médicalisé, foyer d'accueil occupationnel, ... mais aussi service d'accompagnement à la vie sociale. Je vais partir d'une expérience de formation dans une institution qui regroupe un foyer d'hébergement et un service d'accompagnement à la vie sociale. On nous a demandé, à mon collègue François-Xavier Fénérol et moi-même, d'aller travailler avec les professionnels sur les questions de bienveillance et de maltraitance. On a un parti pris méthodologique de formation qui consiste à partir des expériences de pratique avec lesdits usagers pour tenter d'en faire savoir, en soutenant d'abord la mise en récit des expériences. On a donc proposé à ces professionnels de partir des situations concrètes très délicates, particulièrement éprouvantes, des situations qui ont pu faire parfois beaucoup de bruits, y compris dans les médias de l'île ... Cette fois-là, les professionnels veulent parler d'une situation qui s'est déroulée au foyer d'hébergement.

Un soir, une éducatrice demande à un hébergé de mettre la table car c'est son tour et que c'est comme ça que l'on organise la vie collective. Mais lui ne veut pas. Or le problème, c'est que c'est son tour, c'est donc à lui de le faire. Mais lui, il ne veut vraiment pas et l'éducatrice lui demande vraiment de le faire ... alors ça commence à monter ... c'est ce que racontent les professionnels et nous, dans le cadre de cette formation, nous travaillons avec les récits des professionnels. D'un coup, la tension monte encore et l'éducatrice dit à l'hébergé en créole « ou veu langète a moi ? ». Là-bas, entre eux, ils se parlent tous en créole mais à nous, formateurs « métrô », on nous parle en français, sauf avec cette expression qui surgit en créole. J'allais apprendre ce que ça voulait dire parce que je ne parle pas créole mais vous allez voir comment. L'hébergé, sous l'effet de cette phrase, donne un coup de poing dans les lunettes de l'éducatrice, le verre se brise et l'éducatrice perdra une partie de la vue. Là, c'est une grosse histoire, là il n'y a pas de plaisir ! Mon collègue et moi posons alors la question de ce que ça veut dire « ou veu langète a moi ? ». Une quinzaine de professionnels, essentiellement des créoles, nous disent unanimement que ça veut dire « tu veux me taper ? ». Alors on essaie de comprendre ce qui a pu déclencher le passage à l'acte du résident. En fait, on ne comprend pas grand-chose et on décide de faire une pause. On va fumer une clope dehors et là, une éducatrice, qui a un certain savoir à propos de la séduction (on en a d'ailleurs beaucoup plaisanté avec elle, elle a des atouts et elle sait en faire quelque chose), vient nous dire « ou veu langète a moi » ça ne veut pas dire uniquement « tu veux me taper ? », ça veut dire aussi ... l'éducatrice semble gênée ... ça veut dire aussi « est-ce que tu veux me lécher », au sens du cunnilingus ... et « bing » ! On revient en formation après la pause, on se reparle du premier sens de l'expression et puis on parle du second sens. On demande alors aux professionnels pourquoi ils ne nous ont pas parlé de ce second sens, qui change un peu la donne quand même ! C'est à partir de là que le travail d'analyse et de compréhension de la situation, du

passage à l'acte de l'hébergé, a pu prendre une autre tournure, ouvrant certaines questions concernant les rapports entre l'éducatrice et cet hébergé, le rapport de cet hébergé à cette éducatrice, ouvrant les liens possibles entre passage à l'acte, violence et érotisation ... notre travail de formation s'ouvrirait d'un coup sur les ressorts intimes des pratiques professionnelles ... Je vous propose de nous arrêter là-dessus.

### **Question ou réaction de la salle.**

Je suis psychologue en Esat. J'ai une question à propos de tout ce que vous avez dit concernant le savoir du corps : je voulais savoir si vous pensez que les travailleurs sociaux comme nous auraient quelque chose d'un savoir dans notre corps, quelque chose qui ne serait pas perceptible par l'expertise, qui ne serait pas assez mis en avant et qui servirait un peu à contrer toute l'automatisation de notre travail qu'on veut nous imposer ? ...

### **Réponse de Stéphane PAWLOFF :**

Pour moi, les savoirs incorporés ou les savoirs du corps ne sont pas ceux que l'on pourrait faire valoir. C'est peut-être justement ça leur chance. Parce que pour faire valoir des savoirs aujourd'hui dans le champ de la professionnalité, il faut les dire et même les mettre en texte, il faut leur donner de la visibilité, généralement selon les canons des compétences et c'est là aussi qu'ils peuvent perdre leur force subversive ... Pour répondre à la deuxième partie de votre question, il faut repérer que l'Eros, la libido, au sens freudien, c'est une énergie sexuelle vitale où le sexuel ne se réduit pas à la génitalité et à la reproduction ; c'est ce qui nous permet d'être animés, aussi bien au sens littéral – être en mouvement, en vie – qu'au sens étymologique – avoir une âme. Aussi, oui, professionnellement parlant, il s'agit bien de savoir faire usage de notre libido.

### **Question ou réaction de la salle.**

Est-ce que vous pensez que cette forme de savoir incorporé des travailleurs sociaux n'est pas audible pour le reste de la société ? Ça a été entendu pour d'autres formes de métier, comme dans le travail des psycho-dynamiciens, de Christophe Dejourné, de Vincent de Gaulejac (qui est intervenu avant-hier), ou de Pascal Moulinier, qui sont tous des chercheurs qui travaillent sur le travail. Ils montrent que notre travail est très complexe et il faut le faire savoir quand même pour que les gens puissent l'entendre ...

Réponse de Stéphane PAWLOFF : Alors qu'il reste inaudible. Ou bien qu'on accepte qu'il y ait du malentendu parce que passer du savoir corporel à des énoncés sur le savoir corporel, cela crée un écart qui ne permet plus de rendre compte de la chose elle-même. Après se pose une autre question : cela est-il souhaitable en fait ? Car aujourd'hui, pour faire reconnaître ce type de savoir, il faut l'objectiver, ce qui va dans le sens du mouvement de scientification des savoirs professionnels spécialisés, de la formalisation de type scientifique des savoirs professionnels spécialisés. Est-il

possible de faire cela sans que cela soit trop récupéré? Comment préserver l'efficacité de ces actes de savoir corporel sans que cela ne devienne trop des objets des idéologies gestionnaires, technicistes, ... ? Je trouve que cette reconnaissance est ambivalente. C'est un problème très réel me semble-t-il.

### **Question ou réaction de la salle.**

Chaque individu est différent, ce qui fait que peut-être cette diversité de personnes empêcherait une sorte d'universalité. Nous sommes intrinsèquement tous différents sur le plan de la libido : comment essayer de rendre universelle cette dimension-là qui est si variable ?

### **Réponse de Stéphane PAWLOFF :**

Je ne sais si je vais répondre à votre question mais je vous dirai que l'une des manières d'attraper le paradoxe que vous soulevez, c'est justement de le soutenir en tant que paradoxe. Paradoxalement, nous les êtres humains sommes reliés par ce qui nous sépare : l'un des points communs à tous qui fait notre commune condition humaine, c'est de ne pas avoir de point commun. Ce n'est pas de la rhétorique, c'est un point de difficulté très réel dans notre travail d'éducation et de socialisation, a fortiori si nous rajoutons la grande diversité des uns et des autres et la multiplicité et la pluralité des problématiques lourdes de ceux que l'on accompagne professionnellement. C'est comme la question du plaisir, ça ne s'attrape pas d'une manière unique mais à travers une dialectique. Je ne vous parle pas de ce que soutenait Miguel Benasayag qui disait que le plaisir est de surcroît. Pour moi, pour qu'il y ait du plaisir, il faut du déplaisir. C'est ce que les philosophies asiatiques parlent en termes de Ying et de Yang, et du travail de forces contraires et pour ce travail, il faut un vide, il faut un trou à partir d'où il n'y a pas de lien, ce qui permet de tenter d'en créer ... entre deux forces ... En France, il y a un paradoxe entre une inflation d'idéaux et une augmentation des exigences pratiques qui contredisent ces idéaux. Il me semble que l'enjeu est moins de supprimer la contradiction que d'apprendre à savoir travailler avec, au cœur même de cette contradiction. C'est pareil pour la diversité, pour le discours sur la diversité qui serait une chance : mais la diversité, ça commence par emmerder ! La diversité, ça a à voir avec l'altérité et l'altérité, ça commence par nous tendre et en général on commence par en refuser des bouts. Mais alors comment soutenir le travail de tension avec le plaisir ? Ce matin, j'animais une analyse de la pratique où un professionnel disait que dans cette analyse de la pratique, on est détendu, on parle de sujets qui nous tendent en étant détendus : on blaguait beaucoup ce matin en fait. Je leur avais amené une plaquette de chocolat et ils me disaient : ah, vous voulez nous acheter ? Vous voulez revenir l'année prochaine ? On en a discuté, c'était très intéressant ce qu'ils disaient. L'humour permet de parler de choses très réelles un peu indigestes en faisant quand même passer la pilule : c'est un super truc professionnel l'humour ...



**Maxence Cossaltier**  
Animateur des JNF

**Pierre Yves Peillon**  
Animateur de la région  
Rhône Alpes



## Retour sur ces trois jours et passage de relais aux JNF 2016

**Maxence Cossaltier**

Voilà, nous arrivons bientôt au terme de ces JNF crus 2015 et nous vous proposons de revenir sur ces 3 jours. Pour ce faire, on m'a demandé de vous faire un petit retour, de mon point de vue professionnel, mais en y mettant un peu de tripes...

C'est donc ce que je vais tenter de faire maintenant. Mais pour vous permettre de bien cerner mon point de vue, certainement un peu candide, je vous propose de rapidement vous expliquer comment j'en suis arrivé à me tenir ici devant vous, durant ces 3 journées.

Comme cela a été expliqué en ouverture de ces JNF, j'ai dû remplacer Francine Mailler un peu dans l'urgence, au pied levé. Or, certains d'entre vous, si ce n'est en fait la majorité d'entre vous, ont dû remarquer que... je ne suis pas une femme... (Au cas où quelqu'un avait un doute). Mais la grande majorité d'entre vous ont dû surtout comprendre que je ne suis pas issu du monde de l'accompagnement social. Et c'est peu dire...

Dans ma profession, nous avons l'habitude, lorsque nous travaillons sur un dossier, dans un domaine que nous connaissons peu ou pas, de nous « acculturer », en lisant et en croisant les informations que nous trouvons sur notre sujet. J'ai donc tout naturellement procédé de la sorte pour me préparer à ces JNF... Et là, 1<sup>er</sup> constat : le monde de l'accompagnement social est immensément vaste, compliqué, autant qu'il est complexe. Et contrairement à ce que j'ai parfois entendu dans ma vie, l'accompagnement social ça ne se limite pas à assister des cas sociaux pour leur trouver un logement, ou encore un emploi... Ca ne se limite pas non plus à simplement s'occuper d'une personne atteinte d'un handicap en l'habillant ou en la lavant ...

L'accompagnement social, c'est plus que ça, beaucoup plus que ça... Je vais donc vous faire une confidence : plus je me documentais, plus je commençais à quelque peu stresser. Ça s'est certainement vu, surtout le 1<sup>er</sup> jour pas vrai ? Je stressais car j'allais entrer dans un monde que je ne connaissais pas et dont je ne comprenais même pas le langage. Car dans mes recherches, j'ai vu des acronymes comme SAVS, ESMS, ATMP, ESAT, OPCA, PADI, CDAPH, ANESM, COTOREP, CDES, CESF ou encore ANAES,

AAH, ANDICAT, AGEFIPH, AFASER... Je ne vais pas vous tous les énumérer... Vous les connaissez mieux que moi... Et là petite anecdote, conséquence de ce stress : j'en ai oublié ma ceinture en préparant mon sac (ce qui s'est vu, comme on me l'a gentiment fait remarquer) et ce qui explique pourquoi vous m'avez vu souvent remettre ma chemise dans mon pantalon... Donc non je ne suis pas toqué, au cas où vous vous posiez la question. Juste un peu tête en l'air...

Donc, mon point de vue professionnel sur ces 3 jours... Et bien, le mot qui me vient à l'esprit, ou plutôt les mots, c'est « convivialité studieuse »... Parce que, certes je suis certainement un des plus jeunes ici, mais je commence à avoir ma petite expérience dans mon domaine, et j'ai déjà assisté à ce type de manifestation. Et j'ai vu soit des gens très studieux, prenant la chose excessivement au sérieux, soit à l'inverse des gens qui ne font que rigoler, faire la fête et en plus tous frais payés. Les JNF se situent selon moi au milieu, car vous m'avez démontré durant ces 3 journées que vous êtes capables de bosser, sérieusement, d'écouter, de réagir, de défendre vos convictions et en même temps vous êtes capable de fantaisie, de rigolades, d'être de joyeux lurons comme on dit. Et ça je suis convaincu que c'est ce qui fait, entre autres, que le M.A.I.S. existe encore depuis toutes ces années.

Maintenant mon point de vue plus personnel... Et là, le mot qui me vient à l'esprit pour caractériser ces JNF et même le M.A.I.S. et même qui vous caractérise vous, quelle que soit votre profession dans le milieu social, c'est le mot « humain »... Pourquoi ce mot ? Dans mon travail, j'entretiens des rapports professionnels avec mes clients. Normal. Mais très rarement j'entretiens des rapports humains. Avec vous c'était différent. Comme je l'ai dit plus tôt, j'étais un peu dans le stress comme on dit. Mais très rapidement on a su me mettre en confiance, on a su m'accepter. C'est alors que les « vous » sont devenus des « tu », et qu'a commencé un rapport autre que professionnel. Autre exemple qui m'a particulièrement marqué : on m'a souvent demandé au cours de ces JNF comment je me sentais... Ça paraît peut-être con, dit comme ça, mais d'habitude on me demande ce que j'ai pensé de ci, ce que je comptais faire pour ça, jamais comment je me sentais...

Alors bon ! Etre humain c'est bien, mais à petite dose... Un peu comme la coriandre hein ? Bah oui, être humain ça aide pas le patron qui sacrifie ses salariés dans un plan de restructuration tout ça pour s'assurer de toucher de gros dividendes lui permettant de s'acheter la dernière Porsche Carrera... D'accord, je caricature un peu, mais peut-être pas tant que ça... Car comme me disait naïvement mon petit cousin de 10 ans : « si tout le monde était plus gentil avec son prochain, (donc au final, plus humain), alors le monde irait beaucoup mieux... ». C'est naïf pas vrai ? Mais je sais que d'une certaine manière on le pense tous. Malheureusement, la vie c'est plus compliqué que ça.

Alors maintenant, si vous le voulez bien, je vais me permettre, du haut de mes 30 ans, de vous donner un conseil : ce côté « humain » que vous avez et qu'on ne peut pas délimiter, quantifier, estimer, ou encore établir concrètement en compétence et bien ce côté humain, chérissez-le, cultivez-le... Et lorsque vous douterez dans vos professions,

car je sais qu'il vous arrive de douter, n'oubliez jamais que vous possédez l'une des rares choses qui fait la beauté de notre espèce...

Enfin, pour conclure, je tenais à tous vous remercier de m'avoir permis d'être votre animateur. Et oui, car un animateur sans un public avec qui il est en lien, ce n'est pas vraiment un animateur... vous en conviendrez. Et je tiens aussi à sincèrement remercier le COPIL pour m'avoir permis de faire partie de cette aventure... « Humaine ». Parce que je suis jeune, parce que je ne suis pas issu du milieu de l'accompagnement social, vous preniez un risque... Alors merci de l'avoir pris.

Voilà, mon travail s'arrête ici, je vais donc rendre mon micro, vous souhaiter à tous bonne continuation et à bientôt peut-être pour d'autres aventures... Merci !

### **Pierre Yves Peillon**

Retour sur ces trois jours :

Ça veut dire que c'est déjà bientôt la fin.

Bon sang, c'est passé vite.

Et on peut aussi dire que c'était intense. Limite « burn-out ».

Mais « putain » que c'était bon.

Pour nous, COPIL Rhône-Alpes de ces JNF 2015, on n'aura pas la prétention de vous dire si c'était bien, vous êtes assez grands pour décider tout seuls. Et puis de toute façon, on n'a pas passé tout à fait les mêmes JNF que vous, vous vous en doutez. D'ailleurs, vous aurez remarqué qu'il n'y a pas de fiche d'évaluation cette année. On en a bien assez dans notre quotidien. Bien sûr, nous serons sensibles à vos remarques, en nous les disant de vive voix, en parlant de nous autour de vous ou en nous écrivant sur le forum M.A.I.S. sur Internet ou encore à notre adresse mail. Vous avez les adresses sur nos brochures, on est super moderne. Et pourquoi pas une belle lettre manuscrite au siège de notre belle ville de Lyon. C'est Laurie et Mamadou qui seraient contents. A propos, merci Laurie on peut dire que bien que salariée à M.A.I.S., tu as fait partie intégrante du COPIL cette année. Et t'en a avalé du boulot. Quant à toi Mamadou, bienvenue. On sent que tu as déjà l'esprit M.A.I.S. (travailleur, frondeur et malicieux). Et puis il y a aussi les petites mains discrètes de ces derniers jours : C'est Bernard, c'est Alain, c'est Pierre, c'est Tiffany... et plein d'autres mais je n'ai pas tous les noms. Merci enfin à M.A.I.S. pour la confiance que le bureau et les administrateurs nous ont accordée. Ce sont de gros budgets ces JNF et à M.A.I.S. ils savent très bien qu'on n'y connaît rien en « pognon » ... ils n'ont pas eu peur.

Et comme disait notre président Roger Drouet hier soir à la fête, c'était à une heure déjà bien avancée, « le gratin de M.A.I.S., c'est moi ». En fait, le « gratin de M.A.I.S. », c'est nous tous.

Merci à Maxence, pour l'animation de dernière minute. « Vas-y, continue comme ça, c'est bien et puis il va t'en falloir du courage, parce que pour arriver à 42 ans de cotisation tu vas en chier mon p'tit gars ».

Et puis il y a vous mes chers compagnons de route du COPIL qui avez sué sang et eau, trimé comme des bagnards quand il le fallait et vous n'avez rien lâchés même quand c'était difficile, incompréhensible et injuste. Vous, mes chers compagnons du COPIL aux idées farfelues, géniales, généreuses, tordues, insurrectionnelles et parfois emmerdantes au possible, là tout de suite, je vous aime ! Et j'aimerais aussi que résonne en ce lieu vos prénoms par ordre alphabétique pour ne pas laisser à penser que j'ai fait un classement : André (ni dieu ni maître), Bernadette (éducatrice champêtre), Catherine (putain sans toi on n'aurait pas fait grand-chose), Catherine (t'as bien fait de pas partir au Canada), Catherine (un petit air de fête) et oui, on a trois Catherine dans le COPIL, Dominique (mon cher voisin de palier ou un ami qui vous veut du bien), Emilie (la plus jeune et jolie des anciennes), Josianne (avec 2N mais ça dépend des jours), Marc (en pointillé mais tu as de bonnes raisons), Marie-Paule (notre conscience morale collective), Mathieu (DJ Mathgoy, whouuu, hier soir ça a groové), Régis (la vie est belle) et Sylvain (te fait pas d'bile). Merci de leur adresser votre gratitude par vos applaudissements.

Et puis il y a vous qui vous êtes laissés tenter par notre idée de parler du PLAISIR, ça n'était pas forcément évident. Merci de votre présence, merci de votre soutien. Pour terminer je voudrais partager avec vous un petit sms que nous avons reçu hier soir de l'une des intervenantes d'un atelier. Ce n'est pas le seul message en ce sens que nous avons reçu.

**« Un grand merci à tous les collègues de M.A.I.S. pour ces journées qui viennent réveiller notre libido professionnelle. Vous pouvez maintenant prescrire le M.A.I.S. comme aphrodisiaque pour rebooster les cerveaux ramollis par les messages assénés du royaume des certitudes. Royaume du système capitaliste auquel nous pouvons résister. C'est ce que je retiens de ces journées. A bientôt pour entrer en résistance et encore merci ». Et c'est signé Nassera.**

Allez, j'arrête là l'auto-congratulation et le COPIL Rhône-Alpes remet la bannière M.A.I.S. à la région AUVERGNE pour les JNF 2016. Merci encore et à bientôt.

# Présentation des ateliers proposé le mercredi 10 Juin 2015

## *Atelier N° 1*

### **Réflexions sur la théorie et la pratique de l'accompagnement sexuel**

*Jill Nuss et Pierre Ancet, membres de l'APPAS  
(Association pour la Promotion de l'Accompagnement Sexuel)*

L'accompagnement à la vie affective et sexuelle peut être l'objet d'une réflexion à la fois individuelle et collective, en ce qu'il révèle en chacun de nous une difficulté à accepter la variabilité des désirs et de leur expression.

Nous distinguerons contact, plaisir, sensualité, érotisation et sexualité (dans son sens génital ou non). L'éthique des pratiques dans ce champ doit passer par la capacité de discerner ces différentes formes de satisfaction et de sentir en soi-même la nature de la posture que l'on adopte envers autrui.

## *Atelier N° 2*

### **Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ?**

*Nicole Treglia, Psychanalyste*

La joie... nous proposons de la considérer dans l'accompagnement comme signe et effets de la subversion de la relation d'aide. Soit, tenir vivant un écart.

Nous en déclinons quelques grandes orientations pour tenter de répondre à la question qui fait notre titre, non sans avoir examiné les paradoxes du plaisir et de la satisfaction, mis en lumière par la psychanalyse.

A partir des expériences croisées des participants, nous viserons à cerner causes et conséquences du désir et de l'acte d'accompagnement, dans leur rapport au singulier : une pratique du un par un, propice à l'invention, ouverte à la surprise.

## *Atelier N° 3*

### **Les points d'affection : De l'angoisse à l'amour. A propos de l'art de la rencontre dans les accompagnements spécialisés.**

*Stéphane Pawloff, Educateur spécialisé*

Le travail professionnel d'accompagnement spécialisé met en jeu différentes dimensions subjectives et différents régimes de savoir chez les usagers comme chez les professionnels. Il est clair que parmi ces dimensions et ces régimes, il y en a dont on parle, et d'autres dont on ne parle pas, ou seulement à mi-mots, bien souvent dans les couloirs.

L'une de ces dimensions, essentielle dans les liens intersubjectifs entre les professionnels et les usagers, concerne ce que je propose de nommer l'affection du professionnel.

L'affection que l'on peut porter à tel ou tel usager, ou à tel ou tel trait propre à un usager, et qui met en œuvre l'amour dans les relations professionnelles, aussi scandaleux que cela puisse paraître.

L'affection qui nous saisit dans la confrontation et l'épreuve des problèmes des usagers, où l'être affecté du professionnel, parfois jusqu'à l'angoisse, peut constituer paradoxalement son premier moyen de professionnalité.

A partir de moments concrets d'accompagnement spécialisé, nous explorerons et nous réfléchirons à ces points d'affection qui fondent pour chaque professionnel les possibilités de la rencontre avec les usagers, qui font de la professionnalité un art irréductible à des techniques, et qui nous invitent à inventer l'amour précisément à partir de l'angoisse ...

## ***Chanteur Métal et infirmier psychiatrique, Un mariage improbable au service des patients***

*Julien Truchan, Chanteur métal et infirmier psychiatrique*

Infirmier depuis 12 ans en psychiatrie, Julien Truchan travaille à l'Hôpital de Jour Psychiatrique de Feurs et à l'Unité Co-Sectorielle de Psychiatrie du Centre Hospitalier du Forez. En dehors de son travail, il officie depuis plus de 15 ans dans un groupe de Métal et a tourné dans tous les pays d'Europe, la Russie, Israël... et partagé l'affiche avec des groupes tels que Deep Purple, Motörhead, Scorpions, Slayer...

Ces deux activités peuvent sembler radicalement incompatibles, et pourtant, grâce à son expérience dans la musique, il a mis en place une médiation au sein de l'HDJ psychiatrique qui accueille en grande majorité des patients souffrant de psychoses chroniques et dont l'envie, et toute forme d'élan, est très érodée par la maladie. Il est très facile de devenir soi-même chronique en tant que soignant dans un service comme celui-ci. Pourtant, le plaisir qu'il ressent à effectuer son travail est toujours présent, notamment grâce à l'insufflation de sa passion extérieure au sein de son travail. C'est grâce à cela qu'il a pu réaliser en 2011 une chanson entièrement écrite et enregistrée par les patients du service. En 2014, un cd de reprises travaillées au cours de l'année par les patients, a vu le jour.

## « Dis leur plaisir » :

### *La communauté thérapeutique, un lieu pour expérimenter l'abstinence et le reste aussi...*

*Maud Aubertin et Carine Peynet,*

*« Les portes de l'Imaginaire » - Association Rimbaud*

Dans une société de consommation où le bonheur c'est d'avoir, les communautés thérapeutiques font le pari de se recentrer sur l'être (humain).

Fondée sur des valeurs humanistes, la communauté thérapeutique « Les portes de l'imaginaire » accueille et accompagne des personnes « addictes » souhaitant expérimenter et/ou consolider l'abstinence. Les notions de solidarité, partage, entraide sont au cœur de notre travail quotidien pour permettre à chacun de se reconstruire, de réapprendre à vivre sans produit psychoactif. C'est dans le lien à l'autre, dans les expériences de la vie quotidienne en groupe que les personnes accueillies pourront retrouver des bases narcissiques suffisamment solides afin de ne plus avoir besoin de la « béquille-produit » pour affronter leur quotidien. Mais comment retrouver du plaisir après avoir atteint des jouissances extrêmes dans les consommations ? Faire le choix d'une vie sans produit amène-t-il inexorablement sur le chemin du bonheur ?

## *Bien-être et accompagnement au plaisir d'être soi à l'instant présent*

*Teresa Sanchez, Esthéticienne*

*Atelier proposé et animé par un groupe d'étudiants de l'ARFRIPS :*

*Magali Tissier, Luc Rollin, Vincent Biloa, Pétronille Godet*

Dans une société de consommation où le bonheur c'est d'avoir, les communautés thérapeutiques font le pari de se recentrer sur l'être (humain).

Fondée sur des valeurs humanistes, la communauté thérapeutique « Les portes de l'imaginaire » accueille et accompagne des personnes « addictes » souhaitant expérimenter et/ou consolider l'abstinence. Les notions de solidarité, partage, entraide sont au cœur de notre travail quotidien pour permettre à chacun de se reconstruire, de réapprendre à vivre sans produit psychoactif. C'est dans le lien à l'autre, dans les expériences de la vie quotidienne en groupe que les personnes accueillies pourront retrouver des bases narcissiques suffisamment solides afin de ne plus avoir besoin de la « béquille-produit » pour affronter leur quotidien. Mais comment retrouver du plaisir après avoir atteint des jouissances extrêmes dans les consommations ? Faire le choix d'une vie sans produit amène-t-il inexorablement sur le chemin du bonheur ?

## Plaisir, déception et pratiques culturelles

**Audrey Pascaud**

*Association Culture pour tous*

Dans une société de consommation où le bonheur c'est d'avoir, les communautés thérapeutiques font le pari de se recentrer sur l'être (humain).

Fondée sur des valeurs humanistes, la communauté thérapeutique « Les portes de l'imaginaire » accueille et accompagne des personnes « addictes » souhaitant expérimenter et/ou consolider l'abstinence. Les notions de solidarité, partage, entraide sont au cœur de notre travail quotidien pour permettre à chacun de se reconstruire, de réapprendre à vivre sans produit psychoactif. C'est dans le lien à l'autre, dans les expériences de la vie quotidienne en groupe que les personnes accueillies pourront retrouver des bases narcissiques suffisamment solides afin de ne plus avoir besoin de la « béquille-produit » pour affronter leur quotidien. Mais comment retrouver du plaisir après avoir atteint des jouissances extrêmes dans les consommations ? Faire le choix d'une vie sans produit amène-t-il inexorablement sur le chemin du bonheur ?

## Association Culture pour tous

**Christine Buttard, Infirmière consultante**

**Emilie Gex, CESF**

J'exerce comme infirmière consultante à titre libéral au sein d'une petite équipe pluridisciplinaire : un travailleur social, une aide-soignante, une auxiliaire de vie et 3 bénévoles.

Nous accompagnons dans le département de la Savoie des personnes en situation de précarité à domicile. Par choix nous nous sommes centrées sur certaines pathologies : alcool-dépendance à un stade avancé voire en fin de vie, maladies psychiatriques, troubles du comportement chez la personne âgée et syndrome de Diogène. Ces personnes ne sont plus en mesure de demander de l'aide et notre posture est d'aller vers elles. Nous travaillons à partir de leurs ressources et l'accompagnement aux plaisirs prend naturellement place dans notre quotidien.

Le plaisir dans l'accompagnement tient pour beaucoup à la liberté de créativité. Comment le mettre en avant dans le contexte de morosité qui règne ? Comment le plaisir reste prioritaire dans la fin de vie ? Ne serait-il pas un acte de résistance pour continuer à travailler avec envie ?



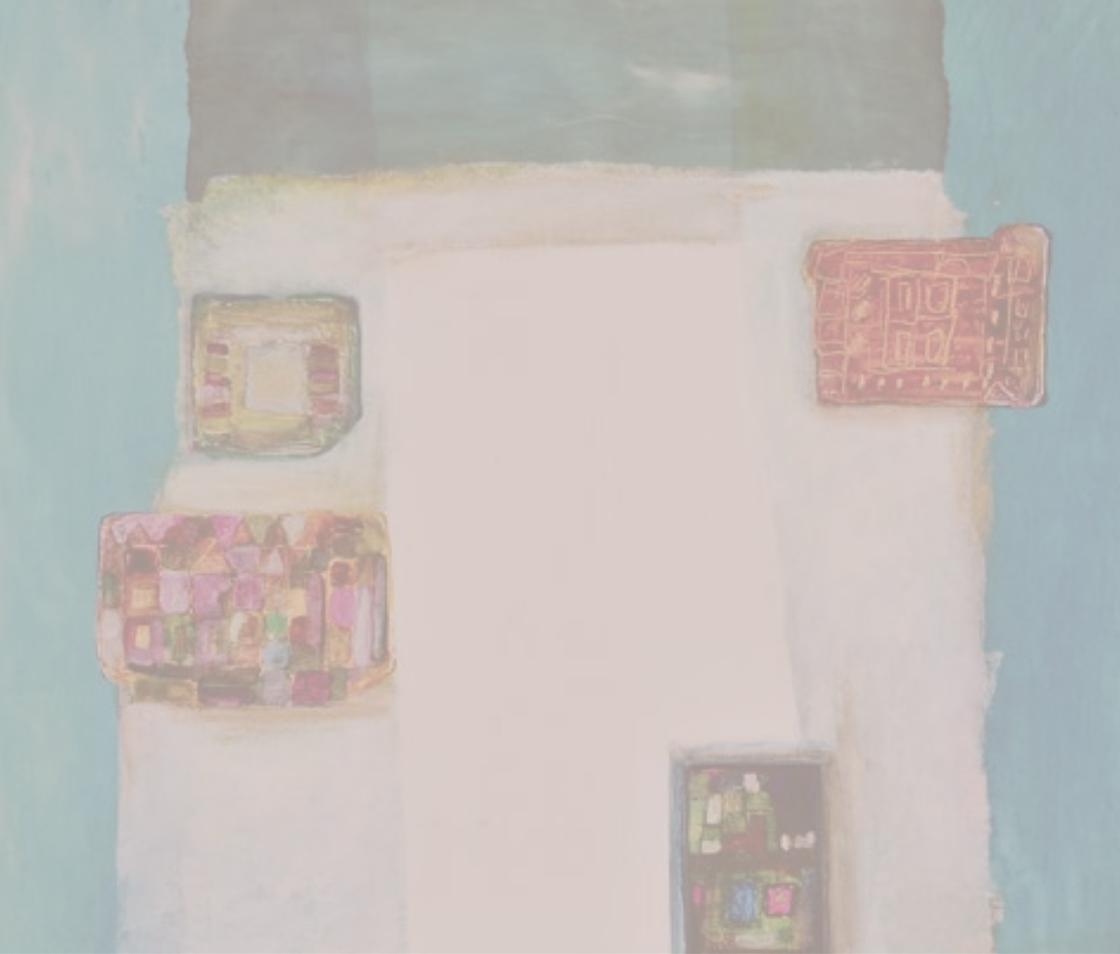
# Bibliothèque





## Formation





**M.A.I.S.**

Mouvement pour l'Accompagnement et l'Insertion Sociale

42 rue de Marseille - 69007 Lyon

Tel : 04 72 71 96 99 - Fax : 04 72 73 09 02

**[www.mais.asso.fr](http://www.mais.asso.fr)**  
**[mais@mais.asso.fr](mailto:mais@mais.asso.fr)**